



HAL
open science

Un puits : reflet de la vie quotidienne à Montpellier au XIII^e s.

Marie Leenhardt, Martine Leguilloux, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes,
Sylvie Yona Waksman, Valérie Thirion-Merle

► **To cite this version:**

Marie Leenhardt, Martine Leguilloux, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes, Sylvie Yona Waksman, et al.. Un puits : reflet de la vie quotidienne à Montpellier au XIII^e s.. Archéologie du Midi Médiéval, 1999, 17 (17), pp.109-186. 10.3406/amime.1999.927 . hal-00875340

HAL Id: hal-00875340

<https://hal.science/hal-00875340v1>

Submitted on 23 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UN PUIITS : REFLET DE LA VIE QUOTIDIENNE À MONTPELLIER AU XIII^e SIÈCLE

Marie Leenhardt*

avec les contributions de

M. Leguilloux** ; L. Vallauri* ; J.L. Vayssettes*** ; S.Y. Waksman**** et V. Merle-Thirion****.

La présentation de l'ensemble des mobiliers (céramiques, bois, métal, verre, cuir, tissus) et de la faune comblant un puits, rue de la Barallerie à Montpellier, donne une image diversifiée et exceptionnelle de la vie dans cette métropole urbaine au XIII^e s. La primauté des céramiques sur les autres catégories est remarquable, comme la quasi-exclusivité des vaisselles régionales à côté de très rares importations. L'étude des céramiques, complétée par la caractérisation des argiles en laboratoire et confrontée aux sources écrites, contribue aux recherches sur les productions de l'aire montpelliéraine, voire de la ville même à cette époque. Elle donne une première approche de leur diffusion et renseigne sur le mode d'approvisionnement de ce quartier. Les vaisselles et objets en bois constituent un des ensembles majeurs découverts en France et souvent mal connus dans le Midi méditerranéen.

The presentation of the totality of chattels (ceramics, wood, metal, glass, leather, cloths) and the fauna filling a well, in the rue Barallerie in Montpellier, gives an exceptional and diversified image of the life in this urban metropolis at the 13th century. The pre-eminence of ceramics in the other categories is remarkable, with virtually all pieces of crockery being regional with few imports. The study of ceramics, completed by the characterisation of clays in the laboratory and compared with written sources, contributes to the research on production in the Montpellier area, perhaps of the city itself in this period. It gives a first approach to their distribution and gives information on the mode of supply of this district. Dishes and objects made of wood constitute one of the major sets discovered in France, uncommon in the Mediterranean area.

Mots clefs : Céramique - Montpellier - XIII^e - Puits - Bois - Os - Verre - Tissu - Sculpture - Métal - Cuir - Monnaie.

INTRODUCTION (M. Leenhardt)

Nul n'ignore la place essentielle occupée par la ville de Montpellier dans les échanges interrégionaux et le commerce méditerranéen aux XIII^e et XIV^e siècles. Pourtant jusqu'au début des années 1980 bien peu de découvertes archéologiques avaient permis d'identifier la nature et l'origine des vaisselles qui circulaient dans la ville au Moyen Age. Quelques trouvailles sporadiques anciennes avaient certes témoigné de la présence d'une coupe d'origine islamique trouvée à la cathédrale de Montpellier (Puiggari 1858) ou de céramique *cuerta seca* importée d'Espagne dans un vieil hôtel de la rue de l'Aiguillerie (Démians d'Archimbaud, Picon 1980 : 31). Par ailleurs, des données plus conséquentes mais longtemps restées inédites résultaient de précieux

ramassages effectués par J.-L. Vayssettes lors de travaux urbains dans le cœur de la vieille ville : au moment du creusement du parking de la place de la Comédie il avait ainsi repéré, à peu près dans l'axe de la rue de Verdun et à 8 mètres de profondeur, au niveau du fond des fossés de la ville, des pieux en chêne enfoncés dans le sol naturel et récupéré à leur proximité immédiate quelques centaines de tessons de céramique : ces derniers étaient attribuables à la première moitié du XIV^e s. et caractérisés par l'association de rares importations de Ligurie, de Malaga, de Valence ou de Catalogne avec diverses vaisselles sans doute produites dans la région, qu'il s'agisse de communes, glaçurées ou non, ou de faïences (cf. *infra* fig. 33-36). Il fallut cependant attendre les quinze dernières années pour que deux fouilles et une découverte fortuite viennent accroître notablement la

* Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, UMR 6572, Aix-en-Provence

** Centre Archéologique du Var, Toulon

*** Service Régional de l'Inventaire, Montpellier

**** Laboratoire de Céramologie, UPR7524, Lyon

documentation en ce domaine (fig. 1) (1). Dans le premier cas c'est à la périphérie de l'agglomération médiévale dans un faubourg, sur le site de l'ancien cimetière Saint-Côme et Damien (Hélas 1985 ; Troncin 1987), que les fouilles ont livré un mobilier médiéval extrêmement fragmenté issu des terres mêlées accompagnant les sépultures en pleine terre, restituant peu de formes identifiables mais suggérant une première image de quelques productions régionales placées dans une large séquence XIII^e-XIV^e s. D'autre part dans la partie nord de la ville médiévale enclose dans la clôture consulaire, un sauvetage préalable à l'aménagement de la place de la Canourgue (fouille M. Le Nezet-Celestin) mit au jour des fosses et silos comblés par des récipients appartenant cette fois aux XIV^e-XV^e s. avec une part d'importations apparemment plus conséquente. C'est en réalité le troisième lot, découvert en 1985 dans le comblement d'un puits lors de travaux de rénovation d'un immeuble du vieux Montpellier, 1 rue Barralerie, qui constitue un ensemble majeur pour appréhender la vie quotidienne à Montpellier au Moyen Age, tant il se distingue par la masse des tessons recueillis, le nombre et la diversité des vaisselles de terre, comme par leur association avec deux monnaies, des objets en bois, en os, en métal, en pierre et en verre, la présence de rares tissus et cuirs et enfin des noyaux de fruits et de la faune. Dès la découverte en 1985, Robert Saint-Jean, conservateur du Musée Languedocien, avait immédiatement perçu l'intérêt capital de ces trouvailles pour l'histoire montpelliéraine et conseillé l'inventeur du site, P. Turquat, afin que l'intégralité du matériel soit sauvegardée puis acquise par la Société archéologique de Montpellier. Il avait pris soin de montrer rapidement au public les objets les plus représentatifs de ce lot et de publier certains types particuliers (Saint-Jean 1988a et 1988b ; Saint-Jean 1991). Il envisageait aussi une publication exhaustive qu'une mort prématurée l'empêcha de réaliser. Par la suite, en 1995, à l'occasion du prêt de quelques unes de ces poteries et écuelles de bois pour deux expositions, "Poteries d'Oc" et "Le Vert et le Brun", des notices préliminaires sur ce lot furent publiées (Leenhardt 1995c : 45-47 ; Le Vert et le Brun 1995 : 212-213 n° 241-243). C'est à cette date également que G. Romestan, alors président de la Société Archéologique et désireux de voir publier ces séries exceptionnelles, nous proposa de prendre le relais et nous confia l'étude projetée. L'article présenté aujourd'hui, incluant la description des divers groupes associés et la recherche de leurs origines régionales ou plus lointaines, représente l'aboutissement de ce travail (2).



Fig. 1 : Localisation de la découverte et des principaux sites montpelliérains ayant livré des céramiques médiévales : 1 = 1 rue Barralerie ; 2 = place de la Canourgue ; 3 = cathédrale ; 4 = Faculté de droit ; 5 = 26 rue Aiguillerie ; 6 = place de la Comédie, fond des anciens fossés ; 7 = rue Maguelone, silos de l'ancien couvent des franciscains ; 8 = cimetière Saint-Côme et Saint-Damien ; 9 = Citadelle ; 10 = faubourg de Nîmes. (d'après Sournia (B.), Vayssettes (J.L.), La demeure médiévale, 1994, p. 148. ; F. Gillet del.)

I - LES CONDITIONS DE DÉCOUVERTE

La découverte (M. Leenhardt)

Au cours de travaux d'assainissement effectués en 1985 dans une maison située 1, rue Barralerie apparut fortuitement un puits comblé sur une hauteur de 6 mètres par une boue argileuse truffée de toutes sortes d'objets médiévaux et de quelques ossements d'animaux. A l'évidence il s'agissait là d'un dépotoir exceptionnel, aussi malgré l'urgence des travaux l'ensemble fut dégagé et sauvegardé en quelques jours. Toutefois les conditions de l'opération ne donnèrent pas lieu à une véritable fouille et ne permirent pas de repérer les strates du comblement et le niveau exact où apparaissaient les

(1) Actuellement diverses interventions archéologiques ont lieu en plusieurs secteurs de la ville médiévale et de ses faubourgs préalablement à l'implantation du Tramway, elles devraient apporter des indices complémentaires. Nous remercions C. Arlaud et P. Alessandri pour les renseignements nombreux et inédits qu'ils nous ont communiqués sur les céramiques découvertes au Cimetière Saint-Côme, à la Citadelle, au faubourg de Nîmes et rue Maguelone sur le site du couvent des Franciscains. De même O. Ginouvez a eu l'amabilité de nous laisser examiner les poteries recueillies lors des fouilles qu'il vient de conduire à la Faculté de Droit.

(2) Au cours de multiples séances de travail au Musée Languedocien pour trier, classer et dessiner les diverses catégories de matériel, j'ai bénéficié du meilleur accueil auprès de F. Pomarède, conservateur du Musée et de tous les collaborateurs du Musée et de la Société. Mes remerciements s'adressent aussi à P. Turquat pour les précieuses renseignements communiqués sur les conditions de la découverte et sur le mobilier recueilli.

objets et récipients en bois, les verres, ou chaque type de vaisselle de terre cuite. D'après R. Saint-Jean une différenciation sommaire en trois états fut cependant observée au vu des grandes catégories de céramiques qui étaient retirées successivement. La couche de terre supérieure livrait presque exclusivement des vases émaillés et peints en vert et brun. L'essentiel du comblement était constitué par un mélange de vaisselles à pâte rouge siliceuse revêtues de glaçure brillante verte ou brune, de céramiques à pâte claire fine et glaçure vert très pâle et par de grandes cruches en pâte rouge non glaçurée. Le troisième ensemble, mêlé à la boue argileuse du fond du puits livrait majoritairement des céramiques communes non glaçurées à pâte grise ou rouge pâle (Saint-Jean 1988a et 1991). Mais ces premières observations demeurent trop floues, imprécises et insuffisantes pour aider à établir si ce remplissage a été réalisé en une seule fois ou si, comme le supposait R. Saint-Jean, le puits est resté ouvert plusieurs dizaines d'années, après son abandon, en servant alors de dépotoir.

En réalité seule l'étude minutieuse de toutes les catégories de mobilier associées, de la datation intrinsèque de chacune et la confrontation des résultats peut contribuer à proposer une chronologie précise.

Retrouver un puits comblé de céramiques n'a rien de surprenant : ces structures, une fois abandonnées, servaient couramment de dépotoirs. Comme, d'autre part, au Moyen Age les puits étaient régulièrement curés afin d'éviter les problèmes de pollution, il est impossible que la masse imposante des objets (587) et leur diversité résultent seulement de chutes accidentelles au moment où l'eau était puisée. Certes parmi les seules vaisselles de terre régionales (440), l'écrasante majorité des vases à liquide, destinés soit au service de l'eau et du vin à table, soit au transport depuis le puits et au stockage (au total 324 objets soit 73,6 %), plaide en partie pour cette interprétation. Mais la liste des mobiliers recueillis prouve qu'il s'agit pour une bonne part d'un dépotoir domestique groupant des objets rejetés là lorsque le puits était délaissé. Sont également dénombrés en effet parmi les récipients de terre des pots culinaires (57 objets soit 12,95 %), des plats et coupes de service (12 objets soit 2,7 %) et des céramiques d'usage divers (47 soit 10,7 %). Figurent aussi des vaisselles et objets en bois ou en métal, des verres, des dés en os, des monnaies, des méreaux en plomb, des restes de chaussures, de tissus, des coquilles et noyaux de fruits (noix, noisettes, amandes, pêches, prunes, cerises), de la faune (os de bœufs, porcs, moutons et chats) et même un pommeau d'épée et un fragment de l'arme elle-même encore associé à une vertèbre humaine à l'exception du reste du corps.

Remarquable par le nombre et la variété de ces témoins du quotidien, cet ensemble l'est aussi par le

quartier dans lequel il a été découvert, au cœur de la vieille ville, dans la partie aragonaise et entre les marchés et le palais. Au XIII^e s., ce quartier de Castel Moton est un secteur très ouvert où résident de nombreux merciers, canabassiers et autres commerçants du textile et où les chrétiens cohabitent fort librement avec l'importante communauté juive (Fabre, Lochard 1992 : 138 ; Iancu 1986 : 8). S'il est vrai que cette dernière dispose alors d'une synagogue (Iancu 1988 et 1994) dont le *mikvé* (bain rituel) subsiste aujourd'hui dans la cour de l'actuel n° 1 de la rue Barralerie (3), le puits découvert en 1985 ne doit pourtant pas être confondu avec ces constructions juives. La topographie aussi bien que l'étude des cadastres anciens et des sources écrites démontrent en effet qu'il devait appartenir à une maison voisine de la synagogue (cf. *infra* J.-L. Vayssettes et fig. 2). L'on sait par ailleurs que c'est seulement en 1277 que la communauté a acquis une autre maison, contiguë elle aussi, pour en faire une maison de l'aumône (Guiraud 1895 : 209) ; cependant la localisation exacte de ce bâtiment par rapport à la synagogue reste inconnue.

Localisation du puits et historique de la maison (J.-L. Vayssettes)

La maison où a été découvert le puits est située dans l'ancien quartier de Saint-Firmin où était établi au Moyen Age l'ensemble culturel juif. Le compoix de 1404 mentionne d'ailleurs l'"*escola dels juzieus*", "la juzataria" et aussi "la trabersa en mieg" (A.C. Montpellier, compoix de Saint-Firmin de 1404 (239), f° 48 v° et f° 168). De nos jours la maison se trouve au carrefour des rues de la Barralerie et du Palais dans un îlot résultant du collage de deux îlots primitifs séparés par une venelle : cette artère secondaire a été inféodée aux riverains puis bouchée à ses deux extrémités et ne laisse rien paraître de la couture depuis les rues circonvoisines (fig. 2). La maison présente une longue façade sur la rue de la Barralerie : 6 travées de fenêtres sur 3 étages. Le rez-de-chaussée est largement ouvert, sur ses deux façades, par de grands arcs de boutique. Une porte donne accès à un couloir au bout duquel se trouvent, sur la gauche, un escalier à mur noyau desservant les étages et, sur la droite, une cour fort longue par rapport à sa largeur. La morphologie générale de la parcelle sur laquelle est implantée la maison suggère l'idée d'un remembrement de plusieurs unités foncières, idée confirmée par l'analyse des articles décrits par les compoix et par les vestiges encore en place. Les traces des remembrements ont été en partie gommées lors du réaménagement réalisé par le notaire, Jean Dominique Auteract. Celui-ci, après avoir réuni deux fonds voisins, demande aux Trésoriers et Grands Voyers de France, le 1^{er} mars 1771, l'autorisation de démolir et reconstruire la maison (A. D. 34, C 6338). Cette opération fait subir au fonds un réaligement

(3) J. Nougaret, Conservateur du Patrimoine au Service Régional de l'Inventaire m'a aimablement livré les renseignements qu'il possédait sur la découverte de ce puits et sa localisation. Nous remercions vivement A. Gensac, architecte de la ville, pour nous avoir communiqué le plan de l'îlot et fait part de ses observations sur le site, le quartier et ses occupants.

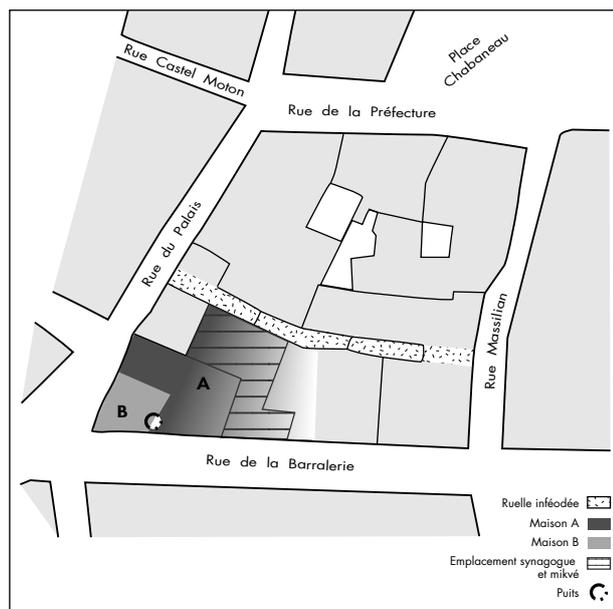


Fig. 2 : Localisation du puits et essai de restitution du parcellaire (J.L. Vayssettes).

sévère et, dans son état actuel, l'édifice présente tous les traits du style de la fin du XVIII^e s. Seul un changement de niveau, au dernier étage, reste visible depuis la rue de la Barralerie. Cependant, dans les parties arrières de sa maison le notaire épargne et englobe dans la nouvelle construction les vestiges de la synagogue et du mikvé. Aux XIII^e et XIV^e s. ces deux édifices s'ouvraient sur la venelle et ils étaient construits sur deux parcelles voisines aujourd'hui remembrées. La porte donnant accès à la synagogue depuis la venelle existe toujours mais murée. Il s'agit d'une grande porte couverte en tiers-point, datable par son type du XIII^e-XIV^e s. Aux étages quelques structures de ces édifices sont conservées : ce sont des fenêtres s'ouvrant sur la venelle. Celles du premier étage sont couvertes de polylobes, datables elles aussi du XIII^e-XIV^e s. La synagogue et le mikvé, bien que voisins, sont deux édifices distincts construits séparément. Le mur de refend qui les sépare de nos jours était à l'origine un mur mitoyen. En effet les fenêtres s'ouvrent au premier étage avec un dénivelé important et présentent des modules et profils différents. Au troisième étage, au dessus de la synagogue, s'ouvraient de petites fenêtres carrées ajourant le comble.

Le notaire Auteract avait, d'après les compoix, remembré deux maisons distinctes que nous avons désignées sous les lettres **A** et **B**. Le puits, où le mobilier faisant l'objet de cette étude a été découvert, appartenait à la parcelle **B**.

La maison A

Une première maison A résulte elle même, d'après le compoix de 1544, d'un remembrement réalisé par Marguerite Collet, l'une des parcelles ayant appartenu à Raymond de Farge, l'autre à Raymond Collet (dans le compoix de 1525, l'îlot est d'ailleurs nommé de Ramonet Collet). Marguerite Collet possède l'ensemble de 1564 à 1572, puis jusqu'à la fin du XVI^e s., il appartient à

Antoine Reynet. Dans les compoix, ce bien reste sous le nom de ce dernier jusqu'en 1700, année de son acquisition par le chirurgien François Montade. Jean Dominique Auteract en devient propriétaire le 22 avril 1767.

C'est bien dans cette maison que se trouvait la synagogue et le mikvé décrits, en 1737, par Charles d'Aigrefeuille, description reprise depuis par toute l'érudition montpelliéraine : *“Le plus ancien monument qu'ils nous ayent laissé, se voit dans la maison de Montade, qui se présente en face, lorsqu'on vient de la rue du Puits des Esquilles. On y trouve des voûtes-souïterraines, qui répondent à un grand puits, d'où l'on tiroit de l'eau pour servir à la purification des femmes-juives...”* (Aigrefeuille 1737 : 557)

La maison B

Dans les compoix du XV^e s., nous trouvons mention de Peyre et Michel Montluc, propriétaires de quelques biens dans l'île de Ramon Pelisson et confrontant la rue de la Barralerie (A. C. Montpellier, compoix de Sainte-Croix de 1469 [263] f^o 13). Une des maisons était devenue la propriété de Michel Montluc par un échange passé le 13 mars 1474, avec le barralier, Jean Boys. Malgré l'absence de précision sur les confronts de cette demeure, il semble cependant que ce soit celle qui nous intéresse, car au début du XVI^e s., la maison où se trouve le puits, est parfaitement décrite : *“une méson al cap de la Barallarie on fa botigue et fa canton confronte en Sr Ramon de Farges et Ramon Collet”* (A. C. Montpellier, compoix de Saint-Firmin avant 1527 [282] f^o 70). Elle appartient à cette époque là aux héritiers de Guilhem Montluc qui la conservent jusqu'au milieu du XVI^e s., quand Isabelle Bourguignon, veuve du canabassier, Miquel Montluc, la cède à Martin Chabert. En 1559, ce bien passe aux mains de Daniel Chabert. Un nommé Daniel Chabert délaisse la maison, par son testament du 13 juillet 1640, aux époux Pierre Auzière et Jeanne de Frégevillie. Le 18 août 1700, François d'Auzières (leur fils ?) la vend à Alexandre Sarrobert. L'édifice est réputé en très mauvais état, si bien que le vendeur fait don de toute plus value, celle-ci pouvant aller jusqu'au double du prix de vente (A. D. 34, IIE57/417 f^o 136). Après Sarrobert, à la fin du XVIII^e s., Jean Dominique Auteract entre en possession de ce bien, le remembrant ainsi à l'unité **A**.

Selon toutes les apparences, la maison où se trouvait le puits était voisine de celle dans laquelle les vestiges de la synagogue avaient été englobés. Une question se pose après ce premier constat : où la maison acquise en 1277 par les juifs se trouvait-elle par rapport à la synagogue ? ceci n'est pas très explicite dans les actes et reste à résoudre.

Le lien du puits et de la synagogue évoqué par plusieurs chercheurs amène à préciser un premier point : d'après les confronts mentionnés lors des actes de 1277 et 1301, les habitants de l'îlot de la synagogue ne sont pas tous exclusivement juifs (Iancu 1986 : n^o 8-10).

Le second est le problème des puits à Montpellier. Jusqu'au XVIII^e s., avant la construction de l'aqueduc de l'ingénieur Pitot et la création de fontaines au centre de la ville, l'eau utilisée provenait pour l'essentiel des puits creusés dans les cours des maisons et, lorsque les habitants n'en possédaient pas en propre, des puits mitoyens ou des puits communs. Un exemple remarquable, mais tardif, de puits commun, est celui précisément de la rue de la Barralerie, possédé par plusieurs de ses habitants qui s'associent, en 1648, pour "creuser ledit puits à commencer depuis le sol et ferme d'icellui jusques à ce qu'ils trouverons la source de l'eau bonne pour boire" (A. D. 34, IIE56/332 f° 245).

Il semble bien après l'analyse des composites et de la topographie que le puits n'appartenait pas à l'ensemble culturel juif, mais à une maison indépendante de celui-ci. On peut admettre aussi que ce puits pouvait être, en raison de sa situation, joui en copropriété par deux maisons mitoyennes, la maison **B** et une de celles remembrées par Marguerite Collet dans l'ensemble **A**.

II - LE MOBILIER

A Les catégories associées (M. Leenhardt)

La diversité des catégories de matériel associées, céramique, bois, métal, verre, os, tissus, cuir et pierre, aussi bien que l'identification souvent aisée des formes à partir d'un nombre conséquent de pièces archéologiquement entières ont permis de définir et quantifier les types fonctionnels attestés et conduit à privilégier pour chacun de ces groupes la méthode de comptage du nombre minimum d'individus (NMI).

Au total 587 objets ont ainsi été recensés.

Mobilier comblant le puits

	NMI	%
Céramique	444	75,64
Bois	77	13,12
métal	18	3,06
pierre	3	0,5
os	26	4,44
cuir	2	0,34
tissus	8	1,36
verre	9	1,54
total	587	100

La prépondérance des céramiques est manifeste puisque ces vaisselles constituent près de 76 % du total. Toutefois la part du bois n'est pas négligeable atteignant 13 %, répartis pour moitié entre des vaisselles et des objets variés utilisés dans d'autres activités du quotidien. Beaucoup moins fréquents sont les ustensiles et objets de métal, les verres, les dés en os, les tissus, tandis que les fragments de cuir ou d'objets divers en pierre restent marginaux.

La quantité et l'hétérogénéité des objets ainsi répertoriés font attribuer à cette collection une place fondamentale pour témoigner de la vie quotidienne à Montpellier au Moyen Age. Il s'agit du premier lot d'une

telle importance actuellement publié en Languedoc méditerranéen pour cette période et réunissant autant de catégories différentes de vaisselles de terre cuite attestées par une cinquantaine de formes entières. A ce titre il constitue une base précieuse pour l'identification des principaux groupes de céramiques fabriquées dans l'aire montpelliéraine et la recherche des lieux de production dont ils sont originaires. Dans la ville même aucune officine médiévale n'a encore été retrouvée même si des mentions dans les sources écrites assurent la présence de potiers à partir du XIV^e s. (cf. *infra*). Dans la zone allant de l'étang de Thau à l'ouest à la moyenne vallée de l'Hérault et aux garrigues au nord, jusqu'à Aniane et Claret, et à l'est à l'abbaye de Psalmodi et Nîmes, seuls trois ateliers médiévaux sont identifiés par l'archéologie ou les sources écrites : deux, Aniane et Saint-Jean-de-Fos, ne sont pas connus antérieurement à la seconde moitié du XIV^e s., et la période d'activité du troisième, Argelliers, repéré en prospection, reste imprécise, entre le XI^e et le XIII^e s. (carte, fig. 53). A défaut de nombreux centres potiers, de rares ensembles clos et surtout des céramiques, parfois associées à des verres, recueillies sur des sites consommateurs de qualité avaient déjà fourni de premiers groupes de référence pour les vaisselles régionales ou importées. Il faut citer notamment les séries du prieuré Sainte-Marie de Cassan à Roujan (Bismuth *et al.* 1986), de Loupian (fouilles Ch. Pellecier), de l'abbaye Saint-Félix-de-Montceau à Gigean (Broecker 1979 et 1982 ; Le Vert et le Brun 1995 : 214-216), de la verrerie de la Seube à Claret (Lambert 1982-1983 ; Leenhardt 1995e), de la nécropole du chapitre à Nîmes (Bauquier 1940 ; Foy 1989 ; Le Vert et le Brun 1995 : n° 267) ou encore de Lunel-Viel (Leenhardt, Raynaud 1995a), de l'abbaye de Psalmodi (matériel inédit, étude en cours D. Yoon) ou de la ville de Lattes (fouilles Ch. Landes). Des analyses géochimiques avaient même identifié à partir des majoliques trouvées à Gigean un groupe de production languedocien d'origine non localisée mais différente de Saint-Jean-de-Fos (Vallauri *et al.* 1980 : 427). Cependant certaines catégories de mobilier faisaient encore défaut sur ces habitats. En outre, à l'exception de la verrerie de la Seube en activité dans le premier tiers du XIV^e s. comme le prouve de manière rigoureuse la présence de plusieurs monnaies, dans de nombreux cas la séquence chronologique estimée à partir des seules associations de céramiques ne peut être resserrée avec précision et indique seulement "fin XIII^e - première moitié XIV^e s.". Enfin de récentes découvertes archéologiques dans la même zone (carte fig. 53) ont révélé, dans des contextes bien stratifiés, de nouveaux éléments de comparaisons, numériquement plus modestes et souvent restreints à la seule vaisselle de terre : citons notamment Saint-Sériès (fouille D. Paya, C. Mercier), Mudaison (fouille C. Raynaud), Moulines (fouille L. Martin). Toutefois l'absence de références documentaires sûres pour la première moitié et le milieu du XIII^e s. demeure toujours une cruelle réalité.

B Les céramiques

Il convient de rappeler la primauté des céramiques sur les autres catégories de matériel : 444 individus sur les 587 formant l'intégralité du comblement.

On observe d'emblée une disparité entre les productions régionales quasi exclusives, puisqu'avec 440 objets elles représentent 99,09 % du total et la part des importations réduite à moins de 1 % (4 récipients identifiés, cf. *infra*).

Céramiques régionales (NM)																		
Fonction	Catégorie	Céramiques grises à cuisson réductrice				céramiques à cuisson oxydante sans revêtement				céramiques à cuisson oxydante et glaçure plombifère				céramiques à glaçure stannifère			Total.	
		grise calc.1	grise calc.2	grise kaol	autre grise	beige calc. sans rev.	beige calc. indét.	autre beige	rouge polie	rouge glaç.	autre rouge	beige calc. glaç.	autre beige glaç.	Uzège glaç.	faience calc. mono	faience calc. v.b.		Uzège vb
vaisselle culinaire	marmites 1									12							12	
	marmites 2									2							2	
	marmites 3									2							2	
	marmites 4											2		11			13	
	pot à anse 1									6	1						7	
	pot à anse 2													5			5	
	pot à anse 3									3							3	
	poëlon1													1			1	
	poëlon2									1				2			3	
	jatte									3	1			4			8	
cassole									1							1		
total									30	2	2		23			57		
table et service	cruche 1a									4							4	
	cruche 1b						5			67				19	5		96	
	cruche 2												3				3	
	autre cruche						3										3	
	cruche 4														1		1	
	cruche 5									4							4	
	pichet1									3					2		5	
	pichet2													2			2	
	gargoulette													1			1	
	coupe carène														1		1	
	autres coupes															4	4	
	coupelle						1									4	5	
	bol															2	2	
total						9			78				6	22	16	131		
stockage et transport	cruche 6	31			1	1	92										127	
	cruche 7		5			1	32						1				39	
	cruche 6-7						20										20	
	cruche8									15							15	
	cruche9						4										4	
total	31	5	1	2	148		1	15		2						205		
usages divers	albareto														3	1	4	
	chope-mesure 1						2										2	
	chope-mesure 2													4			4	
	fond à trous						1										1	
	vase à trous						1										1	
	pot anse panier						1										1	
	jarre						1	3									4	
	bassin							3									3	
	couvercle							1	1	1							3	
	forme tronç.												1				1	
	tirelire							2			2						4	
	creuset													1			1	
	fuyau							3					1				4	
	statuette															3	3	
décor							3		2							5		
total					2	19	1	3	2	1		1	1	4	6	1	41	
luminaire	lampe apode 1									1							1	
	lampe apode 2												1	3			4	
	lampe sur pied									1							1	
total									2				1	3		6		
Total		31	5	1	4	176	1	4	15	112	3	4	1	31	29	22	1	440

Céramiques régionales (%)																
grise calc.1	grise calc.2	grise kaol	autre grise	beige calc. sans rev.	beige calc. indét.	autre beige	rouge polie	rouge glaç.	autre rouge	beige calc. glaç.	autre beige glaç.	Uzège glaç.	faience calc. mono	faience calc. v.b.	Uzège vb	Total.
7,04	1,14	0,2	0,9	40	0,2	0,9	3,4	26	0,68	0,9	0,2	7	6,61	5,01	0,23	100

Tableau 1 : Céramiques régionales comblant le puits : types présents dans chaque catégorie de pâte (nombre minimum d'individus) et fréquence de chaque catégorie de pâte (M. Leenhardt).

Cette constatation ne laisse pas de surprendre compte tenu du caractère cosmopolite de la ville au XIII^e s. et du rôle qu'elle jouait dans le grand commerce méditerranéen durant cette période où elle appartenait aux pays de la couronne d'Aragon. Elle abritait de nombreux marchands venus de la vallée du Rhône, des Corbières, de la région Centre et de Provence mais aussi d'autres originaires d'Aragon ou d'Italie ou même de Chypre (Fabre, Lochard 1992 ; Combes 1952). Ses ressortissants participaient au grand commerce en étant présents sur les foires interrégionales, notamment celles de Champagne ou en ayant des échanges ou des contrats de commerce avec les villes du bassin méditerranéen, telles Gênes, Venise, Valence, la Catalogne (Combes 1978 ; Romestan 1973 ; Bourin 1987). Il était donc logique de s'attendre à une circulation de vaisselles étrangères, témoignages de tous ces échanges. Or d'après l'image fournie par le matériel étudié ici, la situation montpelliéraine diffère sensiblement de celle observée respectivement à la fin du XIII^e et au début du XIV^e s. pour les comblements de deux puits marseillais : dans le premier cas les importations atteignaient 56 %, dans le second 36,4 %, ces chiffres reflétant bien la variété des approvisionnements d'une ville comme Marseille, dont la situation portuaire et l'économie se trouvaient largement ouvertes à l'ensemble du bassin méditerranéen (Moliner 1993 : 15 ; Démians d'Archimbaud, Vallauri 1998). Est-ce à dire que la rareté des vaisselles étrangères peut s'expliquer par une situation géographique moins favorable, la ville se trouvant à l'intérieur des terres par rapport aux ports de Lattes puis d'Aigues-Mortes créé en 1246 ? Il est bien difficile de savoir.

D'autre part, en considérant en Languedoc le puits de Roujan et celui de Lunel-Viel, comblés à la fin du XIII^e s. ou au tournant du XIV^e s. (Bismuth *et al.* 1986 ; Leenhardt, Raynaud 1995a), il apparaît que les céramiques régionales y sont exclusives. En revanche dans la verrerie de la Seube en activité dans le premier tiers du XIV^e s. et dans les silos montpelliérains de la place de la Canourgue, comblés par du matériel des XIV-XV^e s., le pourcentage des importations est manifestement plus conséquent. Il serait alors tentant d'imputer la rareté des vaisselles importées dans le puits de la rue Barallerie à une séquence chronologique ancienne, fin XIII^e s. Pourtant la situation observée à Avignon au XIV^e s. montre que dans la ville papale la part des importations demeure réduite et oscille selon les lieux entre 0,4 et 2,8 % seulement (Carru 1995a). Tout ceci suggère que les paramètres à l'origine de ces proportions observées risquent d'être multiples et incite à une extrême prudence dans l'interprétation.

1 Les céramiques régionales

Introduction (M. Leenhardt)

Les 440 poteries associées dans ce comblement se répartissent en une quinzaine de groupes différenciés par observation visuelle en prenant en compte la nature de

l'argile, la texture et l'aspect des pâtes, leur couleur et leur mode de cuisson, la présence ou l'absence d'un revêtement et la nature de ce dernier. La signification réelle de ces groupes conserve évidemment une part d'arbitraire : en effet si certains d'entre eux étaient déjà repérés sur les sites consommateurs et si leur origine régionale ne fait guère de doute, beaucoup d'ateliers, pour la période concernée, ne sont pas encore localisés ni fouillés et l'on ignore donc tout des techniques en usage dans chacun d'eux, en particulier de l'emploi possible de plusieurs argiles comme à Saint-Gilles-du-Gard ou à Marseille (Leenhardt, Thiriot 1989 ; Vallauri, Leenhardt 1997 : 167-170) ou de la fabrication simultanée, par les mêmes artisans, de vaisselles sans revêtement et d'autres glaçurées ou émaillées. Aussi, par prudence et pour éviter le risque de confusion entre deux productions issues d'officines distinctes même si l'aspect des pâtes les rapproche, une séparation entre les céramiques sans revêtement et celles à glaçure plombifère ou stannifère a été conservée. Enfin la définition de ces groupes a parfois été précisée et validée par des analyses géochimiques (cf. *infra*).

À propos des groupes de pâtes représentés plusieurs remarques s'imposent.

Si le classement s'opère à partir du mode de cuisson en atmosphère réductrice ou oxydante, le caractère minoritaire des pâtes grises est flagrant puisqu'elles totalisent un peu plus de 9 %, et se répartissent en deux séries à pâte calcaire (7,06 % et 1,14 %) et d'autres, marginales, à pâte siliceuse (0,9 %) ou kaolinique (0,2 %).

Les poteries obtenues en cuisson oxydante sont, à l'inverse, prééminentes. Les pâtes beiges calcaires, les mieux représentées, peuvent être sans revêtement (40 %), couvertes d'une glaçure stannifère monochrome (6,6 %) ou à décor peint vert et brun (5 %), ou exceptionnellement d'une glaçure plombifère (0,9 %). D'autres pâtes beiges, apparemment non calcaires et à dégraissant plus ou moins abondant, sans couverture (0,7 %) ou avec glaçure plombifère (0,2 %) restent marginales.

Le groupe à pâte rouge siliceuse en général revêtu d'une glaçure plombifère occupe un rang important avec 25 %, alors que d'autres rouges sont négligeables (0,7 %). Les pâtes réfractaires de l'Uzège (7 %) ont une glaçure plombifère ou, dans un unique cas, stannifère. Enfin les céramiques à pâte rouge polie sont peu fréquentes.

Une autre observation suscite l'intérêt : la prépondérance des pâtes calcaires, qu'elles soient grises, beiges sans revêtement ou beiges couvertes d'une glaçure stannifère ou rarement plombifère est flagrante (60,8 %). Les céramiques à pâte rouge siliceuse en général glaçurées occupent le second rang (25 %) tandis que les pâtes claires et réfractaires de l'Uzège arrivent loin derrière avec seulement 7 %, devant les pâtes rouges polies (3,4 %), les dernières catégories, grises ou beiges sableuses ou à dégraissant grossier restant marginales.

Cette suprématie des pâtes calcaires suggère une production locale. Celle-ci est d'ailleurs prouvée, pour une période postérieure, par des mentions du milieu du XIV^e s. qui indiquent quelques noms de potiers montpelliérains, Guilhelms Guirobel (1353), Estève Pradier (1355 à 1358), Johan Lo Picart (1363) etc. (information J.L. Vayssettes, étude en cours). Les textes passent sous silence les formes des vaisselles commercialisées. Au XIV^e s. la zone d'installation des ateliers est précisée, près des fossés de la ville, hors la porte de la Blanquerie et plus tard on en trouve près de la porte des Carmes, au faubourg Boutonnet ou au Pyla Saint-Gely (Vayssettes 1995c : 78 ; Thuile 1943 : 27). On ne sait malheureusement rien de la présence d'ateliers urbains dès le XIII^e s., les sources écrites faisant défaut pour ces périodes hautes. Par ailleurs la présence d'argile à poteries sur le territoire urbain est révélée par un texte du début du XVI^e s. qui précise qu'un certain Jehan Lopian achète à la veuve d'un potier de terre du XV^e s. une terre au lieu dit "La Cauquilha", terre propre pour faire des "orjoles" (Thuile 1943 : 27), il s'agit d'un ténement d'argile calcaire se trouvant avec d'autres sur la route de Montpellier à Grabels ; ces carrières semblent avoir été longuement exploitées par les potiers des XVI^e et XVII^e s. dont diverses sources précisent l'installation dans plusieurs quartiers de la ville

Les céramiques grises à cuisson réductrice (M. Leenhardt)

Céramiques à pâte grise calcaire 1 (fig. 3 et 4)

Ce groupe qui réunit trente et une cruches, soit environ 7 % des poteries, est défini par une pâte grise calcaire de texture fine, une surface lisse, exempte de traitement particulier comme de revêtement. Le degré de dureté de la pâte est variable. En surface interne les stries de tournage sont peu sensibles et souvent très espacées. Un seul type fonctionnel existe, la cruche à anse rubanée fixée sur le bord simple, à col court et bec simplement pincé (cruche 6). Exceptionnellement le profil du bord devient plus anguleux (fig. 3 n° 2 et fig. 4 n° 1). La base, plus large que l'embouchure, est en outre souvent légèrement bombée, de manière à accroître la stabilité de l'objet posé sur le sol de terre battue. Ces récipients ont dû servir au transport de l'eau ou à son stockage dans la cuisine pour les besoins journaliers. Deux variantes coexistent. Les plus grandes ont une hauteur supérieure à 30 cm et une contenance atteignant 9 à 11 litres (fig. 4 n°1). Leur base est, sauf exception (fig. 3 n° 2), très importante. D'autres, plus nombreuses, sont un peu moins hautes (environ 25 cm) et leur profil de panse est plus ovoïde, avec cependant toujours un fond plus grand que l'embouchure. Leur capacité est d'environ 5 litres, presque deux fois moins que celle des premières (fig. 3 n°1 et fig. 4 n° 3). Parfois le col court est souligné de cannelures ou bourrelets réalisés lors du tournage (fig. 4 n°4).

Sur quatre exemplaires un ou plusieurs trous sont percés après cuisson sur le fond, ou bien sur la panse à

hauteur du diamètre maximum, ou encore sur l'épaule (fig. 3 n° 3-4). Ceci désigne une réutilisation, malaisée à définir, la rareté des trous sur un même vase et l'irrégularité de leur taille ne facilitant pas l'interprétation.

Si des répliques de ces cruches de stockage ne sont pas signalées dans la région, il est certain que des récipients de fonction similaire mais de moindre contenance et dont le profil diffère pour les proportions du col et la largeur du fond étaient encore fabriqués en cuisson réductrice en Languedoc oriental au tournant des XIII^e et XIV^e s. à Saint-Gilles-du-Gard (Leenhardt, Thiriot 1989 : 95, fig. 16 n° 1-4). Ces cruches grises manifestent la permanence du goût et de la demande pour ces produits communs et bien étanches à une époque où les vaisselles glaçurées aux couleurs chatoyantes faisaient leur apparition ou se trouvaient en plein développement.

Céramiques à pâte grise calcaire 2 (fig. 5, n° 1-5)

Les cinq poteries de ce groupe (cruches 7) sont réalisées dans une pâte grise calcaire, fine et dure, qui contient de rares inclusions blanchâtres. Ces vases à liquide ont pour traits distinctifs un col cylindrique élevé, une anse plate dont le point d'attache supérieur se trouve systématiquement placé sur la moitié supérieure du col, ainsi qu'un décor de bandes rapportées en forme d'écailles ou parfois de cordons digités. La lèvre infléchie à l'extérieur et de forme sensiblement rectangulaire sépare bien ces objets des cruches grises du groupe précédent. Enfin la modénature particulière des bords épaissis puis aplatis de l'anse en ruban constitue un autre trait discriminant. Si l'on ignore de quelle officine ce groupe est issu, diverses découvertes indiquent qu'il rassemble exclusivement des vases à liquide et permettent d'esquisser sa chronologie et son aire de diffusion.

L'apparition et la durée de vie de ces cruches à écailles sont difficiles à cerner précisément car les niveaux clairement datés de la seconde moitié du XIII^e s. font souvent défaut en Languedoc oriental. Il est certain qu'elles sont courantes dans la première moitié du XIV^e s. dans la verrerie de la Seube (Lambert 1982 - 1983 : fig. 33-34 ; Leenhardt 1995a : fig. 102), ou à Montpellier, place de la Canourgue (fouille Le Nezet-Celestin ; Leenhardt 1995a : fig. 103) ou place de la Comédie à l'emplacement des fossés (fig. 33 n° 13). Mais leur émergence doit remonter à la fin du XIII^e s. comme peut le suggérer dans la ville même leur présence dans un silo du couvent des Franciscains, en association avec du matériel régional et importé typique de cette période (Alessandri *et al.* 1997). Par ailleurs diverses découvertes dans l'aire du grand Montpellier (carte fig. 53) sur des sites dont l'occupation est prudemment attribuée, au vu des associations de céramiques, à la séquence large fin XIII^e - 1^{ère} moitié XIV^e s., informent moins sur la chronologie précise de ce groupe que sur sa diffusion. Tels sont les exemples de Dassargues

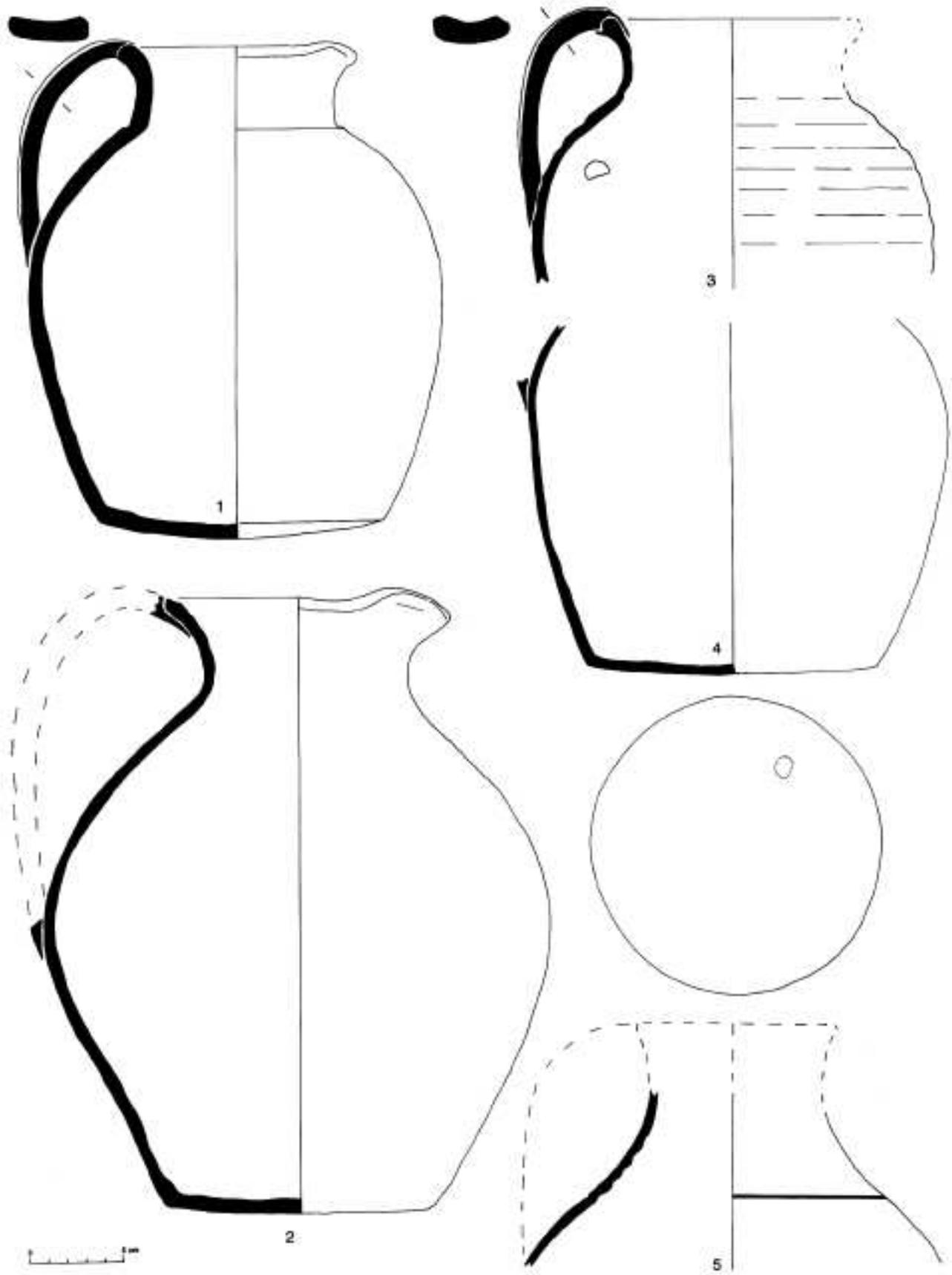


Fig. 3 : Céramiques en pâte grise calcaire 1 : cruches, (M. Leenhardt).

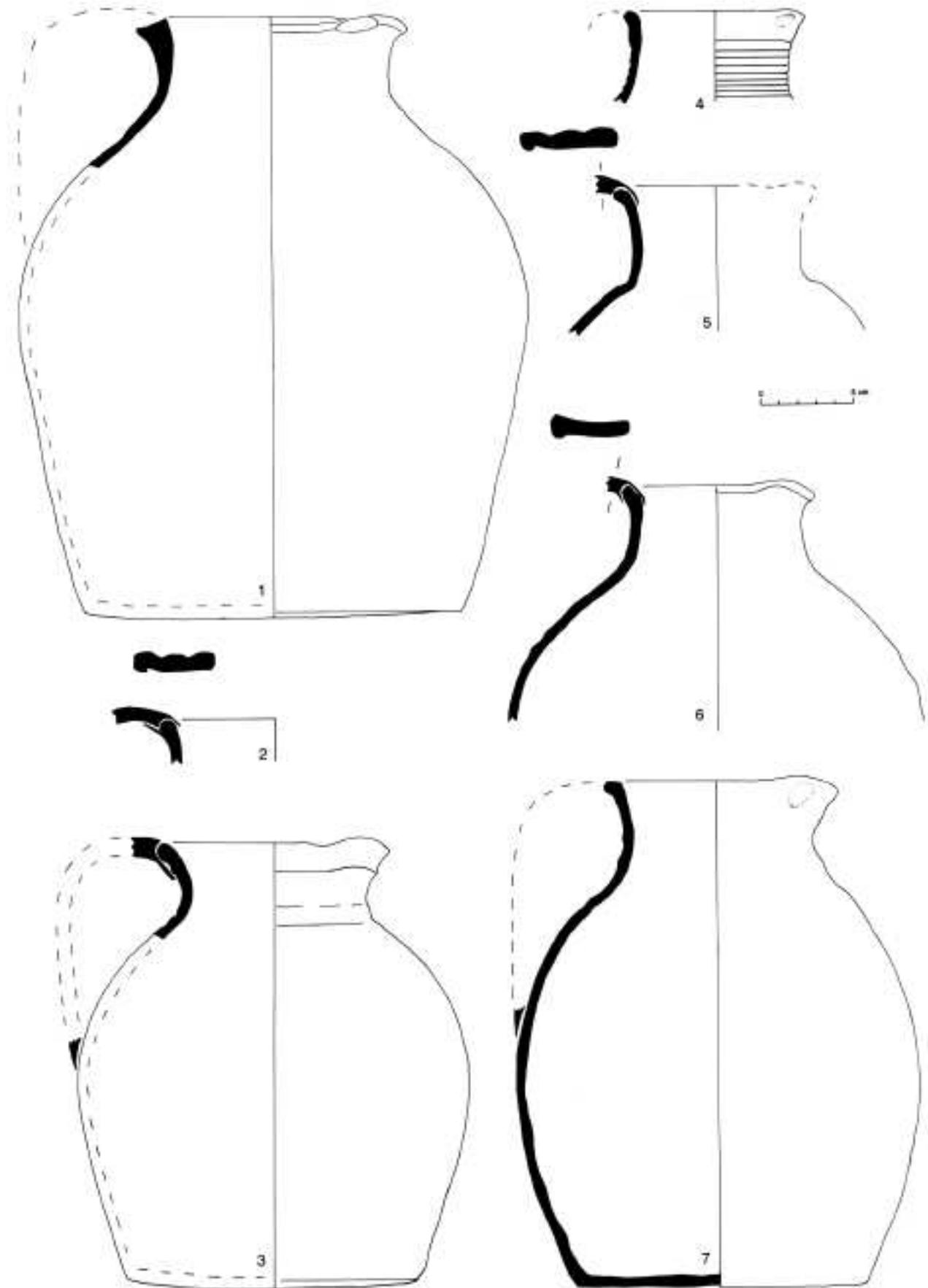


Fig. 4 : Céramiques en pâte grise calcaire 1 : cruches, (M. Leenhardt).

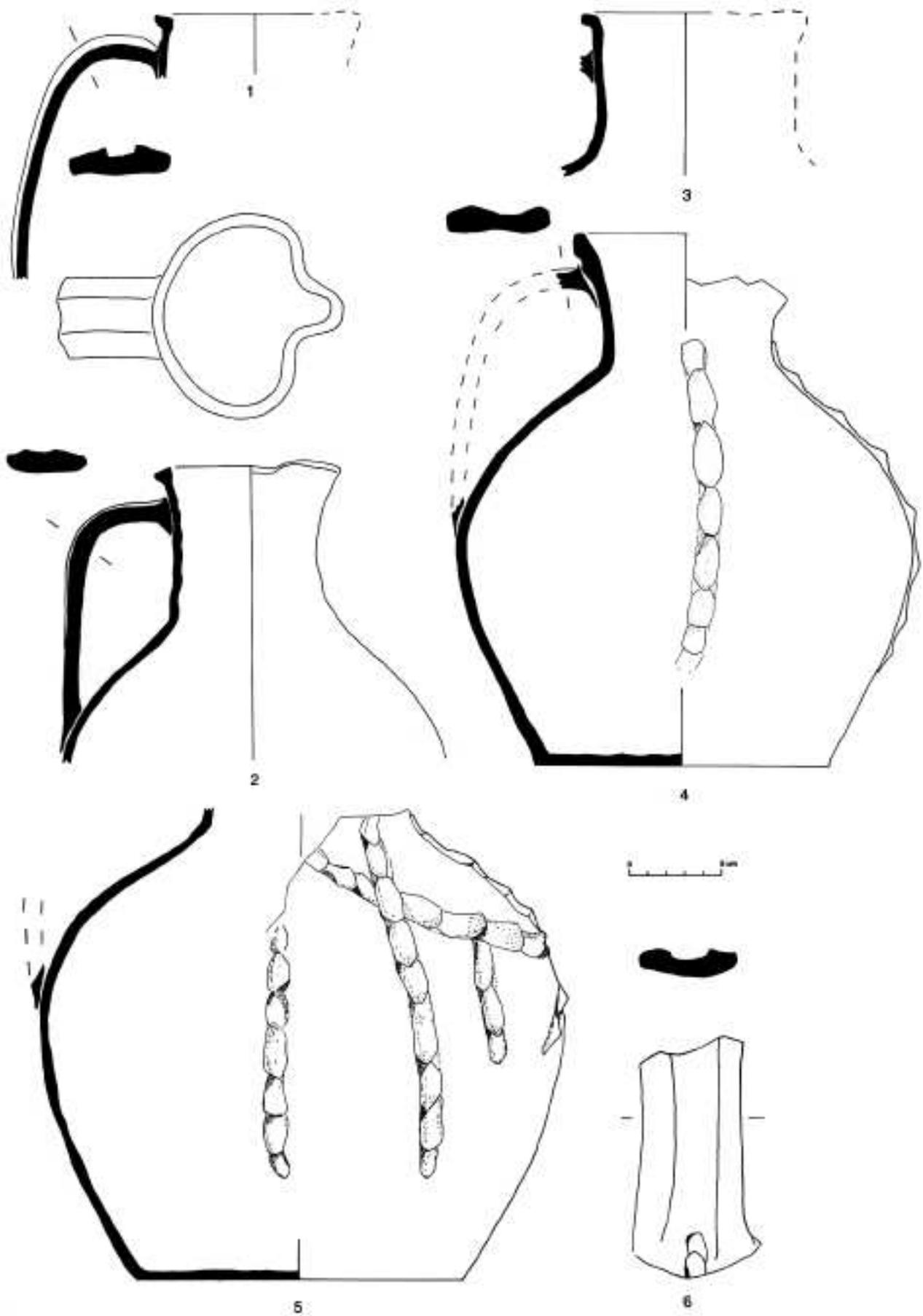


Fig. 5 : Céramique en pâte grise calcaire 2. Les n° 1-3 et 5-6 proviennent du puits, le n° 4 d'origine inconnue est conservé au Musée Languedocien, (M. Leenhardt).

(Leenhardt, Raynaud 1995b : fig.104) et Moulines (fouille L. Martin) dans le Lunellois ou de l'abbaye de Psalmodi (information D. Yoon) ou encore de nombreux sites découverts en prospection au cœur des garrigues nord-montpelliéraines (Genty 1994). Signalons en outre dans le Sommiérois à Saint-Sériès une autre forme qui doit appartenir à ce groupe : c'est un fragment de grand vase globulaire sans col, à bord rentrant, ouverture large et cordon horizontal d'écaillés (Mercier 1996 : fig. 6). La diffusion de ces cruches s'étend jusqu'au littoral dans la ville de Lattes (fouille Ch. Landes). Dans le Lodévois et la moyenne vallée de l'Hérault elles sont absentes sur des sites occupés au début XIV^e s. Au nord-est la limite de l'aire de diffusion pourrait se situer vers la basse vallée du Rhône. Les cruches sont en effet inconnues à la Maison des Chevaliers de Pont-Saint-Esprit dans des niveaux contemporains (Leclair 1992) ; cependant quelques fragments existent encore au château de Beaucaire durant le XIV^e s. (Schneider 1995) et il faut citer à l'abbaye Saint-Roman-de-l'Aiguille un tesson de vase à liquide, original par l'association de bandes verticales juxtaposées et d'une bande horizontale (fig. 32 n° 2). Par ailleurs il ne semble pas que des exemplaires soient parvenus à Avignon ou plus loin à l'est du Rhône. Enfin vers l'ouest ces vases à écaillés ne sont pas repérés dans la zone de l'étang de Thau dans la première moitié du XIV^e s. (fouilles de Loupian, Ch. Pellecier). Les exemples suivants précisent cependant combien, en l'absence d'officine, susceptible de fournir la totalité du répertoire produit, il est malaisé de circonscrire l'éventail des formes caractéristiques de ce groupe et donc leur aire de diffusion : ainsi une cruche à cordons digités mais sans écaillés, recueillie elle aussi dans le puits (fig. 5 n° 5), a été intégrée dans ce groupe en raison de sa pâte identique et du type d'anse. D'autres récipients à liquide, "dourques" à bec ponté et sans décor rapporté, mais avec anse de panier ayant la même modénature que celles des cruches grises montpelliéraines, ont été découverts à Lunel-Viel et datés du début du XIV^e s. (Leenhardt, Raynaud 1995a : 51) ; ces similitudes avaient fait pressentir une possible appartenance au même groupe que les cruches à écaillés de Montpellier et de la verrerie de la Seube ou de Dassargues déjà citées. Les analyses géochimiques viennent de confirmer cette hypothèse (cf. *infra*). C'est dire combien ces différentes approches sont indispensables et complémentaires pour cerner correctement une origine de production.

Céramique grise kaolinique (fig. 6 n° 1)

L'unique cruche attribuable aux productions grises à pâte kaolinique est en pâte grise en surface, blanchâtre au cœur, très dure. Globalement la forme se rapproche de celle des cruches 6 à pâte calcaire ; elle s'en distingue cependant par les cannelures de l'épaule, le fond plus étroit et rigoureusement plat et le tournage mieux maîtrisé. L'origine de ce récipient demeure incertaine, aucune forme similaire n'ayant été recensée parmi les produits fabriqués en argile kaolinique dans les fours de Saint-Victor-des-Oules ou de Bollène au XIII^e s. (Thiriot

1986 ; Thiriot 1987a). Toutefois une cruche en pâte kaolinique, de plus petit module, à col très haut et anse attachée sur le col, a été récemment découverte à l'abbaye de Montmajour dans un contexte de la seconde moitié du XIII^e s. (information aimablement communiquée par F. Paone). Complétant les informations fournies par les groupes précédents à pâte calcaire ces deux exemples prouvent que, comme d'autres ateliers régionaux, des officines utilisant l'argile réfractaire produisaient à la même époque ce type de vases à liquide ou de stockage en céramique grise.

Autres céramiques grises (fig. 6 n° 2-5)

Quatre vases gris caractérisés par des pâtes sableuses ou plus grossières forment ici un groupe hétéroclite. Deux cruches se différencient autant par leur pâte grise sableuse que par leur typologie (fig. 6 n° 2-3) : elles ont cette fois un col très court et un bord rectangulaire à face supérieure concave pour l'une, une anse verticale rubanée étroite et implantée sur le col pour l'autre. Marginales au sein du lot étudié, elles renvoient à des formes identiques et aussi peu nombreuses en pâte beige sableuse (cf. *infra* fig. 14 n° 13). Sans équivalents sur les sites consommateurs de la région, leur origine ne peut être cernée. Rien n'autorise à dire si leur rareté indique qu'elles sont résiduelles ou bien seulement témoins d'un approvisionnement occasionnel comme la cruche grise kaolinique.

Un pot à anse de panier de section rubanée, réalisé dans une pâte plus grossière incluant un dégraissant siliceux épars, n'a pu être relié à un centre connu ; l'embouchure complète n'étant pas conservée, on ignore s'il possédait un bec (fig. 6 n° 4). Il faut sans doute le rapprocher des "dourques" à anse de panier et bec ponté attestées dans des productions languedociennes en pâte grise ou claire, sans revêtement, au tournant des XIII^e - XIV^e s. ; mais ces dernières diffèrent par la présence d'une amorce de col et un bord mieux marqué (Leenhardt, Thiriot 1989 : 94, fig. 15 n° 2 et 4 ; Leenhardt *et al.* 1996 : 106 fig. 10 n° 7 ; Leenhardt 1995a : fig. 50). Le pot de Montpellier se réfère davantage à un modèle antérieur connu dans une production provençale grise à Cabasse dès la fin du XI^e s. (Pelletier, Bérard 1996 : 39, fig. 9 n° 4-5).

Enfin une grande jarre de stockage en pâte grossière à multiples inclusions et surface rugueuse complète ce groupe disparate (fig. 6 n° 5). Mal conservée, elle a donné lieu à une restauration importante. De forme ovoïde, un peu plus haute que large et à paroi épaisse, elle possède un bec tubulaire court, un bord épaissi en triangle et une base large. Cinq cordons digités verticaux consolident la panse et en scandent à intervalles réguliers la surface, complétés par deux cordons horizontaux placés sous l'embouchure et au-dessus de la base. La présence du bec indique que le pot servait à la conservation de produits liquides, peut-être de l'huile. Des jarres en pâte grise grossière, de forme et dimensions proches mais définies cette fois par l'absence

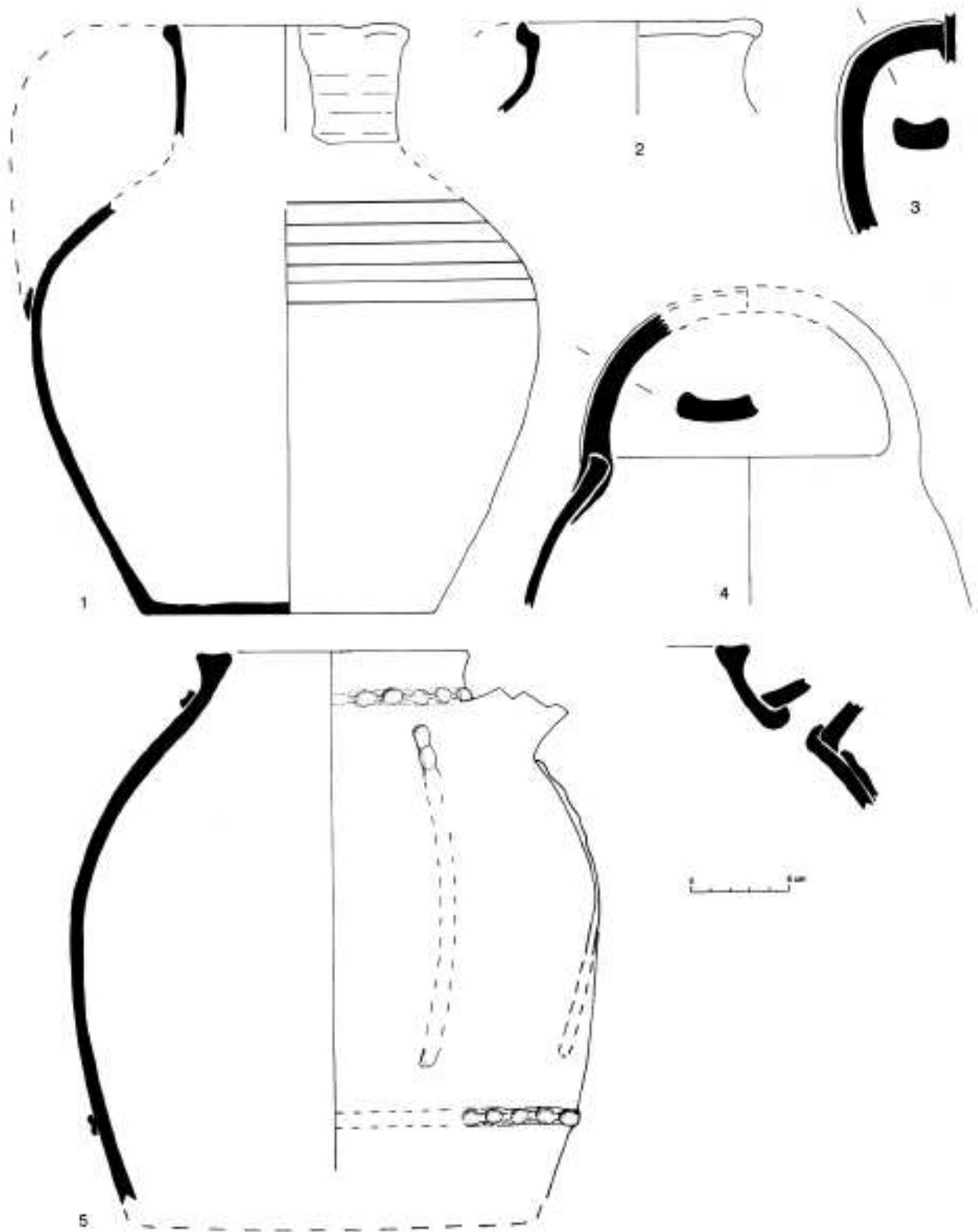


Fig. 6 : Autres céramiques grises en pâte kaolinitique (n° 1) ou autres (n° 2-5), (M. Leenhardt).

de bec et munies de cordons digités étroits sont recensées dans la ville même sur plusieurs sites (fouilles Afan Tramway) ou dans le village de Cabrières (Schneider 1996b : fig. 112 n° 21 et 30). On les trouve surtout dans la verrerie de La Seube où elles sont associées à des cuiviers, sortes de bassins tronconiques munis d'anses : les uns et les autres sont bien datés du premier tiers du XIV^e s. (Leenhardt 1995e : fig. 100). D'autres fragments de jarres et cuiviers analogues, provenant de Saint-Jean-de-Fos, sont conservés au Musée Languedocien de Montpellier (fig. 32 n° 4). Il faut citer dans la même ville, place de la Comédie à l'emplacement des anciens fossés, un curieux vase de stockage dont subsiste seulement la base surmontée d'un petit goulot verseur (fig. 33 n° 15), il renvoie directement à un fond trouvé à Arles (Leenhardt *et al.* 1996 : fig. 10 n° 8-9) : la typologie suggère cette fois un usage comme vinaigrier. L'origine de ces vases de stockage, avec ou sans bec, reste inconnue. Toutefois en tenant compte de la fréquence de ces récipients dans la moyenne vallée de l'Hérault (Ollivier 1995 ; Pauzes 1973) aussi bien que des mentions des sources écrites qui indiquent de tels vases fabriqués à Saint-Jean-de-Fos, au XV^e s. il est vrai (Vayssettes 1995b : 127), il serait tentant d'envisager, pour certains au moins, l'hypothèse d'une origine dans ce village dont les produits de fabrication ne sont encore connus que pour l'époque moderne.

Les céramiques à cuisson oxydante et sans revêtement (M. Leenhardt)

Céramiques à pâte rouge polie (fig. 7 et 8)

Une quinzaine de grandes cruches destinées au transport et surtout au stockage de l'eau (cruches 8) ont une pâte rouge-orangé de texture très fine parsemée de points blancs. Le polissage systématique de la surface externe assure une relative étanchéité de la paroi lorsque, comme ici, il couvre toute l'étendue de la panse : il s'agit de lignes verticales étroites et rapprochées, sans doute réalisées au moyen d'un galet avant la cuisson du pot, mais aussi, juste au-dessus du fond, d'un polissage couvrant totalement le bas de panse. Un seul cas fait exception, caractérisé par l'absence de traitement de surface (fig. 8 n° 5). Ces cruches sont façonnées sur le même modèle : panse renflée à base très large et ouverture étroite, col court affecté d'un bec faiblement pincé et enfin anse rubanée dont les points d'attache se trouvent à la limite du col et de l'épaule et au niveau de plus grande largeur de la panse. De surcroît l'épaisseur des parois et des bases ainsi que la largeur et le léger bombement des fonds accentuent le caractère massif et la stabilité de ces récipients. La contenance de ces pots, comprise entre 5 et 11 litres, confirme la fonction pour puiser l'eau au puits, la transporter et la stocker à la cuisine. Un seul exemplaire, incomplet, révèle un plus petit module et surprend par sa panse de profil d'abord cylindrique puis tronconique (fig. 7 n° 4).

Le polissage de la surface des vases, partiel ou couvrant, n'exige ni investissement technique complexe

ni capacité particulière. Peu onéreux, il permet d'assurer à moindres frais l'étanchéité des pots. Il est connu dès les IX^e et X^e s. en Provence et Languedoc oriental sur certaines céramiques grises, à une époque où dans cette aire géographique les productions régionales ignorent l'usage des revêtements glaçurés ; il est alors fréquemment associé à des vases à liquide, dont il agrémente aussi la surface quand il est agencé en décor quadrillé ; dans ces zones il tend à disparaître ensuite. Plus tard, au XIV^e s., on le retrouve sur d'autres productions grises de l'Aude et du Midi toulousain.

Mais à l'ouest du Rhône cette technique n'est pas réservée aux céramiques grises. Elle concerne aussi des poteries rouges à pâte fine et dure représentées uniquement par des vases à liquide ou à réserve de formes diverses, attestées en Languedoc depuis la fin du IX^e s. et perdurant parfois jusqu'au XIII^e s. ; cette fois le polissage devient exclusivement fonctionnel, couvrant et s'il garde parfois une certaine brillance il ne semble plus organisé en décor (Cathma 1993 et 1997). D'autres productions à pâte rouge ou orangée et polissage de surface sont recensées pendant la même séquence en Midi-Pyrénées et Lot-et-Garonne, diffusant leurs vases à liquide jusqu'à Bordeaux (Fabre-Maleret 1997). En outre des vaisselles rouges à surface polie sont signalées en Catalogne, à Barcelone (Riu i Barrera 1991) et Empuries (renseignement A.M. Puig), sans que des parallèles pour ces objets soient connus dans les autres secteurs de la péninsule ibérique ; de plus la similitude des pâtes et des formes pourrait suggérer une origine dans le Midi de la France. Précisons enfin que cette technique fort simple et efficace ne s'applique pas uniquement aux vaisselles médiévales et qu'elle est encore couramment employée au Portugal sur des poteries noires contemporaines.

Pour les quinze cruches à base large décrites ici la nature des pâtes et du traitement de surface a d'emblée suggéré un rapprochement avec des vases très fragmentés mais techniquement semblables découverts dans une zone comprenant les garrigues nord-montpelliéraines, le Lunellois et l'abbaye de Psalmodi à l'est, Aniane et la rive gauche de l'Hérault au nord-est, enfin plusieurs sites montpelliérains et au sud l'ancien port de Lattes et Villeneuve-les-Maguelone (Leenhardt *et al.* 1995 ; Genty 1994 ; Schneider 1996a ; Cathma 1993 et 1997). Tout ceci laisse pressentir un groupe de production spécifique d'autant qu'à Argeliers, en pleine garrigue un four à poteries, localisé seulement en prospection a procuré des tessons similaires. Pour apprécier la durée de vie de ce groupe on dispose de repères chronologiques fournis par la datation radio-carbone à Saint-Saturnin (X^e-XI^e s.) et Aniane (XI^e-XII^e s.), par la stratigraphie relative, ou encore les associations de matériel ou les comparaisons typologiques sur les autres sites : ils indiquent une permanence de ces pâtes rouges à surface polie de la fin du X^e au XIII^e s. et assurent que dans le courant de ce siècle lors du développement des productions à pâte rouge glaçurée et plus encore de l'apparition des

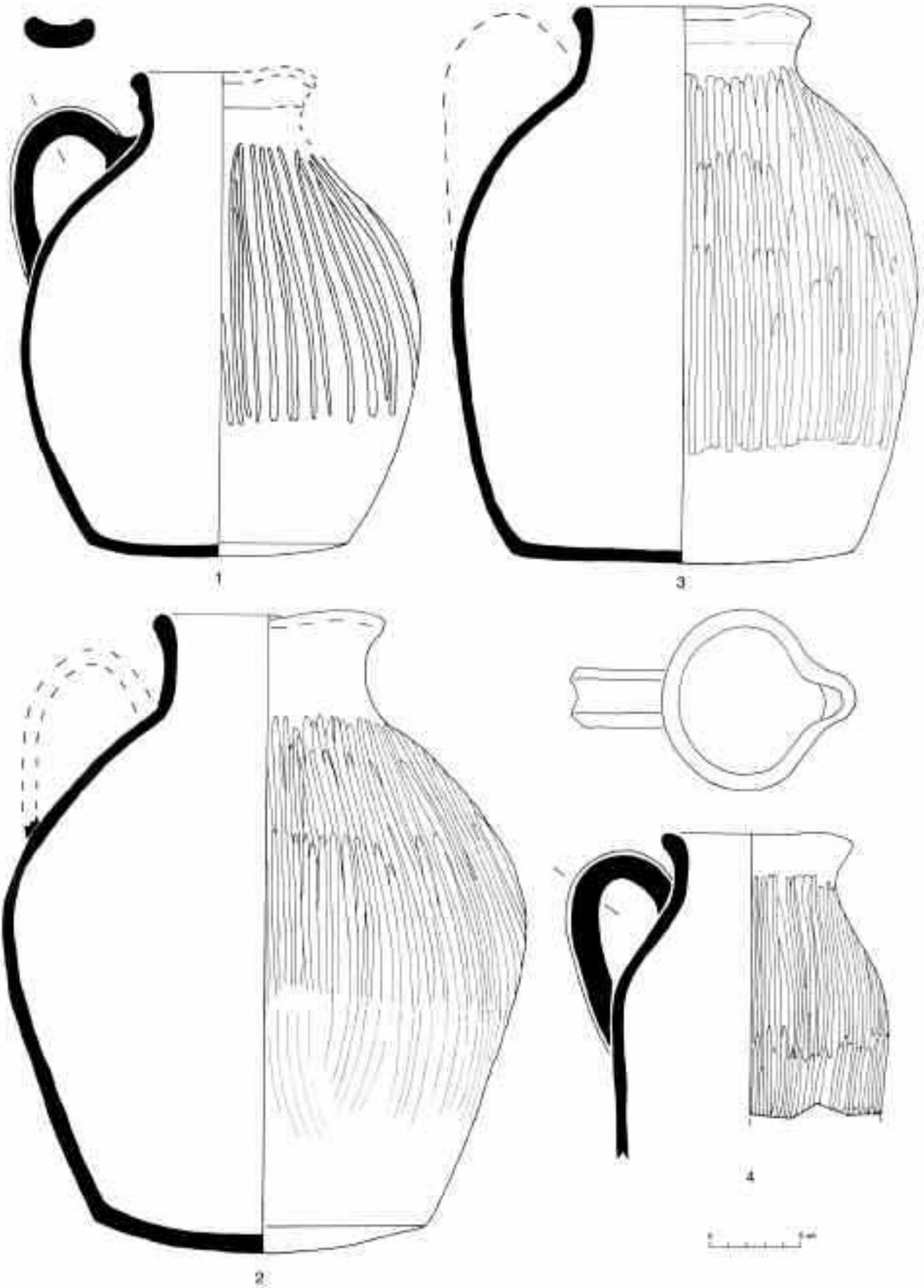


Fig. 7 : Cruches 8 en pâte rouge polie, (M. Leenhardt).

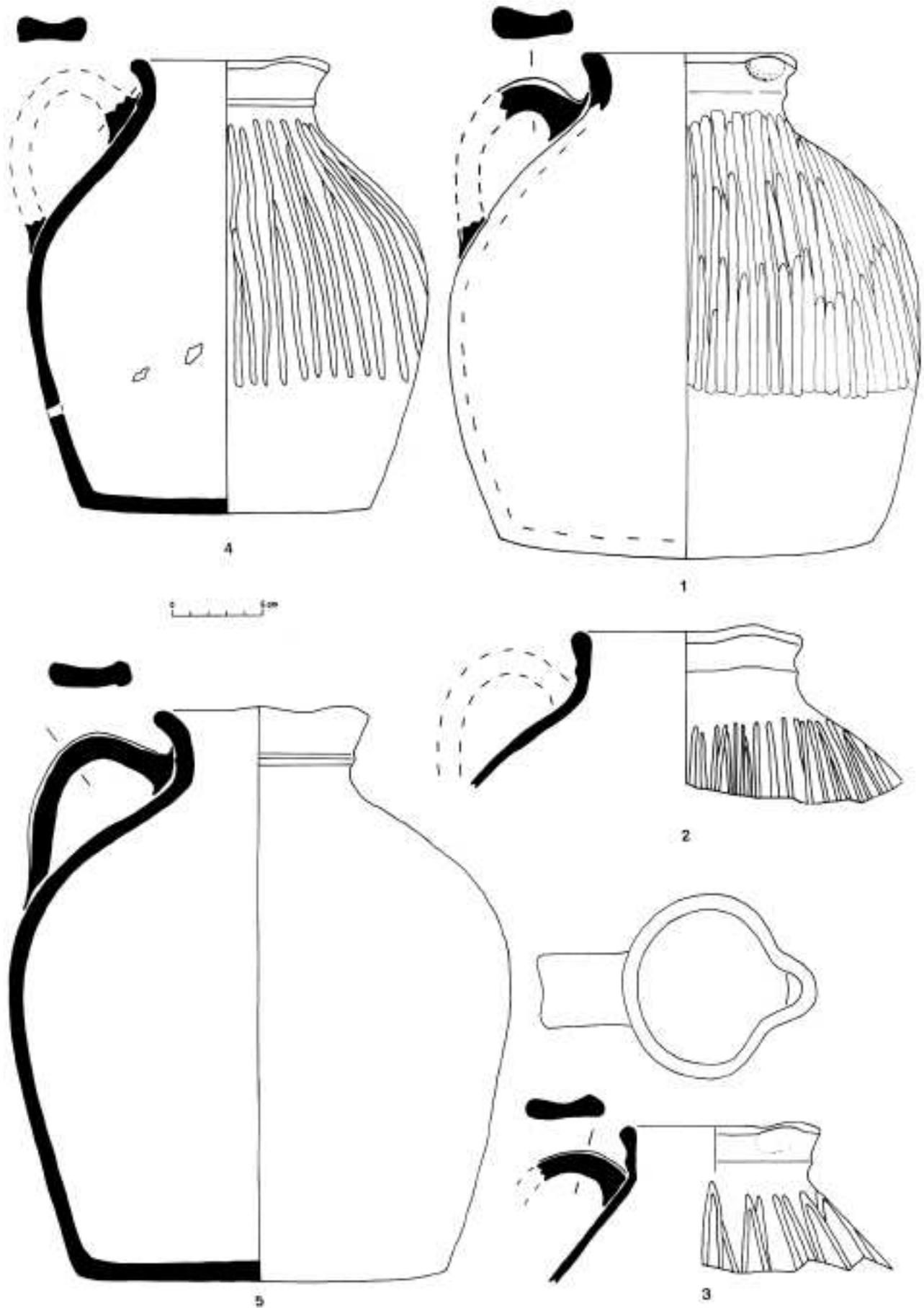


Fig. 8 : Cruches 8 en pâte rouge polie, (M. Leenhardt).

céramiques claires glaçurées de l'Uzège, cette catégorie a disparu. Par ailleurs au niveau des formes les comparaisons avec les cruches montpelliéraines restent exceptionnelles. Seuls quelques fonds très larges mais incomplets ou des bords peuvent à la rigueur renvoyer à ces objets (Cathma 1993 : 166 et fig. 37 n° 17, fig. 38). Cependant d'autres types, non représentés dans ce comblement, souvent fragmentés et rarement connus par de véritables séries, sont classés dans le même groupe à cause des traits distinctifs de la pâte et de leur polissage : vases globulaires à bord rentrant et bec tubulaire court prudemment attribués aux XI-XIII^e s. au four d'Argelliers (Leenhardt *et al.* 1995 : fig. 26), cruches basses à ouverture large et bec ponté d'une forme bien répertoriée au XII^e s. telle celle de Fabrègues (Cathma 1993 : fig. 35 n° 9-10 ; Leenhardt 1995a : fig. 27), et aussi petites cruches à anse en anneau et munies de deux bords tubulaires à Psalmodi (D. Yoon étude en cours) et à Montpellier (Cimetière Saint-Côme et Damien, renseignement P. Alessandri) dont la typologie renvoie au XIII^e s. Des analyses géochimiques viennent d'être réalisées (cf. *infra*) pour contrôler l'homogénéité du groupe et vérifier si quelques vases à liquide récemment découverts à Marseille dans des contextes fin XII^e - début XIII^e s. avaient bien l'origine languedocienne que leur pâte et leur typologie laissent supposer (Parent 1997 : fig. 11 ; Richarté à paraître : fig. 217-219). Elles confirment la cohérence de l'ensemble formé par les cruches montpelliéraines, les tessons du four d'Argelliers, une cruche de Marseille ainsi que certains tessons de Saint-Saturnin et d'Aniane ; pourtant elles prouvent également que d'autres tessons rouges polis issus de ces deux derniers sites, dans les mêmes niveaux, renvoient à des argiles distinctes. Elles soulignent alors la complexité des critères à prendre en compte pour identifier sans ambiguïté un groupe de production, le répertoire des formes réalisées et leur aire de diffusion.

Céramiques à pâte beige calcaire sans revêtement (fig. 9 à 14)

Avec 176 objets soit 40 % de la vaisselle de terre le groupe à pâte beige calcaire sans revêtement est de loin le mieux représenté. L'argile calcaire employée dont la couleur varie, parfois sur le même pot, du beige très clair au rouge-beige, semble identique à celle qui a servi à fabriquer les cruches grises à anse sur le bord (cf. *supra* céramiques grises calcaire 1) : même texture fine et homogène et mêmes variations de dureté de la pâte, la différence de couleur des produits finis étant provoquée par un changement de mode de cuisson. On est en droit de se demander si cette coexistence dans le puits de cruches de forme identique mais résultant parfois de cuisson réductrice et beaucoup plus fréquemment de cuisson oxydante prouve ou non l'appartenance des unes et des autres à un seul atelier. Révèlent-elles alors deux périodes de fabrication, peu espacées dans le temps, marquées par le changement de technologie de cuisson ? Leur association peut aussi signifier qu'elles étaient produites simultanément, mais dans des fours distincts,

au cours d'une période de transition durant laquelle les artisans n'avaient pas totalement choisi entre deux savoir-faire ? Si la stratigraphie du comblement avait été conservée, elle aurait peut-être facilité le choix entre ces hypothèses.

Dans ce groupe l'écrasante majorité des vases à liquide, surtout de grandes cruches de transport et stockage, est frappante (95,4 %) ; divers vases à usage spécifique, faiblement représentés, complètent le lot. Il n'est pas surprenant de ne compter aucun ustensile culinaire, puisque l'argile calcaire ne convient pas pour cette fonction.

Les récipients destinés au transport et au stockage de l'eau prédominent (150). Plusieurs types sont reconnus, cruches 6 sans décor, à col court, base large, anse attachée sur le bord et bec pincé (92), ou bien cruches 7 à col court, bec pincé et anse attachée sur le col (32), ou encore cruches à cordons digités ou exceptionnellement bandes d'écaillés (20) si fragmentaires que le type d'attache d'anse qui leur est associé reste inconnu, cruches 9 ou "fourques" à ouverture large, anse de panier et bec ponté (4) et enfin jarres à bec tubulaire court (3).

Les cruches à col court de chacun des deux premiers groupes (fig. 9 et 10) existent en deux modèles dont les tailles et contenances varient du simple au double (d'environ 4 litres jusqu'à 8 ou 10 litres). Elles ont le plus souvent une base très large dont le diamètre atteint deux tiers ou trois quarts de la plus grande largeur du récipient (fig. 9 n° 1 et n° 6 ; fig. 10 n° 8). Généralement les fonds sont faiblement bombés. Les panses ovoïdes ont une forme dissymétrique de part et d'autre du niveau de largeur maximale qui se situe dans le tiers supérieur de la panse (fig. 9 n° 3 et n° 6). Quelquefois ce profil est plus régulier ce qui entraîne la présence d'un fond moins grand (fig. 9 n° 4). Les anses plates et larges sont étirées en ruban, parfois cannelées ou encore à bords épaissis. Exceptionnellement les bords de l'anse ont la même modénature que celles des cruches grise en pâte calcaire 2 (fig. 9 n° 2 ; fig. 10 n° 4). Les cruches à anse attachée sur le bord évoquent par leurs critères typologiques et des traces de fabrication les cruches grises en pâte calcaire 1 : comme l'argile utilisée dans les deux cas paraît déjà identique il est tentant de supposer que les unes et les autres sont issues du même groupe d'ateliers. Les analyses qui viennent d'être effectuées ont validé cette hypothèse (cf. *infra*).

On remarque sur une dizaine de cruches quelques trous percés après cuisson à mi-hauteur de la panse du côté opposé à l'anse (fig. 11 n° 2-3) ; de forme irrégulière mais de dimensions toujours restreintes ils témoignent d'une réutilisation du récipient. En général deux ou trois trous percés de la même manière sur le fond complètent cette transformation de la fonction primitive. Le rôle de ces perforations demeure inconnu : en effet leur disposition trop peu organisée n'autorise pas à suggérer un usage comme arrosoir, on serait tenté d'imaginer

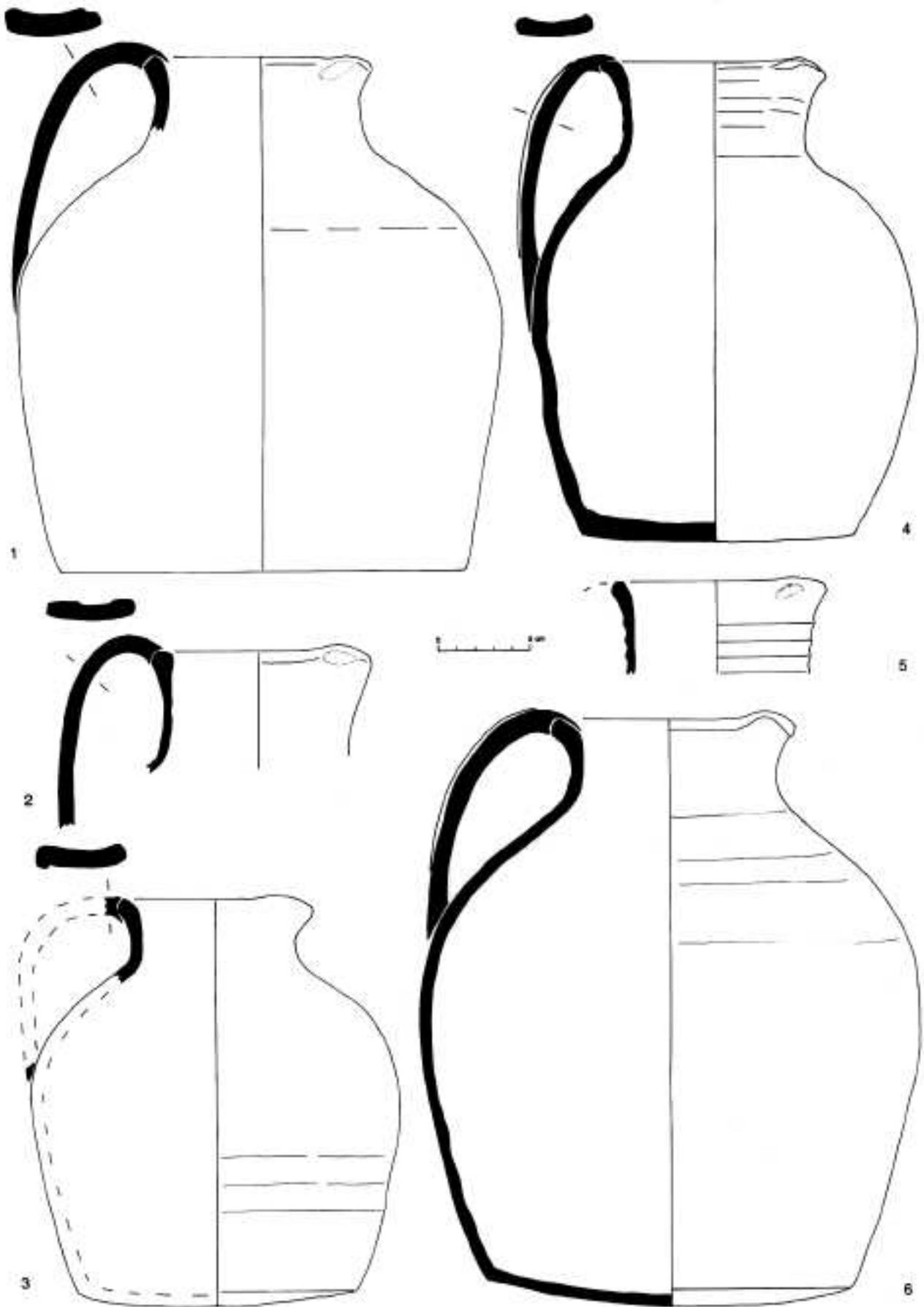


Fig. 9 : Cruches 6 en pâte beige calcaire sans revêtement, (M. Leenhardt).

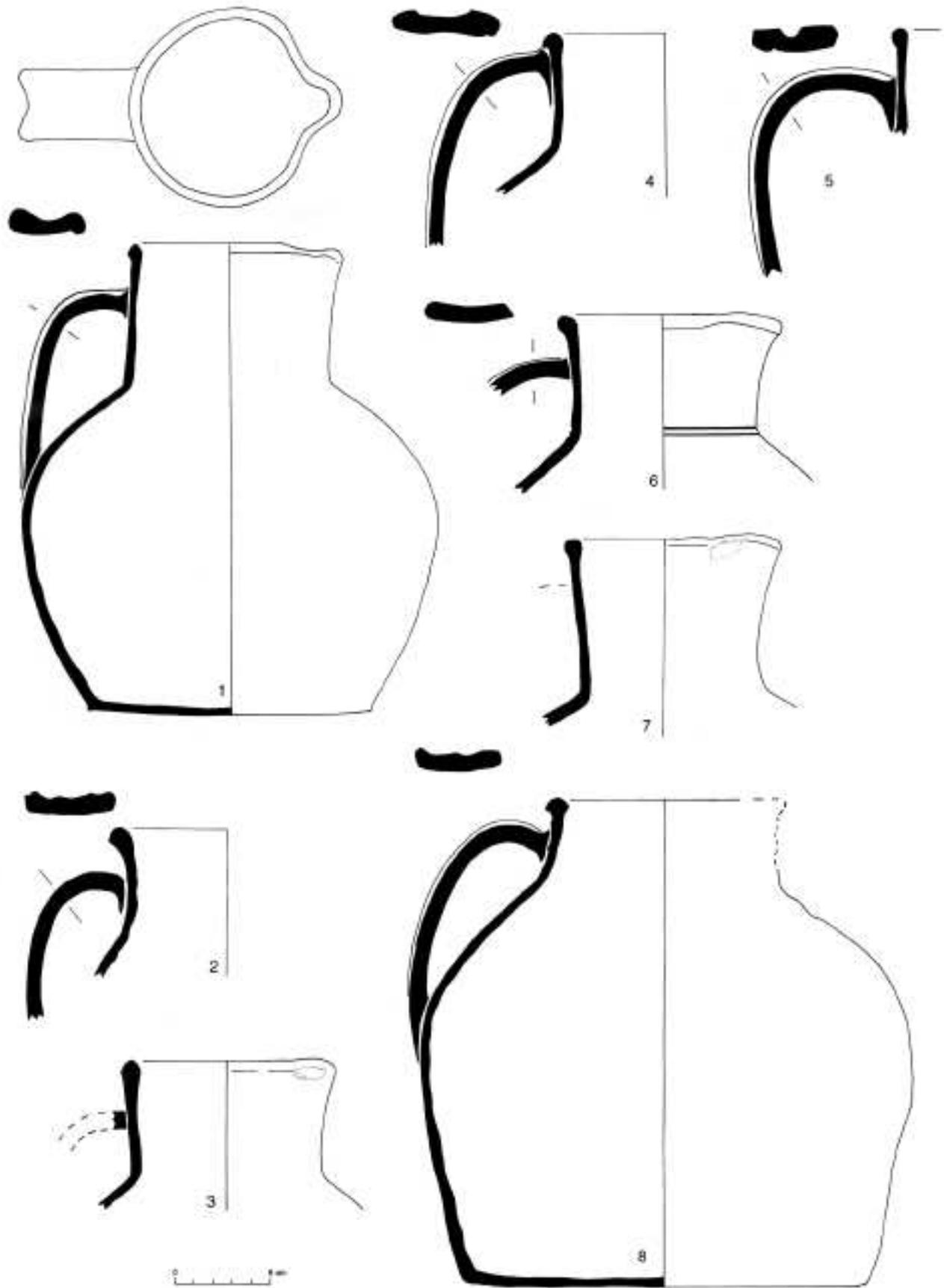


Fig. 10 : Cruches 7 en pâte beige calcaire sans revêtement, (M. Leenhardt).

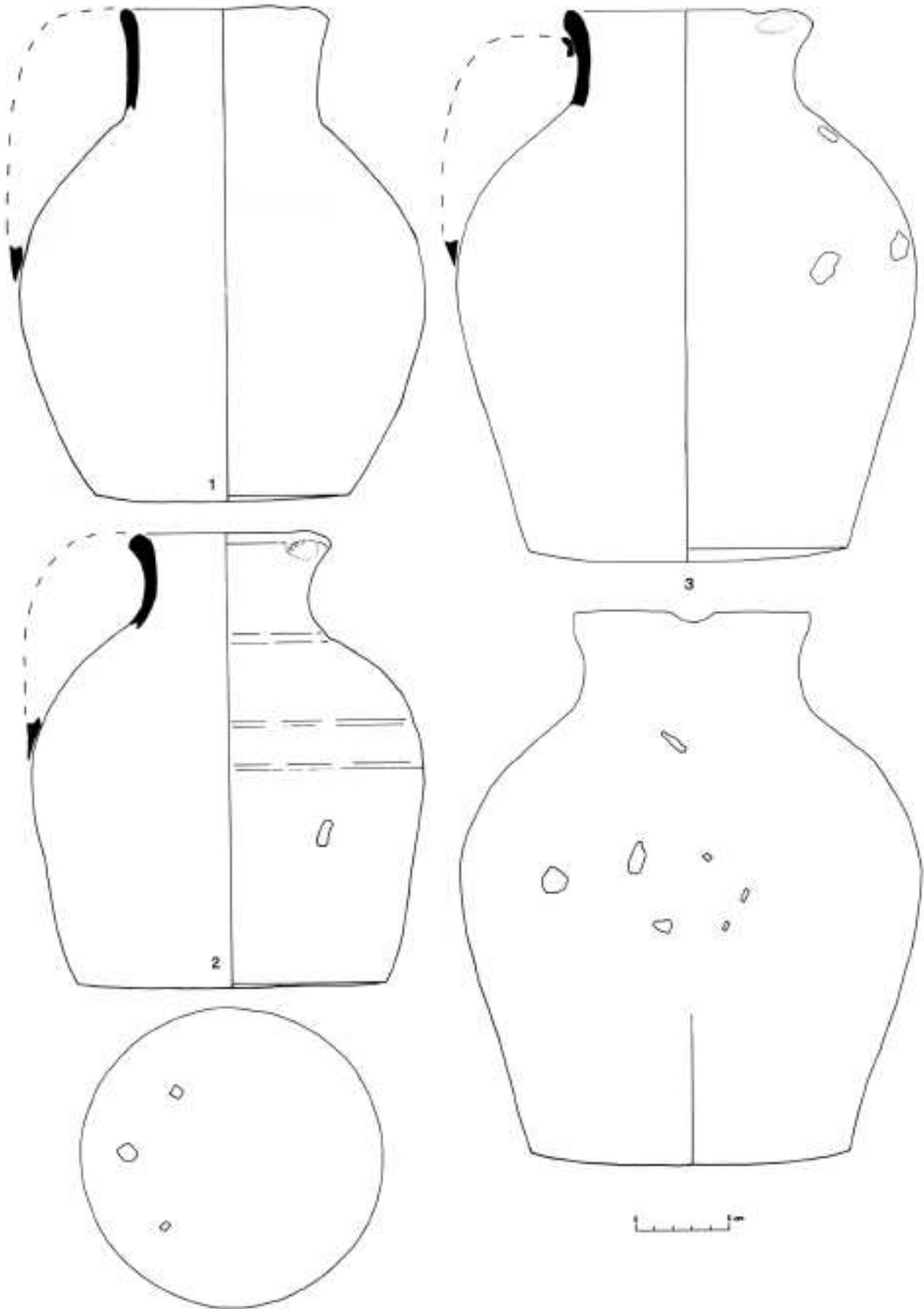


Fig. 11 : Cruches 6 en pâte beige calcaire sans revêtement avec parfois des trous perforés après cuisson, (M. Leenhardt).

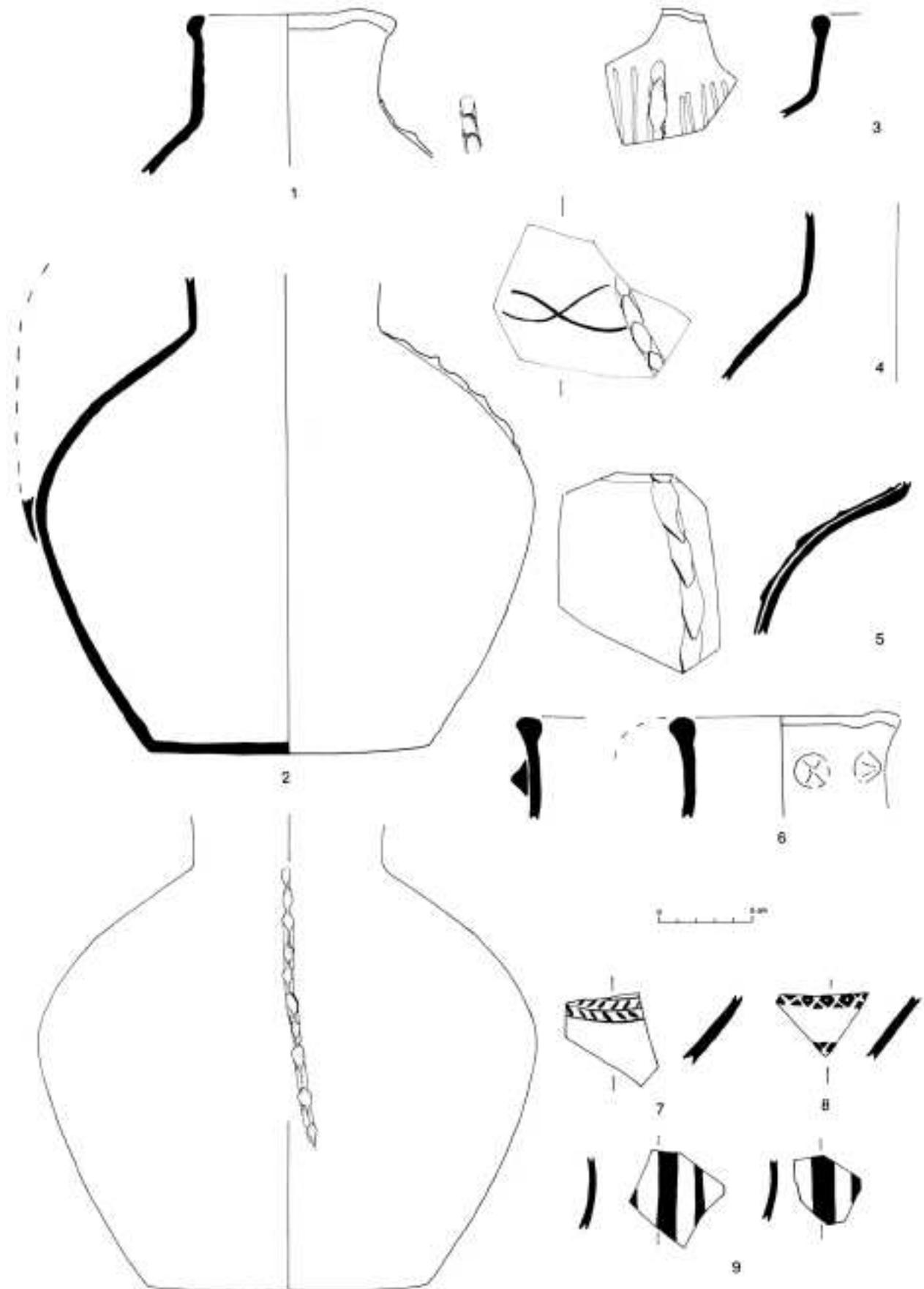


Fig. 12 : Céramiques en pâte beige calcaire sans revêtement : cruches 6-7 à décor rapporté de cordons digités, écailles ou pastilles (n° 1-6) et autres cruches à décor imprimé (n° 7-8) ou peint à l'ocre (n° 9), (M. Leenhardt).

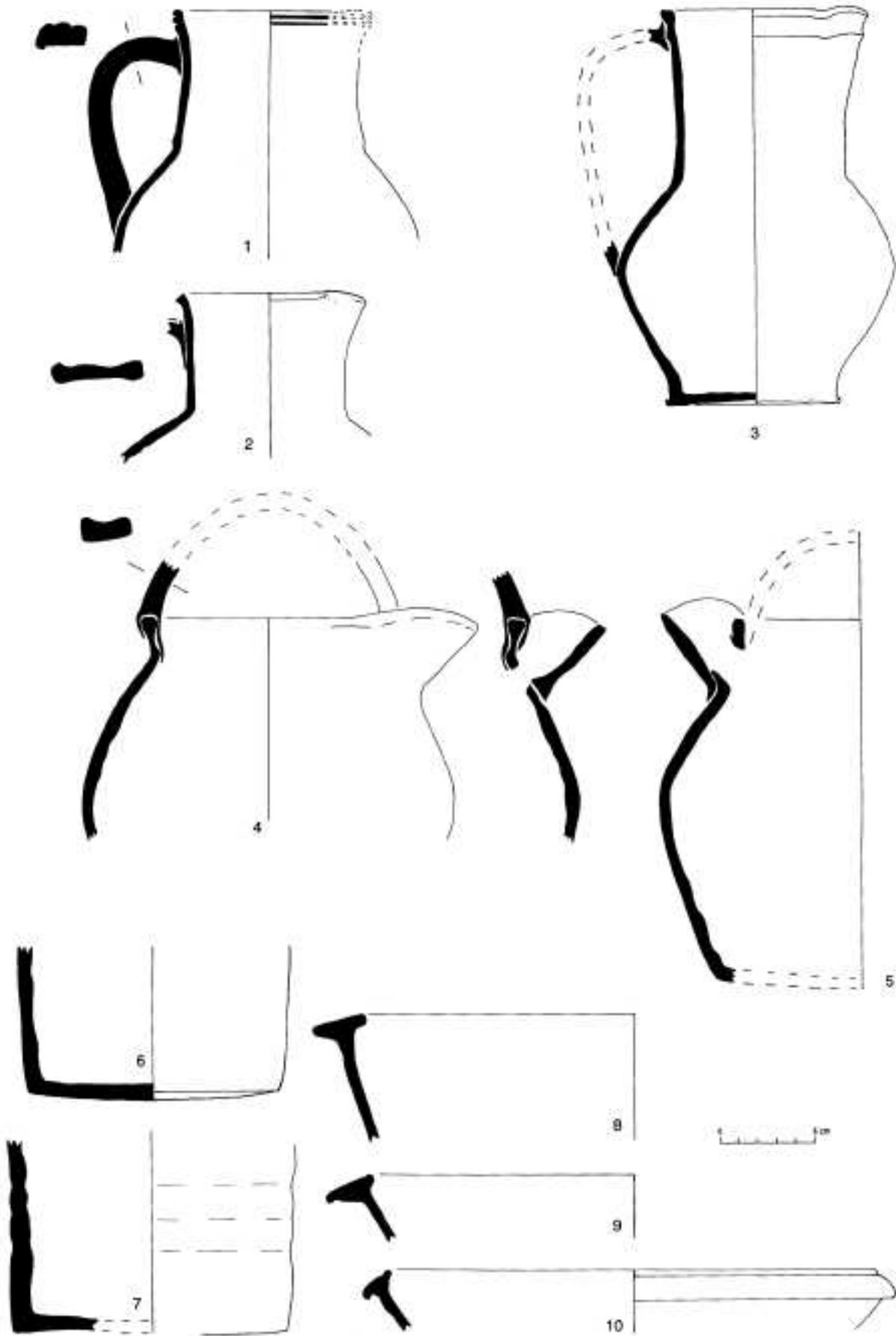


Fig. 13 : Céramiques en pâte beige calcaire sans revêtement : cruches 1b (n° 1-3), cruches 9 à bec ponté et anse de panier (n° 4-5), autres cruches (n° 6-7) et bassins (n° 8-10), (M. Leenhardt).

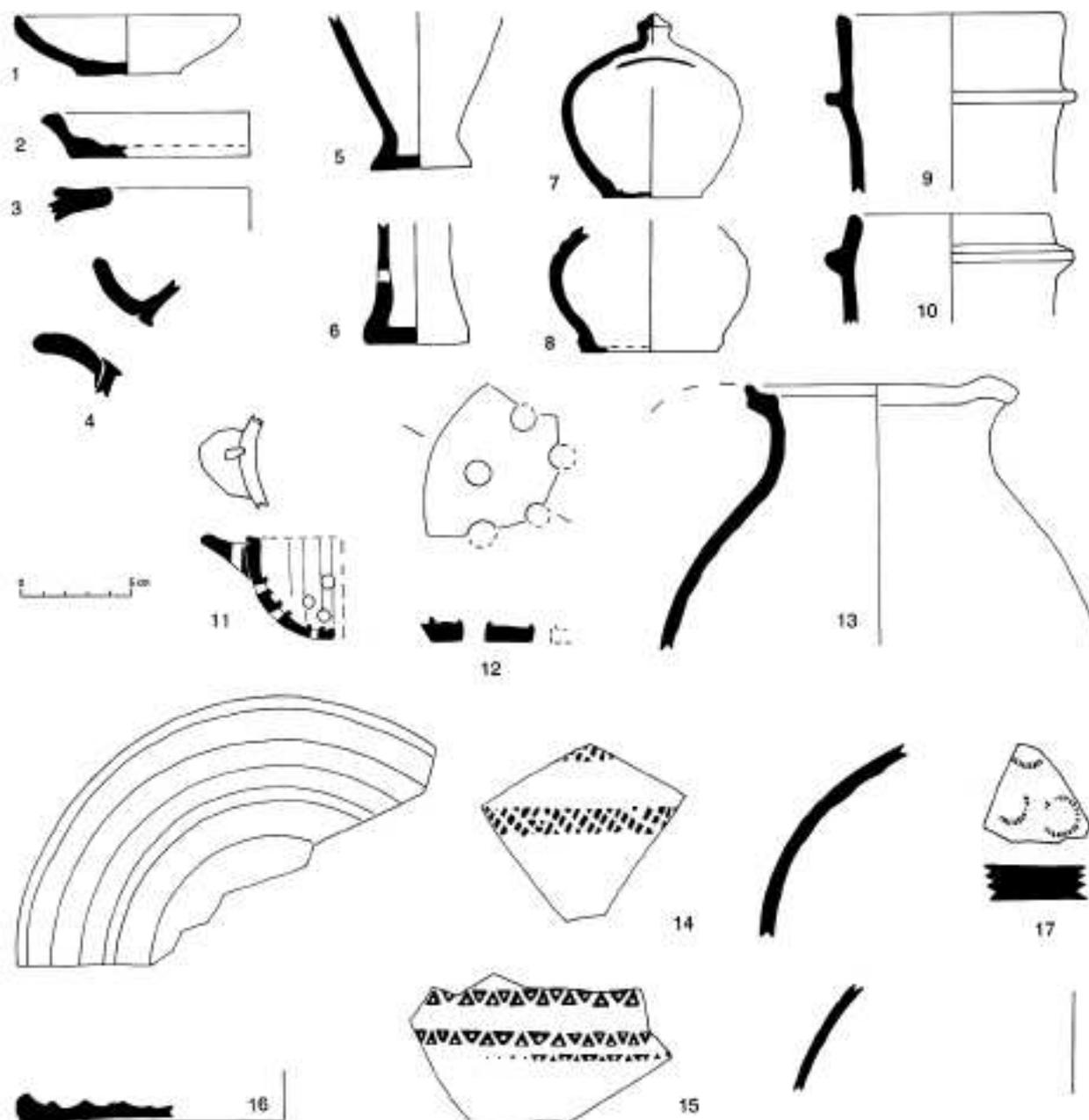


Fig. 14 : Céramiques en pâte beige calcaire sans revêtement : coupelle (n° 1), couvercle (n° 2) jarres (n° 3-4), chope-mesure 1 (n° 5-6), tirelires (n° 7-8), tuyaux de canalisation (n° 9-10) ou vases percés de trous (n° 11-12). Autres céramiques beiges d'origine régionale (n° 13-16) ou indéterminée (n° 17) (M. Leenhardt).

plutôt un dispositif favorisant la circulation de l'air dans le récipient pour un usage resté indéterminé. S'agirait-il de vases à faire jeûner les escargots, d'enfumeurs à abeilles ou de réceptacles pour faire brûler des substances odoriférantes ? En outre dans trois cas existent des trous bien circulaires (environ 1 cm diamètre) percés eux aussi après cuisson sur l'épaule : déjà observés sur les cruches grises ils pourraient renvoyer cette fois à une utilisation comme vase à fleurs ou pour conserver de l'oignon ou de l'ail comme il en existe dans diverses productions à la même époque : mais il s'agit alors de formes à embouchure large avec des perforations faites avant cuisson, donc de

récipients fabriqués spécialement en vue de cet usage, ce qui n'est pas le cas ici.

Les 124 cruches précitées ne sont pas décorées. Cependant vingt autres, toutes à l'état fragmentaire, se dissocient des précédentes par un décor de bandes rapportées. En général il s'agit d'une unique bande digitée appliquée sous le bec (fig. 12 n° 1-2). Exceptionnellement ce sont des bandes d'écaillés évoquant celles des cruches grises en pâte calcaire 2 (fig. 12 n° 3-5) ; cette similitude incita à chercher si l'argile utilisée n'était pas identique. Les analyses ont prouvé qu'il n'en est rien (cf. *infra*).

Trois cas particuliers doivent être notés : un exemple de pastilles coniques appliquées sur le col (fig. 12 n° 6) est sans doute inspiré de modèles métalliques et l'on trouve parfois ce type de décor dans des productions de luxe, faïences monochromes languedociennes ou marseillaises à pâte calcaire (Le Vert et le Brun 1995 : 210 n° 237 ; Leenhardt 1995a : fig. 50) ou encore faïences vertes et brunes en pâte réfractaire (Le Vert et le Brun 1995 : fig. 270). Deux tessons appartenant à l'épaule d'une cruche présentent un bandeau horizontal imprimé à la roulette et formé soit d'une double rangée de petits traits parallèles disposés en chevron, soit d'un motif associant triangles et points (fig. 12 n° 7 et n° 8). Deux tessons peints à l'ocre faisant partie d'une cruche (fig. 12 n° 9) avaient évoqué une importation d'Espagne du Sud où existent de bons répondants mais les analyses de laboratoire ont intégré la cruche à ce groupe d'origine régionale voire locale (cf. *infra*).

Les rares "dourques" à panse ovoïde, ouverture large, anse de panier et bec ponté formé par une plaque d'argile collée sur l'épaule après percement de ce dernier (cruches 9) se réfèrent à un prototype languedocien plus que provençal (fig. 13 n° 4-5). Si des antécédents existent peut-être en céramique grise dans l'atelier varois de Cabasse (Pelletier, Bérard 1996 : fig. 9 n° 4-5), c'est en effet à l'ouest du Rhône que de tels modèles furent courants au tournant des XIII^e et XIV^e s., en pâte grise fine à Saint-Gilles-du-Gard, en pâte grise calcaire 2 à Lunel-Viel, en pâte kaolinitique non glaçurée à Arles ou encore en pâte grise dans le Midi Toulousain (Leenhardt, Thiriou 1989 : fig. 15 n° 2 ; Leenhardt, Raynaud 1995a : fig. 50 ; Leenhardt *et al.* 1996 fig. 10 n° 7 ; Archéologie et vie quotidienne 1990 : 177-178).

Trois jarres sont représentées par leur bord rentrant (fig. 14 n° 3) ou leur bec tubulaire court (fig. 14 n° 4) et identifiées par référence avec celles en pâte calcaire produites à Marseille Sainte-Barbe dès le XIII^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 221-222).

D'un module bien inférieur à celui des grands vases destinés au stockage des liquides, cinq cruches 1b à col très haut, bec pincé, anse verticale et pied bien dégagé (fig. 13 n° 1-3) ont un profil voisin de celui des cruches en faïence monochrome destinées au service de la table. Mais ici l'absence de revêtement suggère un autre usage, par exemple puiser à la fontaine ou au tonneau une faible quantité d'eau nécessaire pour la préparation d'un plat ou le lavage des légumes dans la cuisine, ou pour la toilette. L'une d'elles s'isole quelque peu par sa paroi fine et le profil du bord plus nerveux (fig. 13 n° 2). Si la typologie générale interdit de les assimiler aux modèles glaçurés produits en Uzège à partir de la seconde moitié du XIII^e s., le col très haut, typique dans les deux cas, constitue un critère d'ancienneté car on ne le retrouve plus dans les modèles récents de l'officine gardoise. Trois autres cruches sont représentées seulement par leurs bases larges et une panse cylindrique (fig. 13 n° 6-7) ;

l'exemplaire dont la panse est rythmée par de larges rainures pourrait évoquer un godet de noria mais la présence dans le même ensemble de cruches dont le bas de panse adopte ce profil cylindrique interdit une identification hâtive avec ces formes spécifiques.

Une petite série d'objets renvoie à diverses fonctions particulières (fig. 13 n° 8-10 ; fig. 14 n° 1-10).

Un fragment de petit couvercle plat à bord redressé n'a pu être associé aux formes présentes dans le puits (fig. 14 n° 2).

Une curieuse écuelle à tenons, percée avant cuisson sur toute sa surface de trous réguliers, a pu servir de passoire ou égouttoir plutôt que de filtre vu la taille des trous (fig. 14 n° 11). Son mode de fabrication est tout à fait surprenant : comme l'indiquent les stries de tournage bien repérables et le bord nettement coupé, une forme sphérique a d'abord été tournée, puis divisée en deux et réorientée avant de poser les tenons.

Par leur typologie les objets suivants se rapprochent de modèles identiques en pâte calcaire répertoriés dans les ateliers de Marseille. Signalons d'abord une minicoupe sans revêtement (fig. 14 n° 1) évoquant celles qui à Marseille étaient destinées à présenter sur la table les épices et autres produits d'accompagnement (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 205 n° 7). Un fragment de petit vase à pied en disque et forme évasée (fig. 14 n° 5) est la réplique exacte des chopos-mesure 1 de Marseille au XIII^e s., qui auraient pu servir à mesurer des liquides ou des grains fins ou encore être employées comme burettes à huile (Vallauri, Leenhardt 1997 : 268 et fig. 234) ; un autre petit vase de forme plus cylindrique pourrait être rapproché de ce groupe (fig. 14 n° 6). Existente aussi trois bassins de forme basse et largement ouverte, à bord formant marli, modèle directement hérité du *lebrillo* islamique (fig. 13 n° 8-10), deux tirelires de forme fermée globulaire, avec bouton de préhension sommital et fente horizontale (fig. 14 n° 7-8), ainsi que des fragments de trois tuyaux de canalisations (fig. 14 n° 9-10), tous renvoient aux modèles marseillais (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 241, fig. 252 n° 2, fig. 251 n° 7, fig. 270). Enfin le vase dont le fond est percé d'une série de trous moyens (fig. 14 n° 12) a des équivalents dans la même officine en pâte rouge ou en pâte calcaire.

Cette étroite parenté de la plupart des formes d'usage divers dans les deux métropoles marseillaise et montpelliéraine suggère que les potiers œuvrant dans les deux cas devaient être contemporains et inspirés par les mêmes modèles. D'autres types, dourques à bec ponté et grandes cruches de stockage, semblent représenter davantage des prototypes languedociens.

Céramique en pâte beige calcaire d'origine indéterminée

Un fragment de couvercle plat en pâte calcaire blanche et à paroi épaisse reste de provenance indéterminée : les cercles estampés couvrant la surface

sont formés d'une série de petits traits parallèles (fig. 14 n° 17). Par son décor il est comparable à un couvercle à anse de préhension, découvert à Pont-Saint-Esprit et daté du début du XIV^e s. (Leclaire 1992 : fig. 10 n° 16) ou à d'autres, de même période, provenant de Toulouse et agrémentés de motifs circulaires juxtaposés encore plus complexes (Archéologie et vie quotidienne 1990 : 170).

Autres céramiques beiges à pâte sableuse ou à inclusions grossières et éparses (fig. 14 n° 13-16)

Quelques objets qui, par simple observation visuelle, se différencient de ceux qui précèdent sont rassemblés ici. Peut-être correspondent-ils à d'autres groupes de fabrication ? Les trois premiers ont une pâte faiblement sableuse : tout d'abord une cruche globulaire à col très court, bec pincé et anse attachée sur le bord rectangulaire (fig. 14 n° 13), offre une forme très proche de celle attestée en pâte grise sableuse (cf. *supra* fig. 6 n° 2). Le second pot, dont subsiste un fragment d'épaule, est remarquable par les deux bandeaux horizontaux de motifs losangés imprimés à la roulette (fig. 14 n° 14). La technique décorative et le motif renvoient à ceux connus aux XII^e et XIII^e s. sur des pots et marmites. Le troisième vase, difficile à classer et de couleur variant du gris au gris-beige, est représenté par un tessou de panse agrémenté d'un décor imprimé à la molette associant triangles et points (fig. 14 n° 15). Le même motif, suggérant l'emploi d'outils identiques, est répertorié dans plusieurs groupes de production, en pâte beige calcaire dans ce comblement (fig. 12 n° 8), en pâte rouge glaçurée d'origine régionale au Caylar (Leenhardt, Raynaud 1995c : fig. 49) mais aussi, dans la première moitié du XIII^e s., en pâte rouge siliceuse dans l'atelier de Marseille (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 262 n° 3).

Enfin un grand couvercle discoïde plat (diamètre 24 cm) se distingue par une pâte de texture plus grossière à dégraissant épars et une face supérieure ornée de cannelures concentriques ; les traces noircies sur la base prouvent son association à un pot culinaire (fig. 14 n° 16). En Provence des modèles similaires, mais de plus petite taille, étaient fabriqués en pâte grise dans l'atelier d'Ollières dans la première moitié du XIII^e s. (Démians d'Archimbaud 1981 : 306, fig. 264 n° 3-4). En Languedoc aucun exemple comparable n'est recensé parmi les productions grises des officines de Saint-Victor-des-Oules, de Bollène ou de Saint-Gilles-du-Gard et pas davantage dans celles en pâte claire glaçurée de l'Uzège. En revanche deux exemples, l'un gris et l'autre beige, analogues à celui du puits de Montpellier tant par la texture de leur pâte que par leur forme, sont originaires de Saint-Jean-de-Fos et conservés au Musée Languedocien (fig. 32 n° 5). Deux autres, identiques, ont été récemment signalés à Saint-Jean-de-Fos même (information J.L. Vayssettes) et un troisième à Montpellier au couvent des Franciscains dans un contexte de la fin du XIII^e s. (Alessandri *et al.* 1997). Il aurait été tentant de considérer ces couvercles cannelés comme les premiers indices archéologiques d'une

production de céramiques à Saint-Jean-de-Fos dès la fin du XIII^e ou au début du XIV^e s. Mais les analyses de Laboratoire ont montré qu'en dépit de sa pâte plus grossière le couvercle du puits s'intègre bien dans le groupe B à pâte calcaire présumé d'origine "montpelliéraine" (cf. *infra*).

Les céramiques à cuisson oxydante revêtues d'une glaçure plombifère (M. Leenhardt)

Céramiques en pâte rouge siliceuse glaçurée (fig. 15 à 20)

La série des objets en pâte rouge siliceuse et généralement glaçurée vient en deuxième position, après les pâtes calcaires, et groupe 112 objets soit le quart des céramiques régionales du comblement. Si la localisation de l'argile employée demeure inconnue, une récente approche fondée sur l'examen de la répartition géographique des récipients de même typologie et définis par une pâte et une glaçure identiques a suggéré une origine dans l'aire montpelliéraine (Leenhardt 1995b).

L'argile siliceuse de couleur rouge, est truffée d'inclusions de tailles diverses mais toujours inférieures à 1,5 mm. La pâte, très dure et de surface sèche, semble bien cuite. Quelques poteries présentent cependant une texture plus fine et une surface lisse. La couleur varie du rouge au beige foncé et au gris foncé. Quand les pâtes ont un aspect grisâtre, voire noir, cette couleur résulte de phénomènes de surcuisson.

A quelques exceptions près ces récipients sont revêtus, à l'intérieur ou à l'extérieur, d'une glaçure plombifère transparente qui prend la coloration de la pâte et apparaît rougeâtre, orangée, verdâtre, brune, ou très sombre quand la pâte est devenue grise.

Les 112 objets identifiés se répartissent entre des vaisselles culinaires (29), des vases à liquide (78) et de rares objets d'usages divers (5).

La vaisselle culinaire (25 %) comprend des marmites de trois types différents, des pots à une anse et bec pincé et des récipients de forme ouverte, jattes, cassole et poêlons

Les marmites se subdivisent en trois sous-ensembles différenciés par la forme des cols, des bords et des anses. Les marmites 1, plus larges que hautes, ont une panse globulaire, un col très court formant souvent un simple raccord entre la panse et le bord, une ouverture large et un fond rond (fig. 15 n° 2-3 et 16 n° 7). La lèvre est généralement épaissie en rectangle dont la face supérieure plane ou incurvée convient bien pour recevoir un couvercle (fig. 15 n° 2 et fig. 16 n° 1 et 9), mais elle peut aussi être en forme de bandeau vertical ou de bourrelet (fig. 16 n° 7 et 9). Deux anses verticales étirées en forme de boudin de section ronde ou ovale sont fixées au sommet de l'épaule et au niveau du diamètre maximal de la panse. Une glaçure verdâtre ou brune projetée par l'ouverture du récipient couvre presque toujours le bord et la paroi interne du col, du bas de

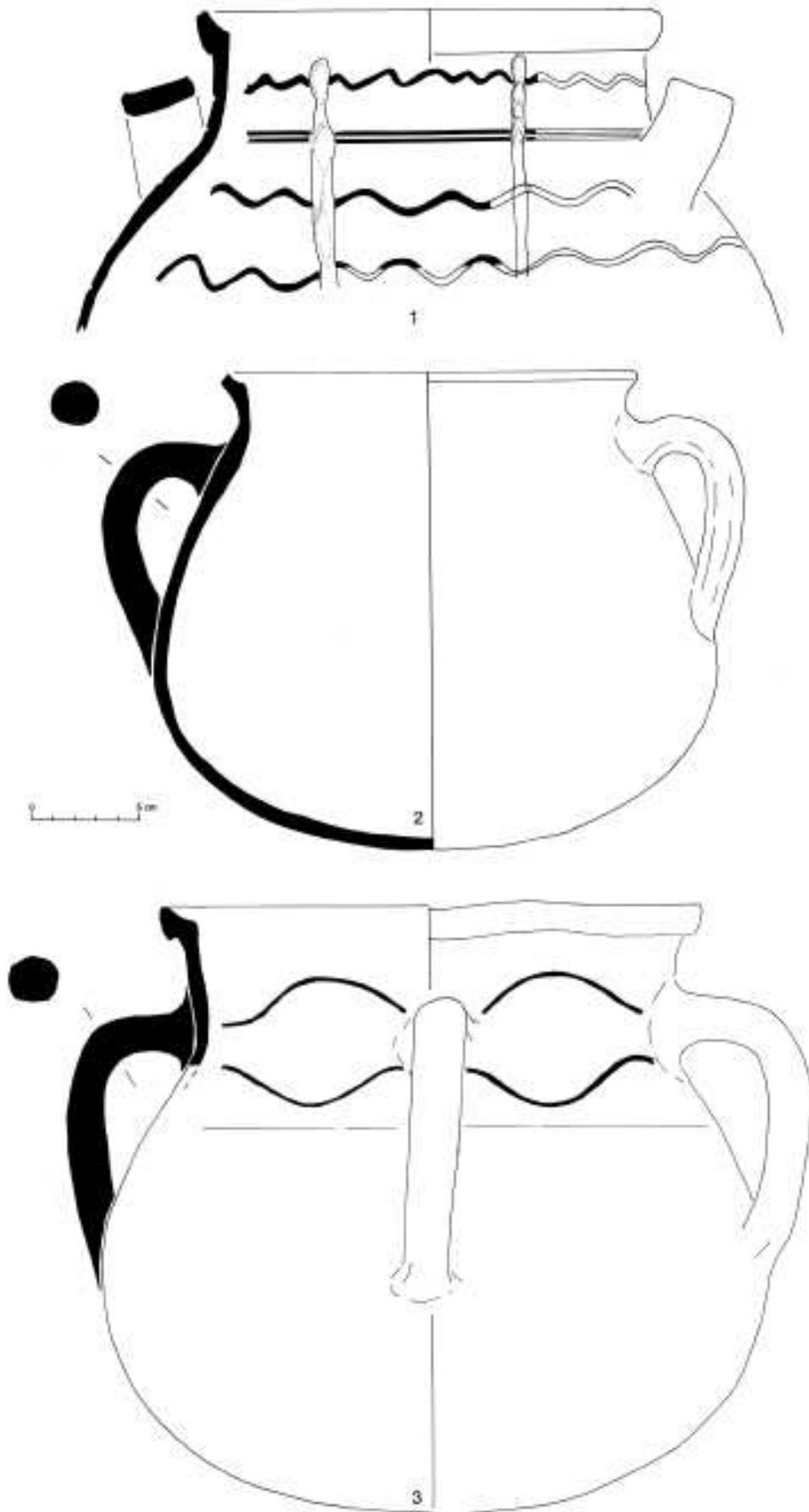


Fig. 15 : Marmites 1 (n° 2-3) et marmite 2 (n° 1) en pâte rouge glaçurée, (M. Leenhardt).

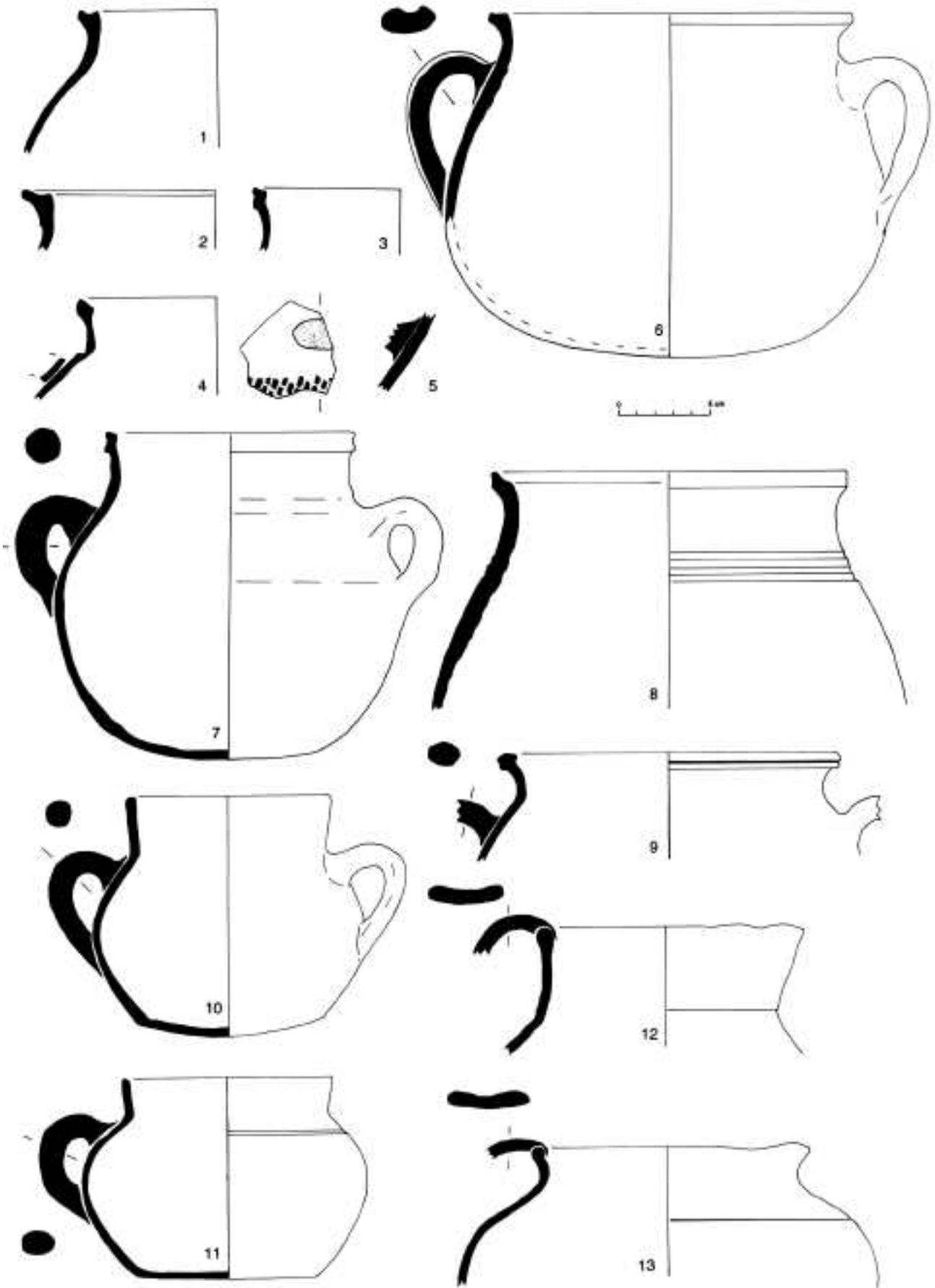


Fig. 16 : Marmites 1 (n° 1-9), marmites 3 (n° 10-11) et pots à anse 3 (n° 12-13) en pâte rouge glaçurée (M. Leenhardt).

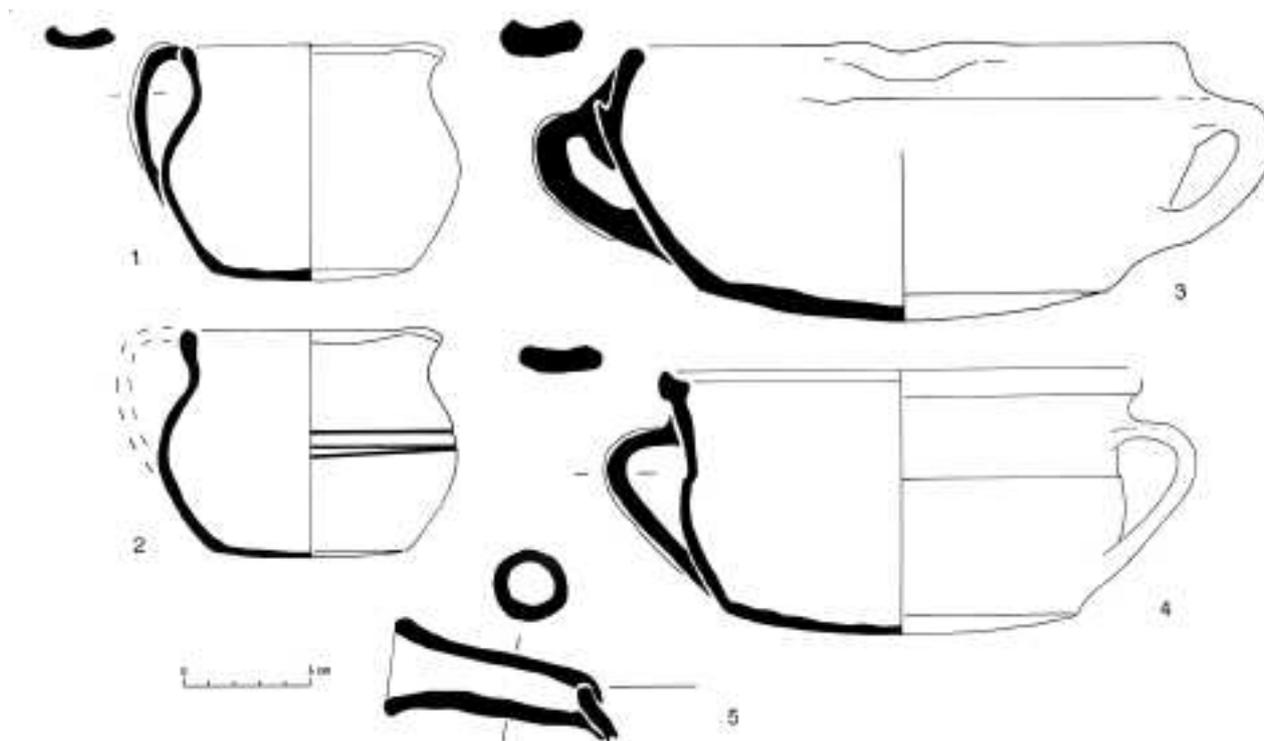


Fig. 17 : Pots à une anse 1 (n° 1-2), jatte (n° 3), cassole (n° 4) et poêlon 2 (n° 5) en pâte rouge glaçurée. (M. Leenhardt).

panse et du fond. La contenance de ces récipients varie de 3 à 7 litres ; dans un seul cas elle atteint 13 litres, pour une grande marmite à 4 anses (H = 29, L = 30), la seule du groupe à bénéficier d'un décor ondé incisé (fig. 15 n° 3) ; ce motif rappelle celui qui figure occasionnellement sur les marmites 3 en pâte rouge glaçurée produites à Marseille (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 174 n° 2). Si les marmites 1 de Marseille n'ont pas d'équivalent à Montpellier, c'est avec celles de type 3 que les comparaisons sont les plus probantes, pour le bord épaissi en rectangle et les anses étirées en boudin. En revanche, les fonds bombés de Marseille et ronds de Montpellier différencient les deux lots. La même analogie est constatée avec une marmite retrouvée à Arles et datée de la fin du XIII^e s. (Leenhardt *et al* 1996 : fig. 9 n° 1). Des bords de marmites de profil similaire sont recensés à Montpellier même au cimetière Saint-Côme et Saint-Damien, au couvent des Franciscains et place de la Comédie (fig. 34 n° 1-2) et dans un rayon de 20 à 30 km autour de cette métropole aussi bien dans les garrigues (Genty 1994) qu'au sud, à l'ouest et à l'est à Lattes (C. Landes), Gigean, mais aussi Moulins (L. Martin), Lunel-Viel, Saint-Sériés (Mercier 1996).

Les marmites 2 sont rares (fig. 15 n° 1) : leur forme globale les rattache aux marmites 1 mais les deux anses sont cette fois définies par leur implantation horizontale sur l'épaule et une section rubanée. Par leur taille (largeur à l'ouverture 21 cm) elles s'apparentent à la plus grande marmite de la série précédente (fig. 15 n° 3). En outre un décor ondé incisé, organisé en plusieurs lignes horizontales, est associé à des cordons digités d'orientation verticale. Ces pots culinaires à anses

horizontales rubanées sur l'épaule ne figurent pas dans le répertoire des ateliers marseillais. En revanche les préhensions de ce type caractérisent, en Provence, les productions grises varoises et vaclusiennes de la fin du XII^e et du début du XIII^e s. comme les séries à pâte claire glaçurée du groupe B2A à Rougiers (Var) dans la seconde moitié du XIII^e et au début du XIV^e s. ou celles rouges glaçurées de l'atelier d'Ollières voisin au début du XIV^e s. En Languedoc au contraire elles demeurent rares tant à Saint-Gilles-du-Gard qu'en pâte claire glaçurée de l'Uzège (Leenhardt *et al.* 1996 : 103 et 111).

Enfin les deux petites marmites 3 (fig. 16 n° 10-11) se différencient des précédentes par leur taille et leur contenance restreintes (H = 13 ; 1,3 litre) mais aussi par leur col droit bien marqué et leur bord simple ainsi que leur fond faiblement bombé ou plat. Leur texture paraît nettement plus fine et leur surface lisse. Si de tels récipients ne sont pas répertoriés en Languedoc oriental, ces formes sont en revanche proches de celles fabriquées à Marseille dès le milieu du XIII^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 172). Toutefois ces dernières ont une capacité bien supérieure tandis que les pots à tétons 2 en pâte calcaire de la même officine s'apparentent plus aux petites marmites montpelliéraines par leur forme et leur taille mais s'en distinguent par les tétons, absents ici (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 178).

Les six petits pots à anse 1, globulaires et à peine plus larges que hauts, ont un bec pincé et un fond très faiblement bombé (fig. 17 n° 1-2). Le diamètre à l'ouverture dépasse de peu celui du fond. L'anse verticale a cette fois une section rubanée et ses points d'attache se situent sur le bord et au niveau du diamètre maximal.

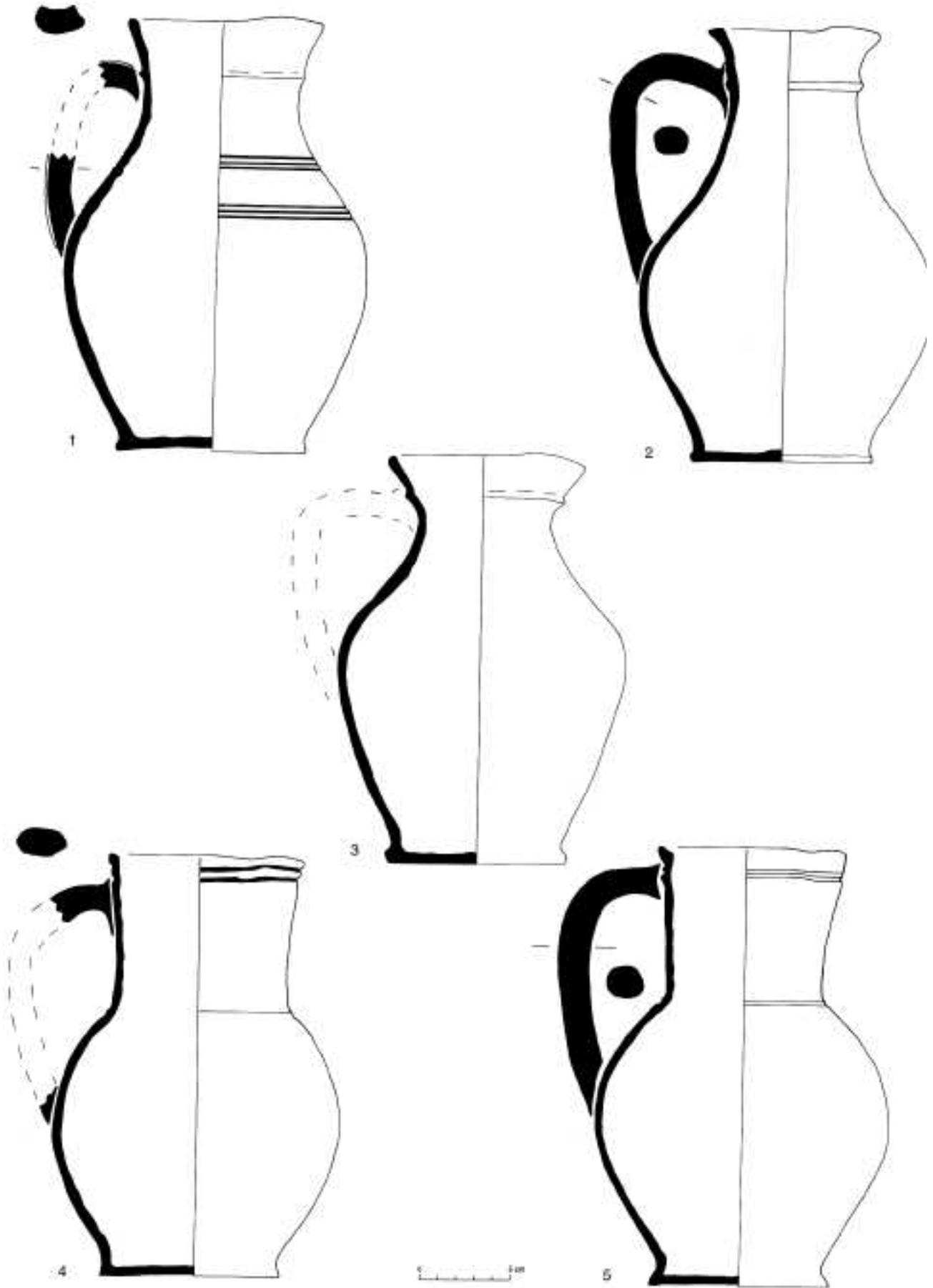


Fig. 18 : cruches 1a (n°1-3) et cruches 1b (n° 4-5) en pâte rouge glaçurée, (M. Leenhardt).

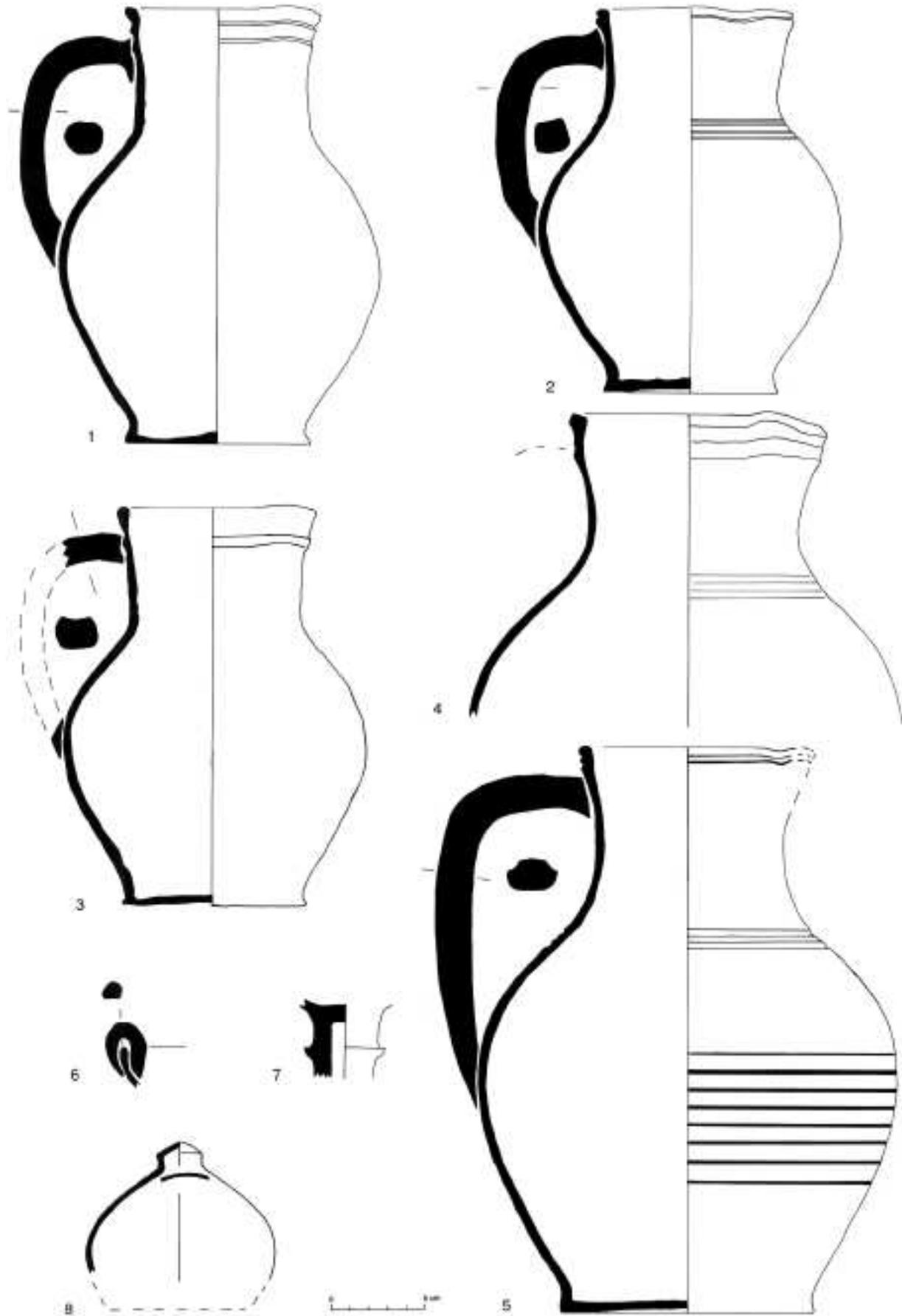


Fig. 19 : cruches 1b (n° 1-5), lampes (n° 6-7) en pâte rouge glaçurée et tirelire (n° 8) dans la même pâte non glaçurée, (M. Leenhardt).

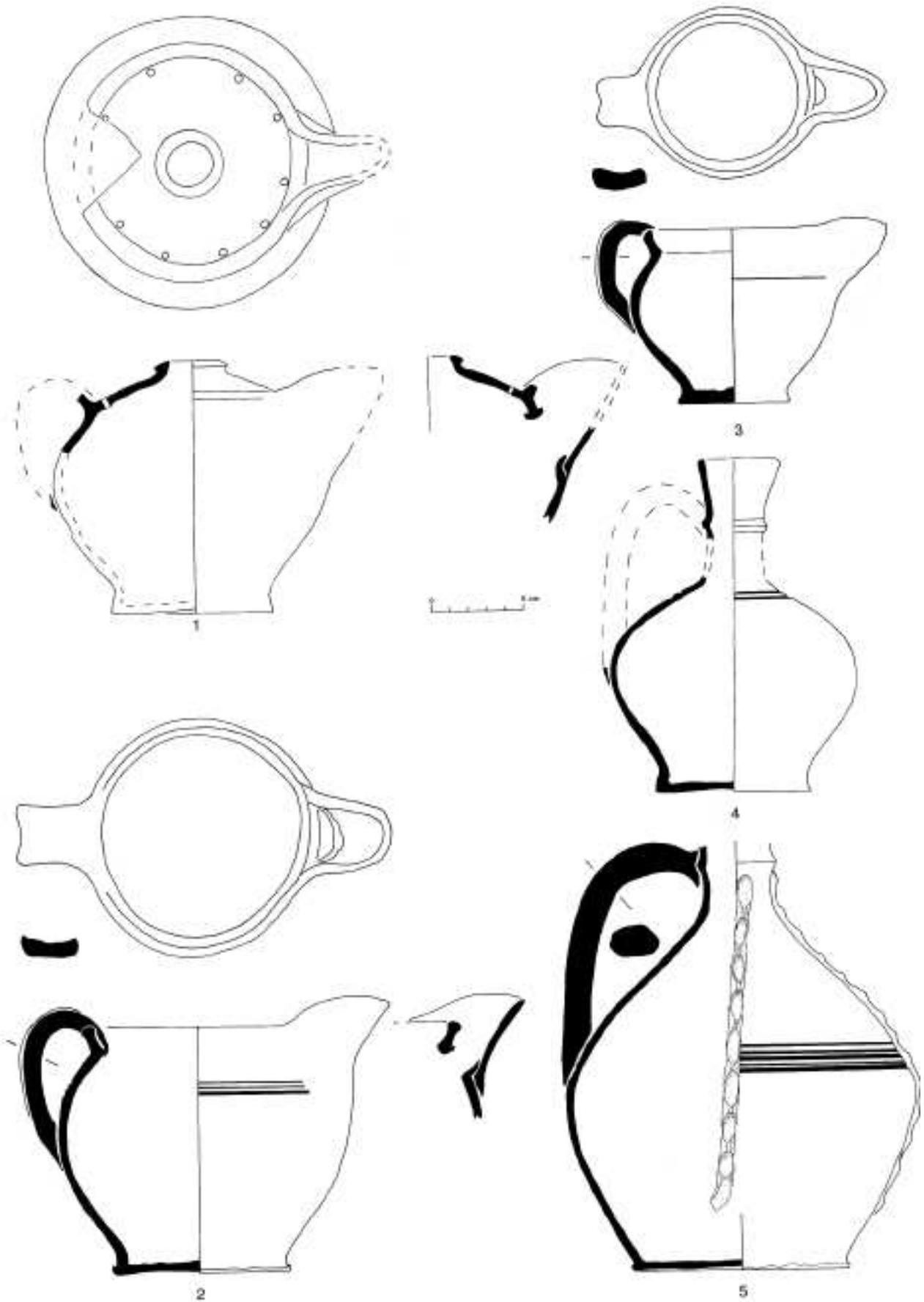


Fig. 20 : cruches 5 à anse rubanée bec ponté et pied en disque (n° 1-3) et pichets 1 (n° 4-5) en pâte rouge glaçurée, (M. Leenhardt).

Comme pour les marmites la glaçure a été systématiquement projetée depuis l'ouverture sur les parois internes du pot. Parfois une ou deux rainures sont gravées au niveau de plus grande largeur de la panse (fig. 17 n° 2). Ces pots ont une faible contenance, environ 0,6 litre. Les traces noircies parfois conservées sous le bec du côté opposé à l'anse prouvent qu'ils servaient à tenir au chaud près de l'âtre des rations individuelles ou des sauces accompagnant les plats. Ici encore l'analogie avec les productions marseillaises de la première moitié du XIII^e s. est frappante (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 165-167). Citons aussi un petit pot identique découvert dans une tombe au Caylar au nord de Lodève (Leenhardt, Raynaud 1995c).

Les pots à anse 3 caractérisés eux aussi par un bec pincé sont incomplets et se séparent des précédents par leur grande taille, la largeur à l'ouverture étant voisine de 15 cm et la largeur maximale de 24 cm (fig. 16 n° 12-13). Par leurs proportions ils renvoient aux pots à anse 3 produits en faible quantité à Marseille (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 169) mais le col court attesté à Montpellier reste inconnu à Marseille. De grands pots à bec pincé et anse rubanée, de formes et proportions comparables, figurent dans diverses productions languedociennes du XIII^e s. : fréquents en céramique grise à Béziers et à Saint-Gilles du Gard (Lécuyer 1992 : fig. 31 ; Leenhardt, Thiriot 1989 : fig. 4 n° 1), ils sont rares à la fin du siècle dans le répertoire des premières vaisselles en pâte claire de l'Uzège, glaçurées ou non, et un cas unique en pâte rouge orangé d'origine indéterminée existe à Arles (Thiriot 1986 : fig. 31 ; Leenhardt *et al.* 1996 : 107 et fig. 9 n° 6). En Languedoc oriental ces grands pots, probablement réservés à la cuisson des rations collectives, ont totalement disparu au début du XIV^e s. lorsque l'emploi des marmites s'est généralisé.

Viennent ensuite trois jattes glaçurées à l'intérieur (fig. 17 n° 3). Elles sont définies par une forme tronconique basse à large ouverture (21 cm), deux anses rubanées implantées sur un ressaut formant la base du bord rentrant et un bec verseur pincé. Le fond est faiblement bombé. Proche des jattes par sa forme générale et ses dimensions une cassole non glaçurée s'en distingue par l'absence de bec et un bord de profil rectangulaire (fig. 17 n° 4). Elle devait avoir une fonction similaire. Ces récipients renvoient aux formes identiques fabriquées à Marseille durant la première moitié du XIII^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 181 n° 1). De telles jattes, appartenant sans doute au même groupe de production, sont recensées dans l'aire montpelliéraine dans des contextes attribués à une séquence large fin XIII^e - début XIV^e s. aussi bien dans la ville même, place de la Comédie (fig. 34 n° 5-8), qu'à Lattes, dans les garrigues ou à Gigean. En Languedoc oriental, à Roujan, elles sont connues mais dans une autre catégorie rouge glaçurée de la fin du XIII^e s. (Bismuth *et al.* 1986). Elles figurent surtout parmi les premières productions glaçurées de l'Uzège apparues à partir de la seconde

moitié du XIII^e s. et qui ont à cette date, comme ici, des bords rentrants et très incurvés et des anses attachées à la base de la lèvre tandis que dans la première moitié et surtout au milieu du siècle suivant les bords sont devenus plus arrondis, en amande et souvent redressés (Leenhardt 1995d : 56 ; Leenhardt *et al.* 1996 : 113 et 115).

L'unique poëlon 2 attesté, glaçuré à l'intérieur, complète la série des pots culinaires (fig. 17 n° 5). Il est identifié par un long manche tubulaire implanté obliquement sur un bord de profil arrondi. Les fortes traces de suie en surface prouvent l'usage pour la cuisson. La forme et la glaçure, là encore, le rapprochent d'ustensiles similaires en pâte rouge glaçurée produits à Marseille dans la première moitié du XIII^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 179 n° 1-6). En Languedoc oriental ce type reste inconnu en pâte grise à l'exception d'un unique exemplaire découvert à Narbonne et attribué aux XII^e-XIII^e s. (Ginouvez 1995 : fig. 32). Il se développe surtout parmi les vaisselles culinaires en pâte claire glaçurée de l'Uzège à partir du début du XIV^e s. (cf. *infra*)

Majoritaires, les vases à liquide comptent surtout des cruches hautes à anse verticale et bec pincé (71 objets), mais aussi de rares pichets à col étroit et bague et des cruches basses à ouverture large et bec ponté (fig. 18, fig. 19 n° 1-5 et fig. 20). Tous sont revêtus en surface externe d'une glaçure brune ou verdâtre plus ou moins foncé. Les phénomènes de surcuisson, rendant les pâtes gris foncé ou rouge en surface et gris-foncé au cœur, sont plus nombreux dans ce groupe que pour les pots culinaires.

Les cruches hautes, probablement destinées à contenir l'eau ou le vin, sont définies par un col bien marqué, un bec verseur faiblement pincé et une anse verticale étirée en boudin, attachée sous la lèvre (fig. 18 et fig. 19 n° 1-5). La panse globulaire ou ovoïde est aussi haute que large et le pied bien dégagé a une largeur sensiblement égale à celle de l'embouchure. Des variantes sont repérées :

- cruches 1a à col faiblement concave et évasé souligné à mi-hauteur par un bourrelet saillant et panse à profil galbé sans séparation nette avec le col, le bord prolongeant simplement la paroi (fig. 18 n° 1-3).

- cruches 1b à col droit vertical, bien isolé de la panse. Le bord épaissi forme un bourrelet externe, souligné parfois par une ou deux cannelures (fig. 18 n° 4-5 et fig. 19 n° 1-3). Selon les cas le col est aussi haut que large, ou légèrement plus bas, parfois une ou plusieurs rainures marquent la limite col-panse (fig. 18 n° 5 et fig. 19 n° 2). Ici comme dans la variante précédente la contenance oscille entre 2 litres et 2,5 litres. Trois vases ont des traces de réutilisation comme le montrent les trois trous grossièrement percés sur leur fond.

- enfin deux cruches proches des précédentes par leur forme globale s'en distinguent par leur taille plus élevée et leur capacité presque triple, près de 6 litres (fig. 19

n° 4-5). Dans un cas les faces latérales de l'anse en boudin sont soulignées, sur toute leur hauteur, par des empreintes digitales (fig. 19 n° 5 ; Leenhardt 1995a fig. 34).

De rares pichets 1 sont définis par une panse globulaire surmontée d'un col étroit formant goulot bagué et faiblement pincé (fig. 20 n° 4-5). Une anse verticale étirée en boudin est fixée sur le col au niveau du bourrelet formant bague. Deux tailles existent : le plus petit a une hauteur de 18 cm et une contenance de 0,8 litre tandis que le plus grand contient 2, 8 litres. Pour ce dernier un décor de bandes rapportées digitées agrémente la surface, sous la glaçure et une série de rainures concentriques souligne le niveau de plus grande largeur.

Comme les pots culinaires du même groupe ces cruches et pichets trouvent de bons répondants dans l'aire montpelliéraine et jusqu'à 50 km au nord à Saint-Laurent-le-Minier (information M.C. Bailly-Maître). Et surtout ils renvoient exactement aux cruches 1 et pichets 1 en pâte rouge glaçurée fabriqués en faible proportion à Marseille dès le début de l'installation des potiers (Vallauri, Leenhardt 1997 : 215 et fig. 186). Mais ici ils forment une série plus conséquente.

Les cruches 5, basses et un peu plus larges que hautes, ont une ouverture large et une base étroite formant un pied en disque, un bec ponté et une anse verticale et rubanée fixée sur le bord à gorge (fig. 20 n° 2-3). Une ou deux rainures soulignent parfois sur la panse le niveau de la base du bec. Une belle glaçure brune couvre l'intégralité de la surface externe. La qualité du revêtement montre qu'elles devaient constituer des accessoires du service de la table, même si leur contenance reste toujours faible (0,4 à 1,2 litre).

Rattaché à ce groupe par sa forme globale un objet occupe pourtant une place exceptionnelle (fig. 20 n° 1). Il a été conçu pour répondre à un usage précis, resté jusqu'ici énigmatique. Il se distingue en effet par la présence d'un couvercle soudé à l'embouchure et percé en son centre d'un large trou central facilitant le remplissage mais aussi d'une série de trous latéraux, de diamètre plus restreint. Ces derniers servaient-ils à diffuser un liquide odoriférant ou précieux, à filtrer l'huile de noix, à laisser fermenter du vinaigre ? Le vase pouvait servir à présenter ces liquides sur la table, c'est du moins ce que sa belle glaçure de surface pourrait suggérer. Aucune forme identique n'est signalée au sein des productions du bas Moyen Age ou des siècles ultérieurs (Leenhardt, Vallauri 1998 : fig. 17).

Ces cruches basses à bec ponté, ouverture large et pied en disque pourraient constituer un modèle typiquement languedocien. En effet, contrairement aux types précédents, elles n'ont aucun équivalent parmi les poteries en pâte rouge glaçurée des ateliers de Marseille, ni d'ailleurs parmi les séries à pâte claire ou rouge des autres officines provençales des XIII^e-XIV^e s. En Languedoc des types voisins, mais pas vraiment

comparables à cause de leur base toujours large et plate ou faiblement bombée, ne sont pas inconnus dans les productions régionales grises ou rouges polies, aux XII^e et XIII^e s. (Thiriot 1986 ; Leenhardt 1995a : fig. 27). D'autres dans la basse vallée du Rhône ont une forme plus étirée et allongée désignant un modèle différent (Thiriot 1987a : fig. 7). Au XIV^e s. les cruches basses à ouverture large se perpétuent dans la région de Toulouse en pâte grise ou rouge glaçurée, mais toujours avec une base large et plate (Archéologie et vie quotidienne 1990 : 174-176). En revanche les modèles à pied en disque plus étroit, comme ceux du puits de Montpellier, semblent inconnus du répertoire des vaisselles glaçurées de l'Uzège et au contraire attestés, au XIII^e s., dans plusieurs groupes à pâte rouge glaçurée. Ainsi un exemplaire sans doute issu de la même officine que les récipients montpelliérains et remarquable par son décor estampé provient d'une nécropole au Caylar (Leenhardt, Raynaud 1995c : fig. 49). Les autres, qui se réfèrent à des productions distinctes proviennent l'un de Roujan à l'est de Béziers, l'autre du Castlar de Durfort dans le Tarn et sont datés de la fin du XIII^e - début XIV^e s. (Bismuth *et al.* 1986 ; Leenhardt 1995a : fig. 33 ; Pousthomis 1983 : pl. III n° 1).

A côté de ces vaisselles on trouve dans cette même catégorie à pâte rouge siliceuse d'autres objets du quotidien, les lampes et tirelires. Les premières figurent à l'état très fragmentaire. Il s'agit d'abord d'une petite lampe apode en forme de simple coupelle à bec faiblement pincé et à anse en boudin collée contre la panse et retombant à l'intérieur de la coupelle (fig. 19 n° 6) ; elle est rigoureusement identique aux lampes apodes 1 de l'atelier marseillais. La seconde lampe (fig. 19 n° 7) dont ne sont conservés qu'un fragment de la tige cylindrique et une partie de la coupelle glaçurée supérieure renvoie aux lampes sur pied 1 du même atelier provençal, formées de deux coupelles reliées par une tige cylindrique (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 230 n° 1-6 et fig. 266 n°4). Une lampe identique fabriquée dans la même pâte rouge glaçurée existe à l'abbaye Saint-Félix-de-Montceau (fig. 32 n° 3). Enfin deux tirelires non glaçurées, de forme globulaire, à bouton de préhension, fond plat large et fente horizontale, complètent l'éventail des formes représentées (fig. 19 n° 8). Dans l'officine de Marseille Sainte-Barbe ce type était inconnu en pâte rouge, mais des séries d'objets analogues à forme en boule et bouton sommital bien façonné étaient fabriquées en pâte calcaire dès le milieu du XIII^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997 : 283 et 215 n° 2-3).

Dans ce groupe l'aspect de la pâte, la glaçure mais aussi la plupart des formes, révèlent donc une analogie surprenante avec les modèles réalisés dans l'atelier de Marseille dès la première moitié du XIII^e s. Pourtant certains détails technologiques et morphologiques autant que l'éloignement géographique entre ces deux métropoles régionales laissent supposer qu'on se trouvait en présence d'une autre production, languedocienne cette fois, inspirée par les mêmes

modèles. Les analyses géochimiques ont confirmé à la fois l'homogénéité de ce groupe montpelliérain et le fait que l'argile employée n'offre aucune ressemblance avec celle utilisée à Marseille, elles ont ainsi donné du poids à l'hypothèse d'un atelier urbain (cf. *infra*). L'aire de diffusion de ses produits peut être esquissée à partir des comparaisons énoncées ci-dessus. C'est à Montpellier et dans son environnement immédiat, notamment le port de Lattes, que ces céramiques paraissent les plus fréquentes. La zone de répartition s'étend dans les garrigues nord-montpelliéraines (Genty 1994) puis au nord jusqu'aux contreforts du Larzac et à proximité du Vigan, à Saint-Laurent-le-Minier (Leenhardt, Raynaud 1995c ; information M.C. Bailly-Maître) et à l'est jusqu'aux limites de la basse-vallée du Rhône avec des témoins à Beaucaire et Arles (Schneider 1995 ; Leenhardt *et al.* 1996) tandis que la limite occidentale doit se situer vers Gigean et Mèze. Il faut cependant signaler que d'autres officines fabriquant des céramiques à pâte rouge siliceuse glaçurée ont dû exister simultanément, se référant aux mêmes modèles typologiques, pendant une séquence chronologique attribuée au XIII^e s. ou tournant du XIV^e selon les sites : l'exemple de certains fragments de marmites découvertes dans la vallée de l'Hérault à Cabrières (Schneider 1996b : fig. 112) l'a récemment indiqué grâce aux analyses effectuées au Laboratoire de céramologie de Lyon. Par ailleurs de rares anses en boudin, repérées à Béziers dans un remblai médiéval (fouille O. Ginouvez), pourraient rendre compte de l'existence d'une autre production à pâte plus micacée, s'inspirant de modèles morphologiques semblables. La vallée de l'Hérault serait alors sous l'influence de ce(s) autre(s) centre(s), hypothèse qui mériterait d'être vérifiée par de nouvelles découvertes et analyses.

L'analogie des formes et des glaçures entre les productions marseillaise et "montpelliéraine" suggère fortement une datation semblable, dans le XIII^e s. d'autant qu'après cette période la circulation ou l'influence des modèles islamiques, bien sensible dans les formes des pichets, devient moins perceptible. On pouvait toutefois se demander si ce groupe languedocien était rigoureusement contemporain de celui de Marseille ou s'il perdurait après lui ou même prenait sa suite. La relative carence de séquences chronologiques resserrées sur les sites languedociens ne donne pas de points d'ancrage fiables pour la première ou la seconde moitié du XIII^e s. Par ailleurs les contextes médiévaux du port de Lattes et de quelques sites montpelliérains récemment fouillés procurent des associations de céramique mettant en évidence la coexistence des poteries rouges glaçurées avec des vaisselles grises calcaires à écailles et certaines faiences régionales peintes en vert et brun : cependant, dépourvus de critères de datation autres que la céramique, ils n'indiquent qu'une période large fin XIII^e - début XIV^e s. En revanche sur des habitats plus éloignés de la métropole, dans les niveaux marqués par l'apparition puis la prépondérance des céramiques glaçurées de l'Uzège dans la seconde moitié du XIII^e et a

fortiori au début du XIV^e s., les poteries rouges glaçurées deviennent rares puis disparaissent. C'est le cas à Arles, Beaucaire, dans le Lunellois (Lunel-Viel, Moulines) et le Sommiérois (Saint-Seriès). De même elles sont inconnues dans les contextes datés avec certitude du premier tiers du XIV^e s., comme la verrerie de La Seube. Ces exemples tendent à prouver la disparition de cette production au plus tard au tournant des XIII^e et XIV^e s., probablement à cause de la redoutable concurrence des vaisselles de l'Uzège d'excellente qualité technique et remarquables par leurs belles glaçures jaunes et vertes.

Autres céramiques rouges (fig. 21)

Trois poteries forment un groupe marginal. Elles sont façonnées dans des pâtes rouges non glaçurées voisines de la précédente mais ne se confondant pas vraiment avec elle surtout à cause de l'aspect du dégraissant. Il a donc paru prudent de les isoler. Par sa pâte partiellement brûlée et à grosses inclusions éparses une jatte se différencie des exemplaires en pâte rouge "montpelliéraine" dont elle répète pourtant la typologie (fig. 21 n°2). Un petit pot à anse rubanée et surface fortement noircie du fait de son usage culinaire (fig. 21 n° 1) a été dissocié des pots rouges glaçurés à cause de sa pâte moins siliceuse, de son bord oblique et de son fond rigoureusement plat. Un dernier type, fragmentaire, est façonné dans une pâte rouge-beige à dégraissant grossier et abondant (fig. 21 n° 3) ; sa fonction reste délicate à cerner. Par sa forme tronconique et ses dimensions (ouverture à la base 24 cm) il renvoie aux modèles rares et de morphologie analogue fabriqués en céramique grise à Saint-Victor-des-Oules (Bonhore 1992 : 221, fig. 12 n° 14) au XII^e s. et à Béziers au début du XIII^e s. (Lécuyer 1992 : fig. 27 n° 11) et apparentés aux couvre-feux bien reconnus à Rougiers (Démians d'Archimbaud 1981 : 307-308) ou aux *testo da pane*, types en cloche destinés à la cuisson des pains.

Céramiques à pâte claire calcaire et à glaçure plombifère (fig. 22)

Quatre récipients sont classés ici en raison de leur pâte calcaire, rouge au cœur et claire en surface, généralement associée avec une glaçure verdâtre plombifère. Ces éléments semblaient en effet les différencier du groupe à pâte beige calcaire sans revêtement et suggérer une autre origine de fabrication. Chacune des deux cruches renvoie certes par sa typologie et la présence d'une large bande digitée du côté opposé à l'anse aux cruches 6 ou 7 à anse sur le bord ou sur le col du groupe à pâte beige sans revêtement (fig. 22 n° 1-2). Mais elle s'en éloigne par une facture plus grossière et dans un des cas par une large coulure de glaçure plombifère vert foncé sur la panse. Les deux marmites à col court et deux anses rubanées se rapprochent, hormis la typologie des bords, rectangulaire ou en poulie, et la présence dans un cas de deux bandes digitées, de celles fabriquées en Uzège au tournant des XIII^e et XIV^e s. (marmites 4 : fig. 22 n° 3-4). Une glaçure plombifère vert olive, projetée depuis l'embouchure,

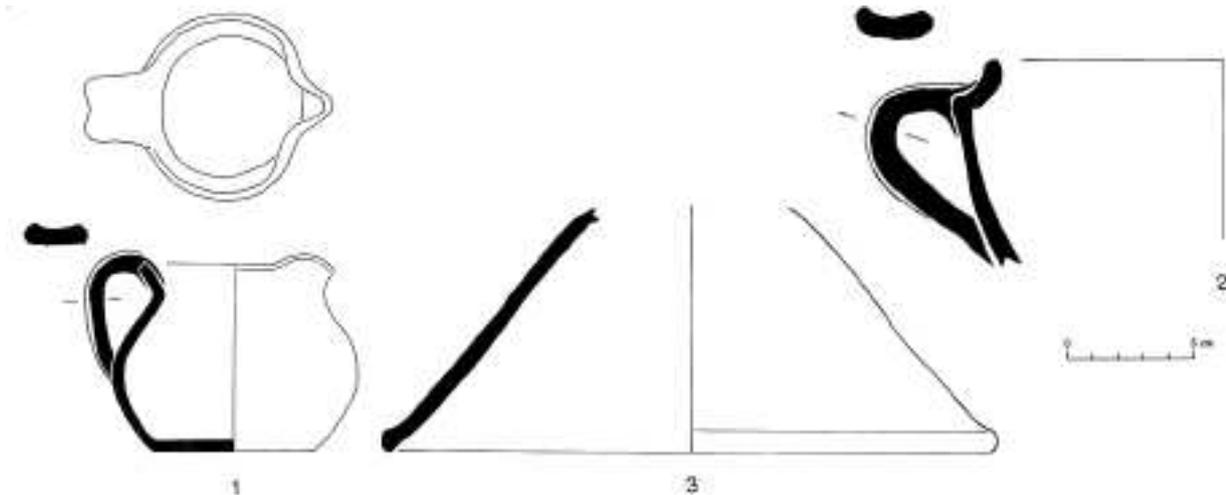


Fig. 21 : autres pâtes rouges sans glaçure, pot à une anse 1 (n° 1), jatte (n° 2) et forme tronconique (n° 3), (M. Leenhardt).

revêt la surface interne du col et le fond. Les analyses ont prouvé qu'en réalité ces récipients sont confectionnés dans la même pâte calcaire que les grandes cruches grises en pâte calcaire 1 ou beiges sans revêtement ou que certaines faïences monochromes, n'excluant pas l'existence d'un même centre de fabrication, polyvalent (cf. *infra*). L'emploi de l'argile calcaire surprend ici pour deux raisons : par ses propriétés elle ne supporte pas les grands chocs thermiques et se trouve donc mal appropriée pour des vases culinaires, en outre en Provence et Languedoc jusqu'à la fin du XV^e s. elle est prioritairement associée à des revêtements stannifères plutôt qu'à une glaçure plombifère.

Autre céramique claire glaçurée

Rigoureusement identique par sa forme et ses dimensions aux tuyaux en pâte calcaire précédemment décrits (fig. 14, n° 9-10), un autre tuyau, incomplet comme eux, a été classé à part en raison de sa pâte beige à gros dégraissant siliceux et de la glaçure plombifère mouchetée jaune-verdâtre qui couvre la surface interne.

Céramiques glaçurées de l'Uzège (fig. 23-24)

Groupant trente et un objets cette catégorie à pâte kaolinitique réfractaire et glaçure plombifère, typique des productions de la région de Saint-Quentin-la-Poterie près d'Uzès, est minoritaire dans le comblement (7,1 %). La couleur des pâtes varie du blanc au beige clair ou au beige violacé et rarement au rose. La teinte de la glaçure plombifère va du jaune pâle au jaune or et au jaune moucheté de brun. Aux vingt-trois récipients culinaires (marmites, poêlons, pots à une anse et jattes) sont associés six vases à liquide (cruches et pichets), une lampe et un creuset. Ces formes, comme la variété de couleurs des pâtes et la belle qualité des glaçures reflètent le répertoire classique de cette production à la fin du XIII^e ou au début du XIV^e s.

Les onze marmites 4 sont définies par un col court de profil droit, une large ouverture, deux anses verticales souvent cannelées et un bord épaissi en rectangle, en

triangle ou bien ayant un profil en amande souligné d'une rainure (fig. 23 n° 1-12). Sur trois d'entre elles figure en outre un décor à la molette organisé en lignes horizontales sur le col et la panse et formé soit de petits carrés juxtaposés (fig. 23 n° 8-9), soit d'un motif complexe (fig. 23 n° 7). Ce genre de décor était typique des marmites en pâte grise du XIII^e s. aussi bien dans les productions de l'Uzège retrouvées à Beaucaire et Pont-Saint-Esprit (Schneider 1995 ; Leenhardt 1995d ; Leclair 1992) que dans celles de Provence centrale à Ollières (Démians d'Archimbaud 1981 ; Pelletier 1997), mais il perdure - sans être pour autant fréquent - dans les débuts de la production en pâte claire glaçurée de l'officine gardoise et jusqu'au milieu du XIV^e s. notamment à la verrerie de La Seube, à Beaucaire, Arles, Avignon ou Ganagobie (Lambert 1982-1983 : fig. 36 ; Leenhardt 1995d ; Leenhardt *et al.* 1996 ; Konaté 1980 ; Leenhardt 1996). D'un autre côté les anses verticales, les cols droits et les profils des bords trouvent des parallèles au début du XIV^e s. à Beaucaire, Arles, Marseille Sainte Barbe, Aix-en-Provence, Fréjus, Saint-Symphorien-de-Buoux ou Avignon (Leenhardt *et al.* 1996 ; Leenhardt 1997 ; Richarté *et al.* à paraître ; Michel 1989 ; Carru 1995). L'absence de marmites à anses horizontales sur le bord, typiques des plus anciens produits uzégeois de la seconde moitié du XIII^e s., doit aussi être notée ; elle n'autorise pourtant pas à proposer trop rapidement une datation tardive pour les marmites de Montpellier ; en effet, en Languedoc, le manque de contextes rigoureusement datés de la fin du XIII^e s. et la trop grande fréquence de ceux situés dans une période plus large fin XIII^e - début XIV^e s. complique la datation de ces objets et empêche de donner avec précision le moment où apparaissent les formes dont des spécimens figurent ici.

Cinq pots à anse 2 ou pégaus, définis par un bord à gorge, l'absence de bec, une anse cannelée, un fond plat et sans le moindre décor, s'ajoutent à la série des pots glaçurés allant au feu (fig. 23 n° 13-15). Plusieurs

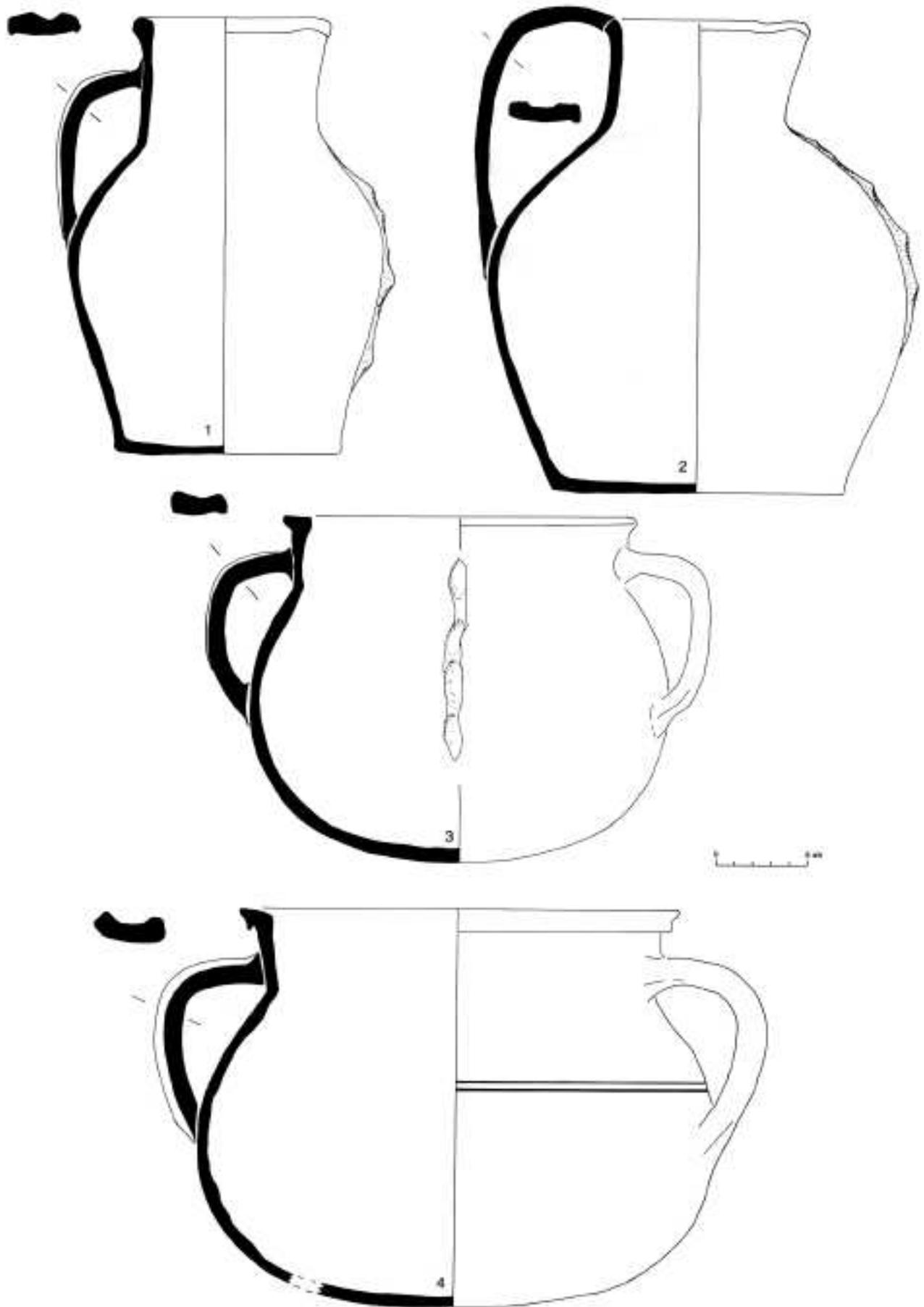


Fig. 22 : céramiques en pâte beige calcaire généralement glaçurée, cruches 6 et 7 (n° 1-2) et marmites 4 (n° 3-4), (M. Leenhardt).

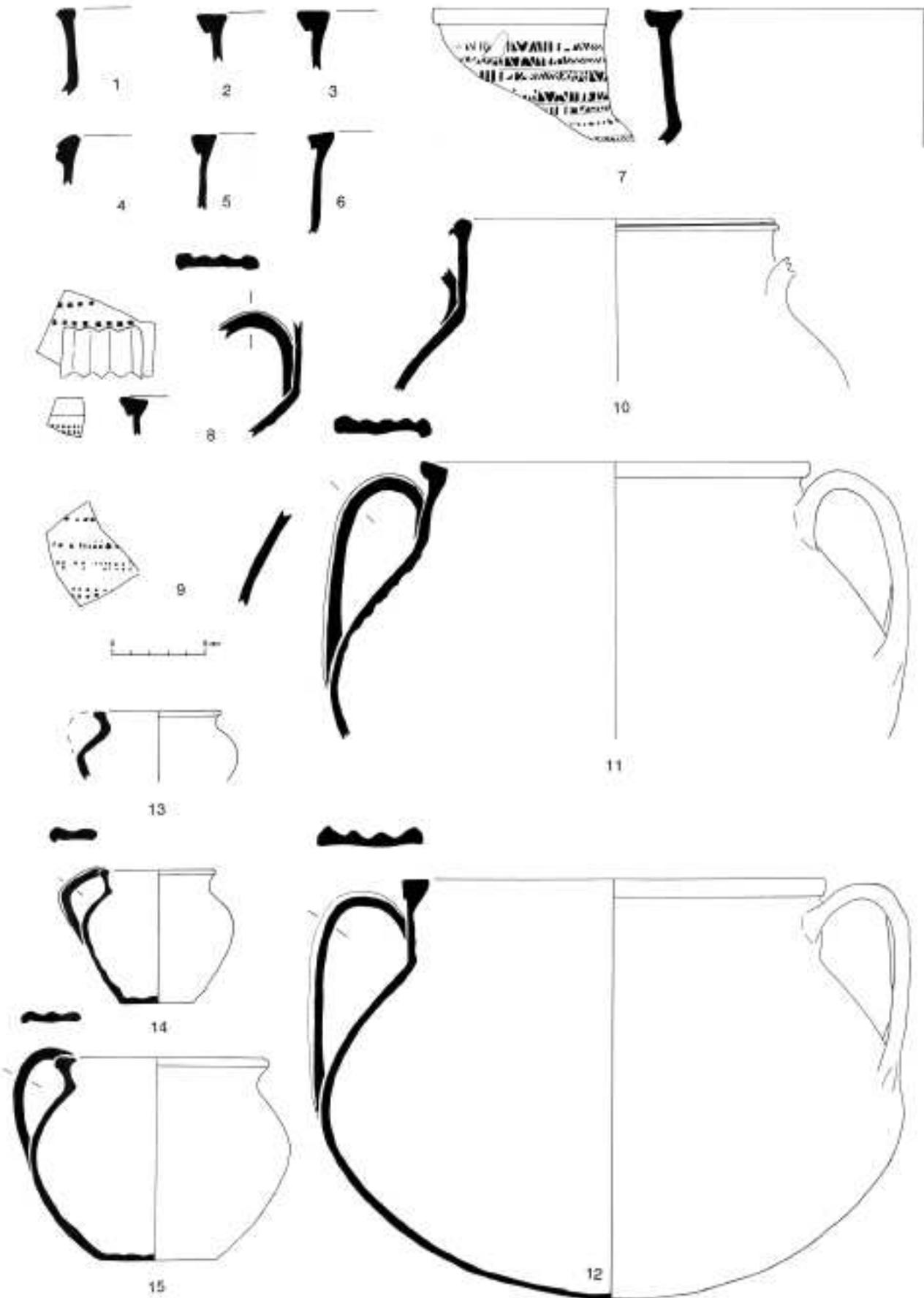


Fig. 23 : marmites 4 (n° 1-12) et pots à anse 2 (n° 13-15) en pâte claire glaçurée de l'Uzège, (M. Leenhardt).

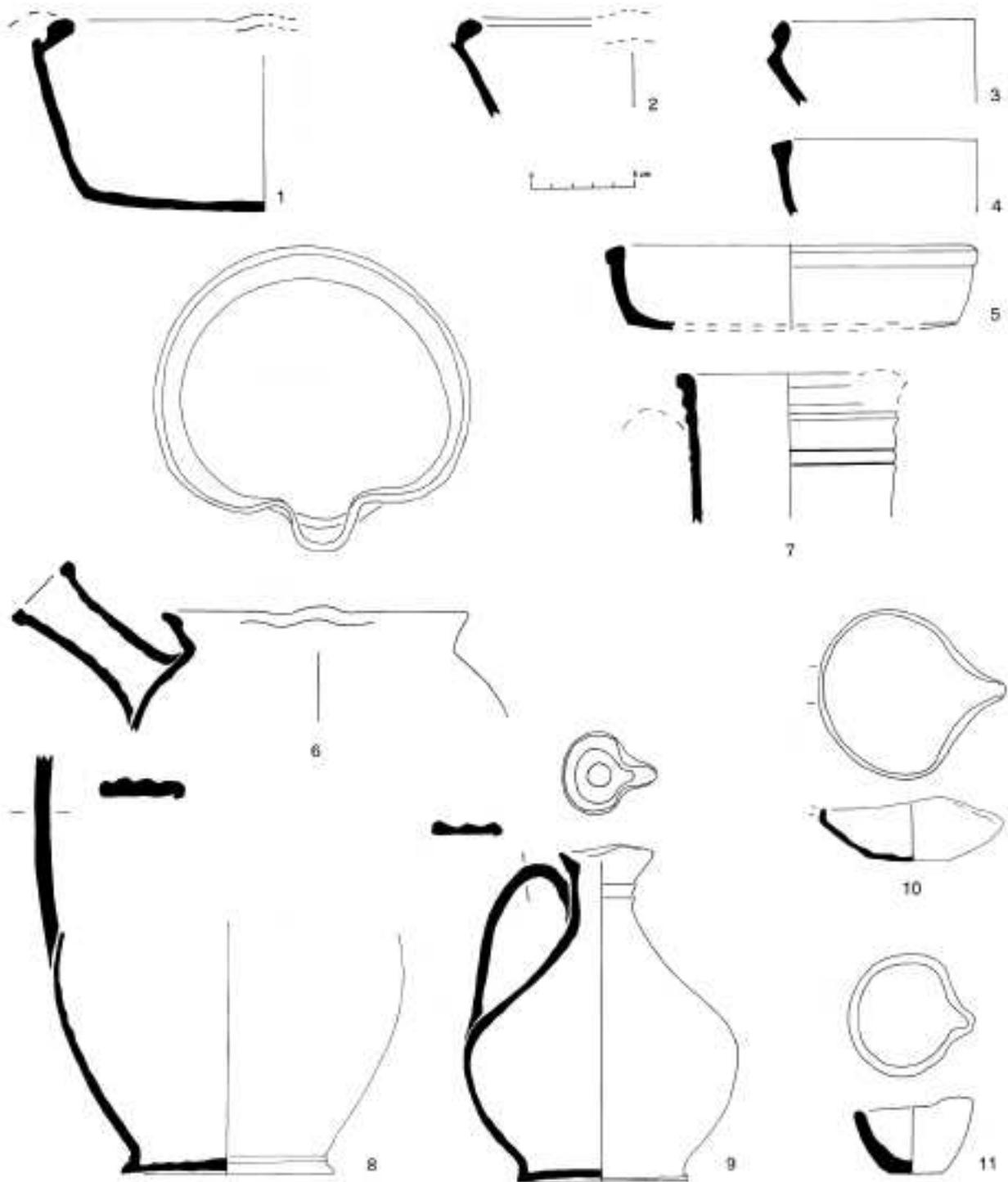


Fig. 24 : jattes (n° 1-3), poêlons 2 (n° 4-5), poêlon 1 (n° 6), cruches 2 (n° 7-8), pichet 2 (n° 9), lampe apode 2 (n° 10) et creuset (n° 11) en pâte claire de l'Uzège, (M. Leenhardt).

modules existents se traduisant par une contenance vraiment restreinte (0,2 litre) ou plus importante (0,9 litre). Des types semblables issus des mêmes ateliers sont bien répertoriés dès la seconde moitié du XIII^e et pendant la première moitié du XIV^e s. sur les sites languedociens et provençaux.

Les deux poêlons 2, de forme basse et dont le manche tubulaire n'a pas été conservé (fig. 24 n° 4-5), renvoient à un modèle déjà connu en pâte rouge glaçurée dans ce

comblement (fig. 17 n° 5) et parmi les productions de Marseille-Sainte-Barbe dès la première moitié du XIII^e s., régulièrement attesté aussi en terre de l'Uzège dès le début du XIV^e s. (Leenhardt *et al.* 1996 ; Richarté *et al.* à paraître). Même s'il reste peu fréquent en terre cuite, ce type d'objet témoigne de l'importance des fritures dans la cuisine médiévale : il devait être utilisé en complément des poêles métalliques mentionnées dans les sources écrites (Marandet 1990 : 147 ; Coulet 1991).

Le poêlon 1, de forme globulaire et à bec pincé, ancêtre de nos casseroles, constitue un type rare (fig. 24 n° 6). Il n'est pas sans affinité avec l'unique pot à queue en pâte calcaire de Marseille (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 179 n° 9). En pâte claire glaçurée de l'Uzège il est jusqu'ici identifié dans trois cas seulement, dans ce puits, à Aix-en-Provence au début du XIV^e s. et à Avignon avant 1370 (Richarté *et al.* à paraître ; Konaté 1980).

Les fragments de 4 jattes à bec pincé, bord à profil en bandeau rentrant, deux anses verticales et glaçure interne (fig. 24 n° 1-3) ont des équivalents, toujours en pâte réfractaire, parmi les modèles de la fin du XIII^e ou du tout début du XIV^e s., avant la généralisation des bords en amande (Leenhardt *et al.* 1996 ; 113-114).

Les vases à liquides se répartissent entre des cruches à col haut (cruches 1b) dont une en pâte très rose (fig. 24 n° 7-8), deux pichets 2 à bec pincé dont un entier (fig. 24 n° 9) et un bec de gargoulette. Ils sont revêtus, à l'extérieur, d'une glaçure jaune ou jaune or. Ces cruches reproduisent la forme d'un modèle en pâte grise kaolinique récemment découvert à l'abbaye de Montmajour dans un contexte de la seconde moitié du XIII^e s. et ont de bons parallèles, comme les pichets, parmi les produits de l'Uzège recensés sur des sites occupés dès l'extrême fin du XIII^e et surtout au début du XIV^e s. (Leenhardt 1995a : fig. 62 ; Richarté *et al.* à paraître ; Leenhardt *et al.* 1996). Rappelons que les vases à liquide en pâte bien rose (fig. 24 n° 8) sont essentiellement connus au tout début de cette production. Notons enfin la présence d'une petite lampe apode à bec étiré et pincé et, à l'opposé du bec un arrachement pouvant désigner le départ d'une anse (fig. 24 n° 10). Hormis cette préhension, cette forme rappelle celle des lampes apodes 2 de Marseille, en pâte calcaire (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 230 n° 10-18) et celles en faïence monochrome dans ce comblement (cf. *infra* fig. 27 n° 1).

Un unique creuset en pâte réfractaire haut de 2,4 cm et de forme tronconique, au bord étiré en bec pincé, faisait partie de ce comblement (fig. 24 n° 11). Sa forme et les traces vitrifiées sur le bord et la surface externe attestent qu'il a servi pour le travail du métal. Il pourrait être issu des ateliers de l'Uzège, célèbres pour la qualité de leur argile, résistant bien aux chocs thermiques et donc appropriée pour la fabrication de ce type d'ustensile. Ainsi les sources écrites se font l'écho de la présence dans ce village en 1347-1348 d'un fabricant spécialisé pour des creusets de fonte, Quintinus Lhautaudi "cruzolerius" (Amouric 1995 : 59). Des modèles identiques, avec parfois des résidus de métaux précieux, ne sont pas rares en contextes urbains ou monastiques dès le XIII^e et au début du XIV^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997 : 303-304 ; Leenhardt 1995a : 64 ; Richarté 1994 : 325 ; Boiron *et al.* 1991) La découverte d'un tel récipient dans ce dépotoir pourrait renvoyer à l'existence, à proximité immédiate du puits, d'une maison d'un artisan travaillant les métaux précieux peut-être un orfèvre, phénomène peu surprenant compte tenu de la

renommée de Montpellier pour cet artisanat.

Les céramiques à cuisson oxydante revêtues d'un émail stannifère

Faïences monochromes vertes à pâte calcaire (fig. 25 à 27) (M. Leenhardt)

Cette petite série totalise 29 objets rassemblés ici en raison de leur pâte calcaire beige clair et de leur revêtement glaçuré opacifié à l'étain et de couleur monochrome verte ou vert-jaune. L'ensemble constitue 6,6 % des productions régionales. Souvent la pâte, par sa texture, son aspect de surface et ses variations de dureté, semble identique à celle des poteries beiges sans revêtement (cf. *supra*). Dans un petit nombre de cas elle paraît plus dure.

La vaisselle de table domine, représentée essentiellement par des cruches, mais aussi par deux pichets et une coupe basse à bord en carène (fig. 25 et 26). Viennent ensuite de petits objets à fonction spécifique, chopes-mesures et lampes (fig. 27).

Les 19 cruches 1b ont un col haut et vertical, bien séparé de la panse, un bec pincé et une anse étirée en boudin dont les points d'attache se situent sous le bord et au niveau de plus grande largeur de la panse. La lèvre, souvent soulignée par un ou deux bourrelets ou moulures, est pincée pour former un bec verseur (fig. 25 n° 1-5). La base bien dégagée devient parfois un pied peu élevé. Ces cruches ont le plus souvent une contenance faible, environ 1,5 litre, bien en accord avec le service de l'eau et du vin à table. La typologie de la plupart de ces cruches monochromes de petit module rappelle tellement celle des cruches en pâte rouge glaçurée qu'elle tendrait à suggérer la fabrication par les mêmes artisans ou au moins par des potiers installés à proximité les uns des autres et contemporains. La capacité de quelques vases atteint près de 4 litres et une rainure souligne alors le niveau de plus grande largeur de panse (fig. 26 n° 1 et 3) ; dans deux cas ces grandes cruches, qui n'ont pas de répondeur en pâte rouge glaçurée, ont une pâte très dure, dans l'autre elle est analogue à celle des cruches de plus petit module. Pour l'ensemble des pots la glaçure est homogène, mate ou peu brillante, de couleur généralement vert pâle, parfois plus soutenu ou jaunâtre. Trois récipients se séparent du lot : sur les deux premiers l'opacification à l'étain étant peu prononcée, le revêtement vert olive foncé, très brillant, tend à se rapprocher des simples glaçures plombifères (fig. 26 n° 2). La dernière cruche pose un problème plus complexe. Par sa pâte blanche et très dure, la typologie du bord et la fine rainure qui souligne celui-ci comme par le profil anguleux de la section de l'anse, elle se différencie en effet de toutes les autres (fig. 25 n° 7) ; s'ajoute à cela une glaçure vert vif qui n'a pas d'équivalent ailleurs. S'agit-il véritablement de la même production ? Rien ne l'assure, d'autant que les analyses ont montré qu'elle ne s'intègre dans aucun des groupes B et C à pâte calcaire (cf. *infra*).

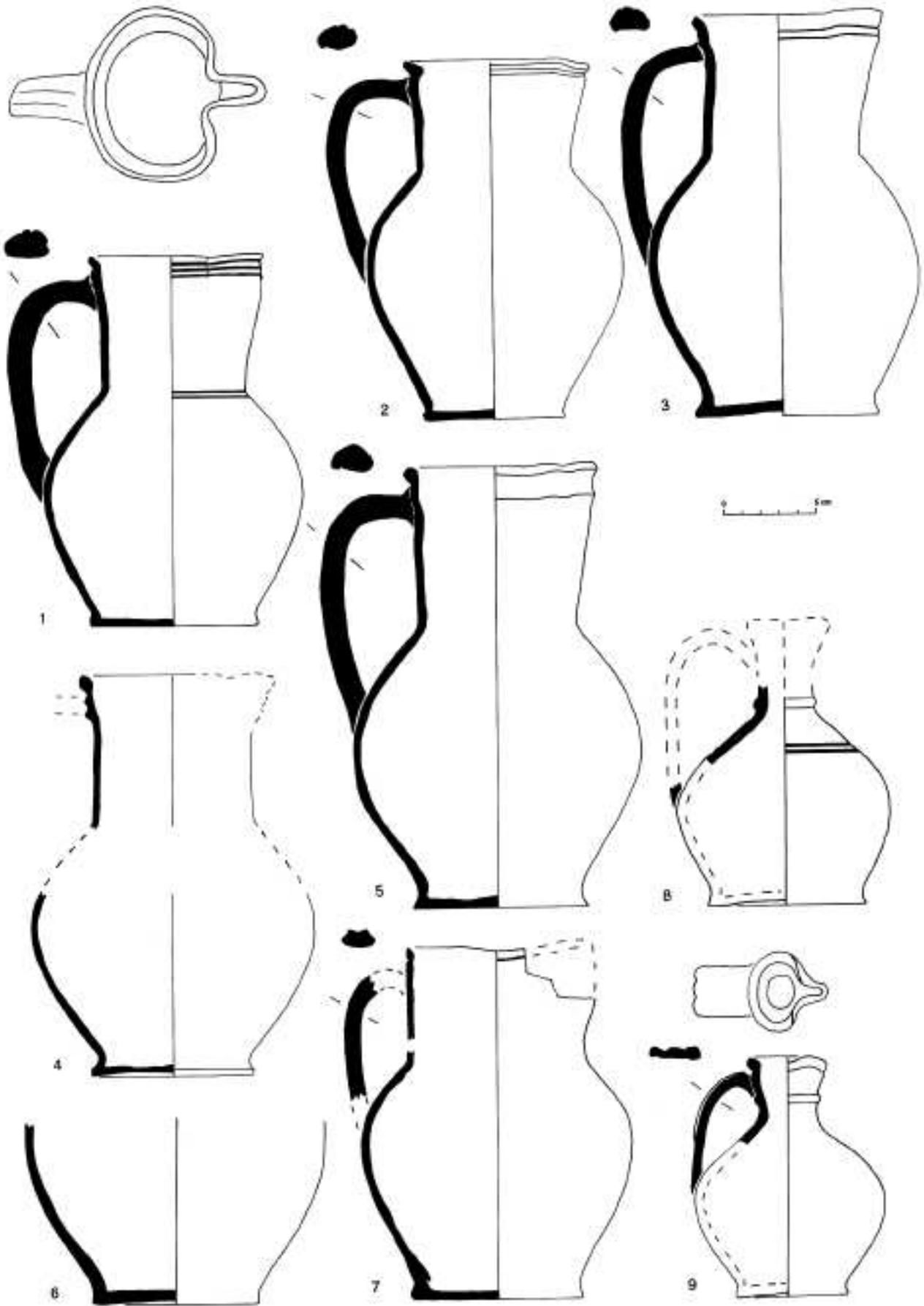


Fig. 25 : faïences monochromes vertes : cruches 1b (n° 1-7) et pichets 1 (n° 8-9), (M. Leenhardt).

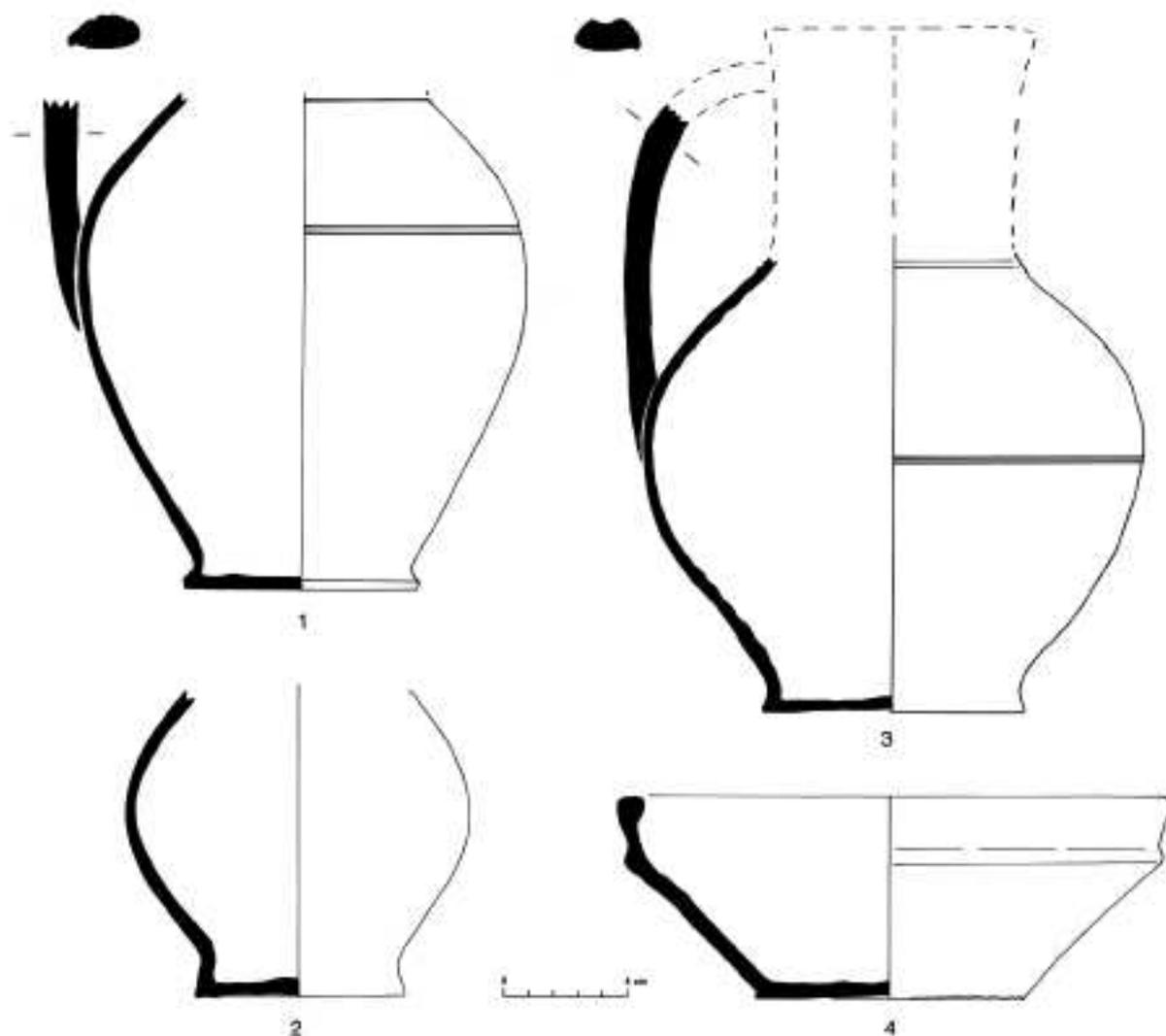


Fig. 26 : faïences monochromes vertes : cruches (n° 1-3) et coupe à carène (n° 4), (M. Leenhardt).

Deux petits pichets 1 à col étroit et bagué, panse globulaire et anse verticale complètent la série des vases à liquide. Le premier (fig. 25 n° 8), à anse en boudin comme les cruches, a une forme héritée des modèles anciens islamiques, comme les pichets en pâte rouge glaçurée (fig. 20 n° 4) ; sa contenance réduite atteint seulement 0,5 litre. Le second, sensiblement de même taille et toujours à col bagué diffère pourtant par l'anse qui est cette fois rubanée (fig. 25 n° 9). On peut rapprocher ces cruches et le premier pichet des cruches 1 et pichets 1 produits à Marseille dans la première moitié du XIII^e s. et antérieurs aux cruches 3 peintes en vert et brun qui caractérisent la seconde phase d'activité de cet atelier (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 206 et 214). Le second pichet, avec son anse en ruban, évoque plutôt les pichets 3 de Marseille dont il n'adopte pourtant pas le type de col évasé (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 208) et trouve davantage des répondants parmi les pichets en pâte claire glaçurée de l'Uzège attestés dans le même comblement (fig. 24 n° 9) et courants sur les sites languedociens et provençaux à partir de la seconde moitié du XIII^e et au XIV^e s.

Pour tous ces vases à liquide la parenté avec ceux de Marseille révèle une même période de fabrication et une ambiance culturelle identique. Par ailleurs, la typologie, l'aspect des pâtes et le revêtement les rapprochent de cruches similaires et d'un petit pot à anse de panier découverts à Lunel-Viel et que l'on serait tenté de classer dans le même groupe de production (Leenhardt, Raynaud 1995a). Une autre cruche à couverte monochrome verte, en argile fluviatile de la Basse vallée du Rhône cette fois, et de forme comparable découverte à Arles (Leenhardt *et al.* 1996 : 126 et fig. 25 n° 1) témoigne d'un artisanat de faïence monochrome dans cette région dès la fin du XIII^e s.

L'unique coupe à glaçure stannifère monochrome trouvée dans le puits suggère elle aussi une fabrication languedocienne (fig. 26 n° 4). Malgré une forme générale basse, molle et lourde, avec son bord à carène et son fond plat, elle renvoie aux exemplaires émaillés monochromes verts ou à décor peint vert et brun recensés à Gigean et attribuées à une séquence large fin XIII^e - première moitié XIV^e s. (Broecker 1982 : 266, fig. 24

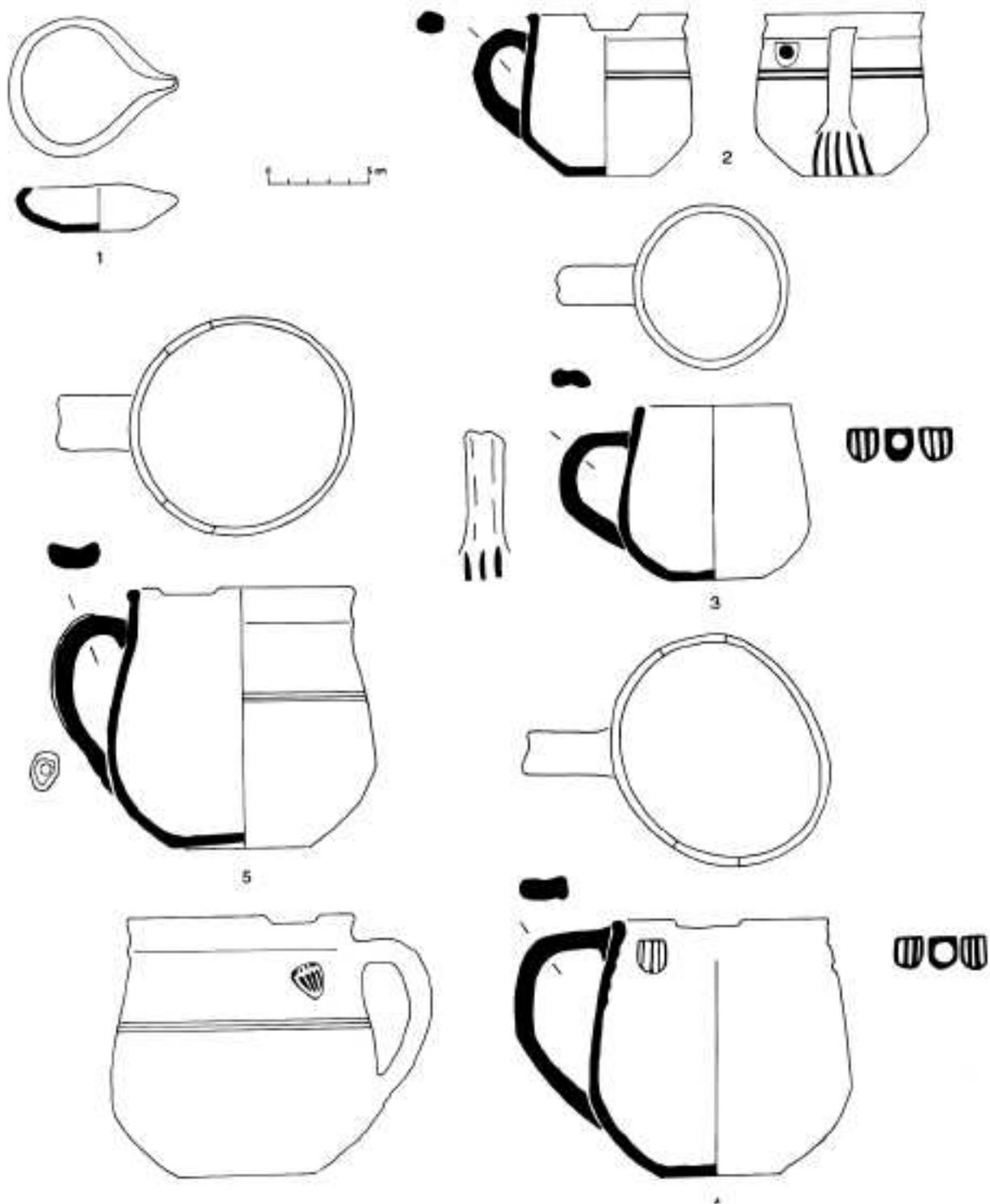


Fig. 27 : faïences monochromes vertes : lampe apode 2 (n° 1) et chopes-mesures 2 (n° 2-5), (M. Leenhardt).

n° 1, 2 et 16 ; Vallauri 1995 : 66). Les analyses avaient fait attribuer ces derniers à une officine languedocienne non localisée mais différente de celles de la basse vallée du Rhône. En revanche de tels profils à carènes ne figurent pas sur les plus anciens vases de service émaillés monochromes de Marseille mais seulement sur les coupes 9, différentes par leur forme plus profonde, leur pied étroit et leur décor vert et brun et attribuées à la phase tardive de l'atelier (Vallauri, Leenhardt 1997 : 232, fig. 201 n° 1-2).

S'ajoutent à ces vaisselles de table quatre chopes-mesures, petites formes presque cylindriques resserrées vers le fond étroit (fig. 27 n° 2-5) et munies d'une anse verticale fixée contre le bord ou sous ce dernier. Dans un cas la préhension est étirée en boudin (fig. 27 n° 2), dans les trois autres elle tend vers une forme en ruban. Ces récipients servaient à mesurer les graines et les épices (Saint-Jean 1991) comme le prouve l'encoche rectangulaire pratiquée sur l'embouchure de trois d'entre eux et destinée à recevoir une planchette pour niveler le

produit et calculer la mesure rase. Si l'on en juge par l'ouverture ovalisée de ces petits pots, les normes applicables à ces objets ne semblent pas avoir été rigoureuses. Les contenances varient de 0,2 litre pour la plus petite à 0,34, 0,94 et 1,15 litre.

Ces mesures montpelliéraines sont surtout remarquables par leurs estampilles. Sur la première, de forme arrondie et imprimé sur le haut de panse, l'écu au tourteau des Guilhem, premiers seigneurs de Montpellier, apparaît en creux (fig. 27 n° 2). En outre sous l'attache inférieure de l'anse cinq encoches verticales sont incisées. La présence de ce seul blason certifie que les vaisselles émaillées monochromes vertes existaient déjà à Montpellier au tout début du XIII^e s., avant 1213, date de la mort de Marie de Montpellier, dernière héritière des Guilhem. Les trois autres mesures associent cet écusson, désormais estampé en relief, aux armes des rois d'Aragon et de Majorque de qui la ville dépendait entre 1204 et 1349 avant de passer sous la domination du roi de France. Dans un cas l'écu des Guilhem est encadré, sous le bord et du côté opposé à l'anse, par ceux d'Aragon et Majorque (fig. 27 n° 3) ; enfin sous l'attache inférieure de l'anse trois encoches verticales, analogues à celles de la première mesure, sont incisées. Sur le vase suivant on retrouve sous le bord les armes des Guilhem flanquées de celles d'Aragon, tandis que deux autres écus d'Aragon sont imprimés de part et d'autre de l'attache de l'anse (fig. 27 n° 4). Sur ces deux objets les blasons ont encore des formes arrondies. Mais sur la dernière mesure l'écu des rois d'Aragon-Majorque, de forme pointue, est surmonté d'une petite couronne ; il figure une seule fois sur la panse et celui des Guilhem apparaît uniquement sous l'attache de l'anse (fig. 27 n° 5).

L'apposition des armes seigneuriales sur ces mesures confirme qu'il s'agit bien de mesures officielles destinées au commerce des épices et graines ou encore de produits précieux des apothicaires, tous vendus en faible quantité. D'après R. Saint-Jean la métrologie de ces modestes unités de mesure destinées au commerce de détail n'a pas laissé de traces dans les contrats ou les inventaires de l'époque. Il rappelle cependant que la Charte des Coutumes promulguée à Montpellier dès 1204 faisait mention d'une réglementation des poids et mesures par le pouvoir seigneurial, contrôle dont ces mesures faïencées pourraient bien témoigner. Par ailleurs, les sources écrites de la fin du Moyen Age signalent, pour les mesures à vin cette fois, que le contrôle de tels objets était toujours aux mains des consuls de la ville de Montpellier qui les commandaient eux-mêmes aux "orgeoliers" c'est à dire aux potiers de la ville (Thuile 1943 : 17). Le même type de commande locale devait exister antérieurement, mais aucun texte n'est conservé pour le prouver. Seules ces mesures estampillées les laissent envisager, suggérant aussi, dès cette époque, l'existence d'un atelier urbain.

Cherchant à affiner la datation de ces mesures,

R. Saint-Jean avait constaté, en comparant le dessin et la forme arrondie des blasons avec ceux figurant sur les monnaies et sceaux des rois d'Aragon-Majorque, la permanence de la forme arrondie des blasons durant la plus grande partie du XIII^e s. Il avait aussi observé une similitude entre le dessin du blason des rois de Majorque tel qu'il est représenté sur la quatrième chope et le dessin du contre-sceau de Jacques III de Majorque (1324-1349), dernier seigneur de Montpellier. D'après ces comparaisons il supposait que les trois premières mesures appartenaient au XIII^e s. la dernière au second quart du XIV^e s., ce qui entraînait, à son avis, une datation de la fin du comblement du puits dans la première moitié du XIV^e s.

Ces mesures faïencées trouvent un répondant exact sur un autre site montpelliérain, place de la Canourgue (fouille Le Nézet-Célestin) : dans le comblement du silo n° 6, en effet, une petite mesure, dont un tiers environ est conservé, a des dimensions identiques à la chope n° 3 de la fig. 27 et présente comme elle trois encoches incisées sous l'anse (fig. 32 n° 1). Mais l'estampille authentifiant la fonction de l'objet n'a pas été conservée. Par ailleurs l'écusson si caractéristique des rois de Majorque, de forme arrondie, est aussi attesté sur un poids en bronze découvert dans la verrerie de la Seube, en activité dans le premier tiers du XIV^e s. (Lambert 1982-1983 : 216 fig. 51).

D'un autre côté la typologie de ces petits objets ne présente pas d'évolution significative et ne conduit pas à affecter une datation tardive à l'une des mesures. Certes le passage de l'anse ronde à l'anse en ruban différencie la première des trois autres, mais ces deux types de préhension coexistant au XIII^e s., le changement constaté ne peut constituer à lui seul un critère de datation. En outre par leur forme globale ces récipients évoquent les chopes-mesures 2 et 3 produites à Marseille, même si elles en diffèrent par leur forme plus trapue et leur fond plus étroit ainsi que par leur revêtement stannifère. Les premières remontent au début de l'activité de l'atelier, elles ont parfois une crosse, qui pourrait être la marque du contrôle de l'évêque de Marseille (Vallauri, Leenhardt 1997 : 271 et fig. 236 n° 1-3) mais elles ont déjà toutes des anses en ruban. Ainsi rien ne contredit l'appartenance des chopes montpelliéraines au XIII^e s. hormis peut-être la similitude de forme du blason estampé sur la quatrième avec ceux des monnaies et sceaux des rois d'Aragon-Majorque. Faute de comparaisons pour de telles formes dans d'autres contextes languedociens, bien datés de surcroît, il reste difficile de cerner davantage la chronologie de ces objets.

Enfin 3 lampes apodes, en forme de coupelle basse à lèvres simplement pincées et sans anse, à glaçure interne jaune ou verdâtre (fig. 27 n° 1), rappellent celles produites dans la dernière phase d'activité des ateliers marseillais, hors de toute référence à des modèles islamiques, (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 230, n° 10-14) et celles du répertoire languedocien du début du

XIV^e s. en pâte claire glaçurée de l'Uzège (Leenhardt 1995a : fig. 74) ou en pâte calcaire faïencée au château de Beaucaire (Le Vert et le Brun 1995 : fig. 259).

Ce petit groupe de faïences monochromes prouve la présence en Languedoc, et probablement à Montpellier même, dès le début du XIII^e s. d'au moins une production de récipients émaillés, principalement affectés au service de la table ou à une fonction spécifique, la mesure des grains, et plus luxueux et coûteux que les pots communs glaçurés au plomb. L'élaboration de telles vaisselles en milieu urbain n'a rien de surprenant tant la ville, alors en plein essor, constituait une remarquable réserve d'acheteurs potentiels. Seules quelques cruches et une lampe ont pu être soumises à des analyses. Elles se répartissent entre les deux groupes d'argile calcaire B et C identifiés en Laboratoire (cf. *infra*).

Faïences à décor peint vert et brun (fig. 28 à 30) (L. Vallauri)

Les 23 céramiques revêtues d'émail et peintes en vert et brun constituent une petite série (5 % de l'ensemble) qui représente peu de choses par rapport au poids des céramiques sans décor. Leur étude détaillée se justifie cependant car les productions de majoliques languedociennes sont encore mal connues. Peu nombreuses dans les stratigraphies, souvent fragmentées, elles sont rarement datées avec précision. Par voie de conséquence, elles n'ont pas fait l'objet de typochronologies comme celles de la basse vallée du Rhône établies à partir des sites de consommations provençaux ou comtadins des XIII^e-XIV^e s. (Démians d'Archimbaud 1981 ; Démians d'Archimbaud *et al.* 1980 ; Carru *et al.* 1995 ; Leenhardt *et al.* 1996). A Marseille, la fouille d'un atelier polyvalent et précoce a fourni désormais pour le XIII^e s. un modèle d'officine urbaine ayant produit conjointement de la faïence peinte, des vaisselles émaillées monochromes, d'autres sans revêtement, des céramiques architecturales ainsi que des vases culinaires avec la preuve de l'emploi simultané de plusieurs argiles (Marchesi *et al.* 1997).

Dans l'aire montpelliéraine, la rareté des sources écrites anciennes et l'absence de découverte d'ateliers médiévaux utilisant les pâtes calcaires, compliquent la tâche. Pourtant, à partir des classifications des majoliques de Gigean (Abbaye Saint-Félix-de-Montceau), essentiellement calcaires, les analyses géochimiques avaient démontré sur ce site de consommation l'existence d'un autre ensemble que le groupe avignonnais qui laissait supposer un centre producteur indépendant (Vallauri *et al.* 1980 : 424, pl. IX). Ce lot exceptionnel d'une grande richesse et diversité de formes, de pâtes et de décors, avait permis malgré l'absence de chronologie, de dresser un catalogue et de percevoir l'originalité des officines du Languedoc oriental par rapport à celles pressenties dans la basse vallée du Rhône (Broecker 1982).

Les récentes études et expositions réalisées lors de la tenue du VI^e congrès international de céramique

médiévale à Aix-en-Provence furent l'occasion de réunir une documentation éparpillée ou jusque-là ignorée et de proposer une nouvelle synthèse (Vallauri 1995 ; Amouric *et al.* 1995 ; Le Vert et le Brun 1995 : n° 241-257). Enfin, le développement des travaux archéologiques en Languedoc-Roussillon et dans la ville même de Montpellier élargit la documentation et apporte de nouveaux éléments pour la connaissance des productions de majoliques (cf. *supra*). Attestées en petite quantité dans les stratigraphies, elles confirment globalement les premières typologies et la spécificité du groupe en pâte calcaire mis en évidence dans l'aire montpelliéraine. L'identification d'un carreau émaillé à décor vert et brun place de la Comédie (fig. 35 n° 20) pourrait évoquer la polyvalence des officines au même titre que celle constatée à Marseille, en Uzège et dans la région avignonnaise. D'autre part, la survivance de la faïence languedocienne dans des contextes de la seconde moitié du XIV^e s. jusqu'au début du XV^e s. (fouilles de la Place de la Canourgue, la Citadelle et le faubourg de Nîmes) révèle une durée probable des ateliers. L'évolution des formes et des décors de plus en plus abâtardis, voire monochromes, paraît comparable à celle observée dans les produits de la basse vallée du Rhône. Ceux-ci ne semblent pas avoir supplanté, à Montpellier même, les vaisselles locales comme on l'avait subodoré dans un premier temps à partir de l'exemple particulier de Narbonne où des séries de carreaux avignonnais et de la vaisselle de la fin du XIV^e s. ont été retrouvés dans l'ancien Palais des Archevêques (Démians d'Archimbaud, Vallauri 1995 : 94-97). Les études en cours de cette nouvelle documentation, assorties d'analyses géochimiques, permettront sans doute de mieux cerner l'apparition et le développement de ces fabriques autonomes de l'aire montpelliéraine dont le puits fournit une première image.

Majolique de l'Uzège :

Il convient de séparer la seule faïence en pâte kaolinitique qui par ses caractéristiques d'argile réfractaire s'intègre dans le groupe de productions de l'Uzège (Leenhardt 1995a : fig. 41). Les vaisselles émaillées peu nombreuses et aux formes souvent originales sont retrouvées essentiellement dans des contextes de la première moitié du XIV^e s. Elles devaient provenir, tout comme les carreaux de pavement commandés à des marchands et potiers de Saint-Quentin-la-Poterie, des mêmes ateliers qui produisaient en masse des vaisselles glaçurées (Amouric *et al.* 1995). Cette catégorie au sein du puits n'a rien d'étonnant puisque les céramiques de l'Uzège constituent 7 % de l'ensemble du vaisselier. L'albarello démontre une fois de plus le savoir-faire de ce centre (fig. 28). Conservé sur 20 cm de haut, ce vase cylindrique de grande taille est caréné à la base, et pouvait contenir - si on lui restitue une hauteur de 25 à 30 cm - au moins 3 litres. Il est par ses dimensions très proche des modèles en pâte calcaire fabriqués pendant le second temps de l'atelier marseillais à la fin du XIII^e - début du XIV^e s. (Vallauri, Leenhardt

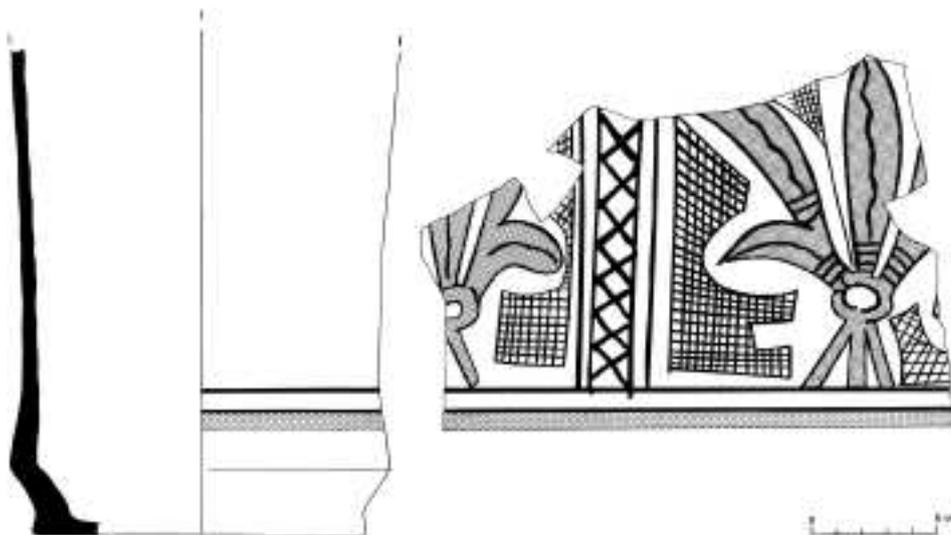


Fig. 28 : Albarello à décor vert et brun en pâte de l'Uzège émaillée (L. Vallauri).

1997 : 265-268, fig. 233). Cette forme relativement rare est cependant attestée parmi les faïences de l'Uzège. On n'en connaît souvent que des fragments auxquels s'ajoute un nouveau identifié à Montpellier dans le comblement du fossé médiéval, Place de la Comédie (fig. 36 n° 3). Un exemplaire de petite taille, à décor d'inspiration épigraphique, est issu des fouilles de l'Hôtel de Brion à Avignon (Démians d'Archimbaud *et al.* 1980 : 45, fig. 44 n° 1 ; Le Vert et le Brun 1995 : n° 278). Comme ce dernier, l'albarello du puits est couvert à l'intérieur d'une glaçure plombifère brillante de couleur jaune. Sur toute la panse se développe un décor très élaboré dessiné en brun de manganèse. Il s'organise en trois panneaux verticaux occupés par une fleur de lys aux pétales lancéolés entre lesquels s'intercale une tige quadrillée. Ceux-ci sont traités avec un large aplat vert nervuré de brun. Les fleurs de largeur inégale sont bordées par des réseaux quadrillés informels qui occupent tout l'espace libre défini par le cadre et les contours de la plante. Ce motif, à l'origine héraldique, trouve des répliques sur les carreaux de pavement en pâte réfractaire provenant des châteaux et des demeures pontificales de Chateaufort-du Pape, d'Avignon ou de Villeneuve-les-Avignon. Les représentations bien stéréotypées sur les carreaux anciens des trois premières décennies du XIV^e s. évoluent rapidement et deviennent plus naturalistes vers les années 1340-1350 (Petits Carrés d'Histoire 1995 : fig. 41-44, 156-160, 217, 221g, 232, 252 ; Démians d'Archimbaud, Vallauri 1995 : 105-109). Plus rarement utilisée sur les carreaux en pâte calcaire, la fleur de lys décore exceptionnellement les coupes de Gigean et d'Avignon ou le luminaire de Beaucaire, (Le Vert et le Brun 1995 : n° 259 et 292 ; Broecker 1982 : fig. 14 n° 5 et fig. 38b).

Ce vase destiné à contenir des produits d'apothicairerie, n'est pas unique dans ce dépotoir comme l'atteste la présence de deux autres réalisés cette fois en pâte calcaire.

Les faïences en pâte calcaire :

Les 22 pièces identifiées regroupent divers vases à liquides, formes ouvertes et figurines. La plupart des pièces sont réalisées dans une argile fine, de couleur rose ou beige, bien cuite et dure. Ce groupe de pâte dominant qui permet des parois minces et des formes nerveuses inclut les albarelli (fig. 29 n° 1-2), les cruches (fig. 29 n° 3-7), une mini-coupelle à marli (fig. 30 n° 1), deux bols (fig. 30 n° 2 et 3), deux fonds de petites coupes (fig. 30 n° 4 et 5) et trois figurines modelées (fig. 30 n° 8 et fig. 31). La cruche (fig. 29 n° 9) ainsi que les coupes (fig. 30 n° 6 et 7) aux parois plus épaisses ont une pâte beige assez proche mais moins cuite. Seul le col de cruche (fig. 29 n° 8) a été tourné dans une argile rouge grossière. Ces différences visuelles s'accompagnent d'une qualité inégale du revêtement ou de sa conservation. Ainsi on constate que la pâte dure est couverte par un émail mat très pulvérulent qui s'est dégradé ainsi que les couleurs appliquées pour les décors. La définition des couleurs d'origine en est d'autant plus délicate et certaines fois l'oxyde coloré a totalement disparu ou a été absorbé dans la couche laiteuse. Quelques traces témoignent cependant d'une brillance à l'origine. Sur l'argile tendre, la couche d'émail épaisse et brillante est mieux conservée ainsi que le décor peint en vert et brun. L'exemplaire en pâte rouge est par contre recouvert par un revêtement mat très écaillé proche d'un engobe. Cinq pièces seulement ont fait l'objet d'une analyse géochimique : l'albarello (fig. 29 n° 2 : NMA 626), trois cruches (fig. 29 n° 4, 6, 9 : NMA 625, 627, 629) et le bol (fig. 30 n° 2 : NMA 628).

Les albarelli sont très comparables dans leurs proportions et leur style décoratif (fig. 29 n°1-2). Les deux exemplaires pratiquement complets permettent de restituer la totalité de la forme (Le Vert et le Brun 1995 : n° 241 ; Leenhardt 1995a fig. 80). Plus trapus que l'exemplaire de l'Uzège (hauteur 20 cm environ pour un diamètre de 12 à 13 cm) et d'un volume d'environ 2 litres,

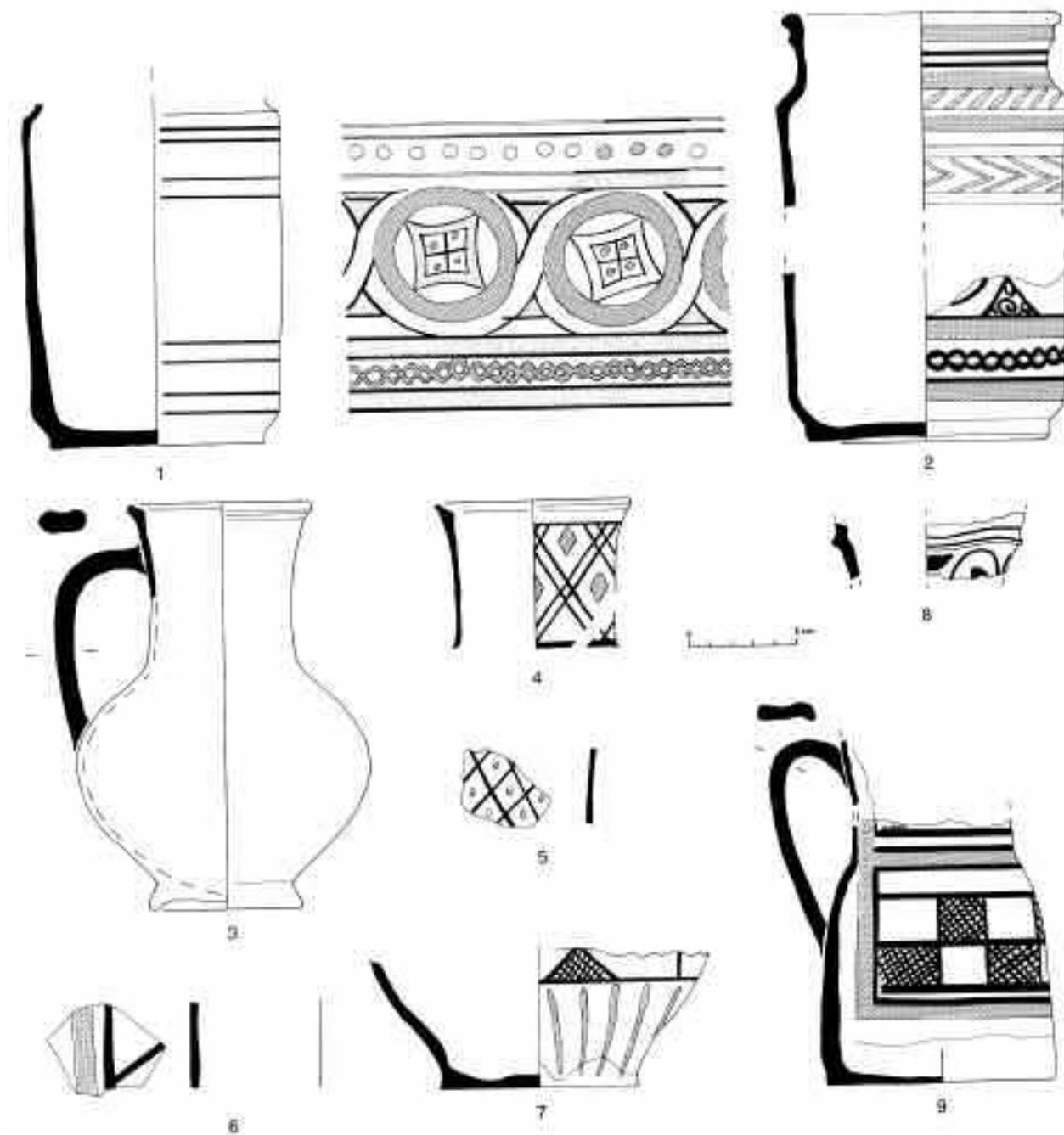


Fig. 29 : Albarelli et cruches à décor vert et brun en pâte calcaire émaillée, (L. Vallauri).

les deux pots carénés à la base et dans la partie supérieure sont revêtus à l'intérieur d'une glaçure jaune. L'extérieur est couvert de motifs différents mais qui sont organisés selon un même schéma en registres. La partie basse composée d'une tresse comprise entre deux aplats verts est pratiquement identique bien que la tresse soit brune dans un cas et soulignée par du vert-jaune et vert foncé dans l'autre. Elle est surmontée par une grande frise, limitée encore par une bande de petite dimension. L'exemplaire n° 1 conservé sur toute la hauteur du cylindre comporte un décor original de quatre médaillons entrelacés dans lesquels sont inscrits des losanges pointés de vert. Dans ce registre comme sur

l'ensemble du décor, les concentrations de vert sont différentes et varient du vert foncé au vert turquoise, ce qui donne une palette nuancée suivant les remplissages. La tresse, les cercles des médaillons et les points sont plus sombres. Un bande de gros pois limite la carène supérieure. La panse cylindrique du second albarello est cassée mais on devine un motif géométrique fait d'un triangle rempli de spirales brunes. Sur la partie supérieure jusqu'au bord, les bandes géométriques alternent avec des frises de chevrons et traits obliques verts séparés par des aplats vert-jaunâtre. Le col, resserré et terminé par une lèvre en bandeau recreusé, est souligné par des bandes vertes et brunes.

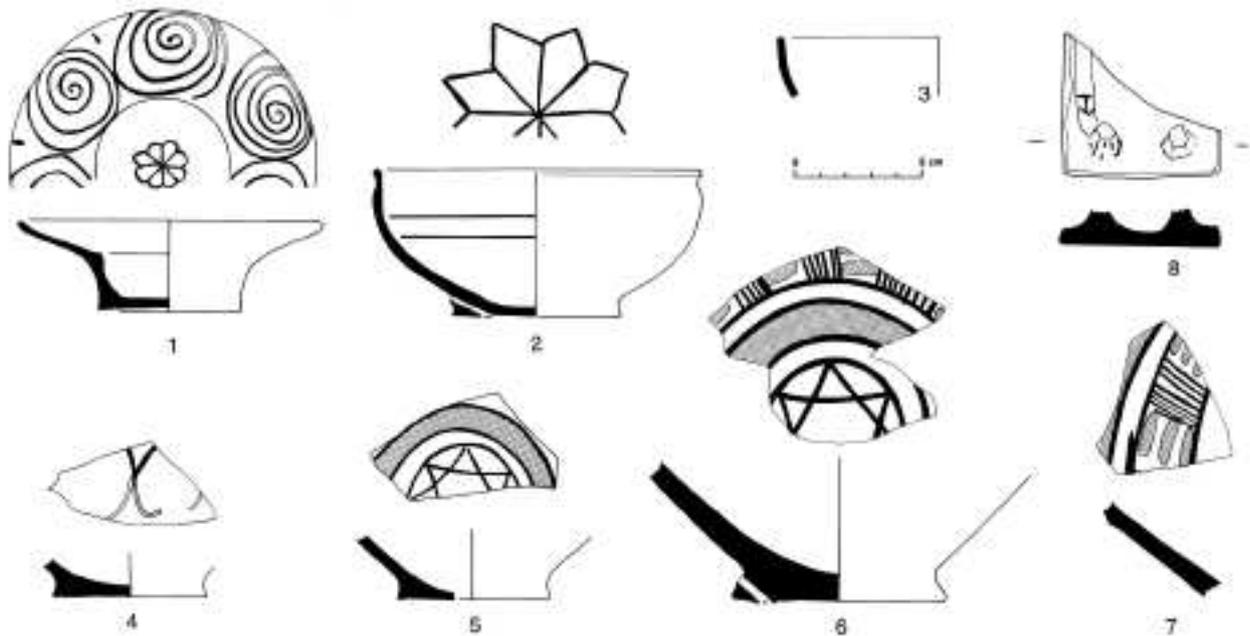


Fig. 30 : Mini-coupelle, bols, coupes et base de statuette à décor vert et brun en pâte calcaire émaillée, (L. Vallauri).

Cette forme exceptionnelle est attestée dans le second temps de production de l'atelier marseillais à la fin du XIII^e - début du XIV^e s. avec des formes plus hautes et des structures décoratives différentes. Seul un biscuit au col haut et bord recrusé se rapproche des vases de Montpellier (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 233 n° 4). Ces albarelli originaux constituent les premiers exemples en pâte calcaire de l'aire montpelliéraine à l'exception d'un autre en pâte plus grossière identifié place de la Comédie (fig. 35 n° 13). Tout au plus pouvons nous rapprocher le motif de médaillons entrelacés de celui qui orne une panse de cruche en pâte kaolinique blanche d'origine indéterminée trouvée à Gigean (Broecker 1982 : fig. 3 n° 13 ; Leenhardt 1995a : fig : 81).

Les cruches : l'une complète, placée dans un premier temps dans le groupe des importations hispaniques, a été intégrée dans cette série régionale à décor peint bien que le décor ne soit plus visible (fig. 29 n° 3). Le revêtement d'émail pulvérulent à l'extérieur est comparable à celui des majoliques vertes et brunes. D'autre part, l'élégant profil du vase, à panse bien globulaire et pied annulaire dégagé à la base se distingue nettement de celui plus ovoïde des cruches émaillées monochromes (cf. *supra* fig. 25). L'anse est rubanée et non pas en boudin. Le col droit ne comporte pas de bec pincé et se termine par une petite lèvre triangulaire. Il est très semblable aux n°4 et 5 qui ont conservé un décor en résille brune remplie de losanges ou de points verts. La seule différence réside dans l'absence de glaçure interne alors que les deux exemplaires peints en vert et brun sont revêtus par une maigre glaçure verdâtre. De tels cols hauts et cylindriques au décor réticulé sont attestés à Gigean (Broecker 1982 : fig. 11 n° 5) ; on peut aussi les rapprocher d'un col trouvé à Roujan dans un contexte de la seconde moitié ou fin du XIII^e s. (Bismuth *et al.* 1986 : pl. 10). D'autre part, il faut noter que ce décor en résille

est présent aussi dans les ateliers de Marseille sur des cols d'aquamaniles produits au milieu du XIII^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997 : 243-245, fig. 212). Ces trois cruches pourraient donc appartenir à des séries anciennes de faïences languedociennes.

Le fond plat à large assise et l'élément de col (fig. 29 n° 6 et 7) qui portent une glaçure jaune à l'intérieur appartiennent à une cruche de forme différente mais incomplète. Le décor en rayons verts qui rythment la partie inférieure jusqu'au pied, ne trouve aucune réplique dans les répertoires provençaux ou languedociens.

Il en est de même du fragment de col pincé et mouluré sans glaçure interne et à revêtement blanc mat qui s'écaille (fig. 29 n° 8). Il étonne autant par sa pâte grossière que par le décor fait d'enroulements végétaux bruns.

La dernière cruche (fig. 29 n° 9), de petite taille, présente un profil presque complet (Leenhardt 1995a : fig. 83). La panse tronconique repose sur une base large et se prolonge par un col peu resserré avec ou sans bec pincé. Cette forme peu galbée est bien caractéristique de l'ambiance languedocienne. On la retrouve dans plusieurs productions aussi bien en pâte calcaire que réfractaire.

Dans les productions anciennes en pâte calcaire de la vallée du Rhône de la fin du XIII^e - début XIV^e s., des cols cylindriques à lèvre carrée associés à des formes à base large sont attestés à Beaucaire, Saint-Roman-de-l'Aiguille et Arles. Cette forme est aussi présente dans le matériel de Gigean et à Montpellier avec un exemplaire plus globulaire mais à décor de damier quadrillé conservé au musée languedocien (Broecker 1982 : fig. 20 n° 5, 11-18 ; Schneider 1995 ; Leenhardt *et al.* 1996 : fig. 25 n° 6). Toujours en pâte calcaire, la cruche tronconique à décor de spirales découverte à Mèze

s'apparente à cette forme avec cependant un col moins droit, pincé et court (Le Vert et le Brun 1995 : n° 257). Mais c'est en fait avec les productions glaçurées et émaillées de l'Uzège que les analogies sont les plus fortes. Un bon exemple est fourni par l'association de deux petites cruches miniatures, l'une verte et brune, l'autre glaçurée, découvertes à Nîmes dans une tombe attribuée à la première moitié du XIV^e s. Enfin ce type de forme peut aussi comporter un bec tubulaire comme sur l'exemplaire zoomorphe et à panse décorée en damier, daté du second quart du XIV^e s., découvert à Avignon (Leenhardt 1995a : fig. 94 ; Le Vert et le Brun 1995 n° 267, 280).

La mini-coupelle à large aile recouverte de spirales et à godet creux orné d'une rosace à 8 lobes (fig. 30 n° 1) est sans doute une forme destinée à recevoir une petite quantité d'épices ou de sauce. On en dénombre quatre exemplaires dans le puits. Cette "mini-coupelle 3" est bien documentée dans les productions anciennes du milieu du XIII^e s. de l'atelier marseillais. Celles-ci sont peintes en vert et brun ou revêtues d'une glaçure verte (Vallauri, Leenhardt 1997 : fig. 205 n° 15-18). A Gigean comme à Saint-Roman-de-l'Aiguille des modèles très comparables à celui de Montpellier sont présents avec de beaux décors qui se développent essentiellement sur le marli (Broecker 1982 : fig. 8 n° 13-17 ; fig. 22 n° 10-11). Connues aussi dans les productions de la vallée du Rhône (Carru 1997 : forme 12), les cupules existent aussi dans les productions de majoliques catalanes de la première moitié du XIV^e siècle (Démians d'Archimbaud 1981 : fig. 370 n° 23-3). La datation haute de la coupelle montpelliéraine peut être confortée par la découverte, dans une épave sur la côte catalane, d'une semblable accompagnée de quelques céramiques glaçurées de l'Uzège. Le matériel de bord ou de la cargaison de



Fig. 31 : Tête modelée en pâte calcaire émaillée, H conservée : 6 cm (cl. Y. Rigoir).

tradition islamique (Maghreb ?) plaide en faveur d'une datation de la fin du XIII^e s./ début XIV^e s. (Nieto *et al.* 1989 : 277 ; Amouric *et al.* 1999 : 12, fig. 24).

Les bols hémisphériques sont représentés par un exemplaire complet et un bord à parois minces (fig. 30 n° 2 et 3). Il repose sur un fond plat percé de trous de suspension. et se rattache à la forme précédente par son décor central de rosace à huit lobes. Le vert a disparu mais devait remplir la bande sur la panse ou les pétales losangés de la rosace. Ce type, peu nombreux dans les vaisseliers, est cependant bien attesté pendant tout le XIV^e s. dans les diverses productions calcaires de Marseille, de la vallée du Rhône et dans l'aire montpelliéraine à la Seube et à Gigean (Vallauri, Leenhardt 1997 : 237, fig. 203 n° 6-16 ; Lambert 1982-1983 : fig. 40 n° 1 ; Broecker 1982 : fig. 8 n° 1-11, fig. 19 n° 1-8). On les retrouve aussi en pâte réfractaire mais avec systématiquement des pieds annulaires (Le Vert et le Brun 1995 : n° 272).

Le dernier ensemble de formes ouvertes concerne quatre coupes dont deux de petite dimensions (fig. 30

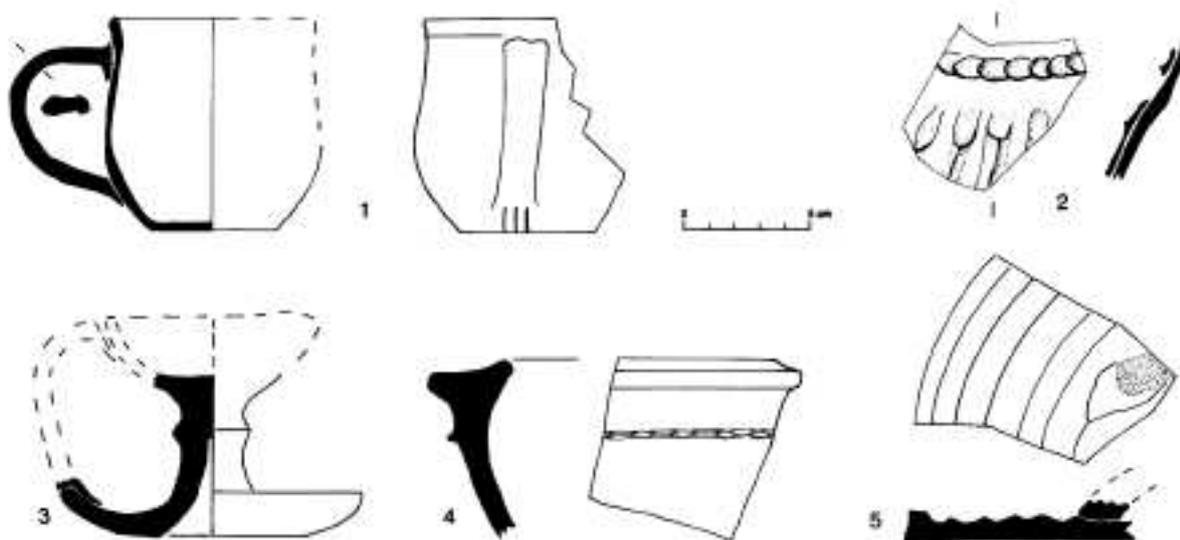


Fig. 32 : céramiques languedociennes de divers sites. Montpellier, place de la Canourgue, silo n° 6 : chope-mesure en pâte calcaire émaillée (n° 1) ; Saint-Roman-de-l'Aiguille : cruche à écailles en pâte grise calcaire 2 (n° 2) ; Saint-Félix-de-Montceau : lampe sur pied en pâte rouge glaçurée (n° 3) ; Saint-Jean-de-Fos : cuvier et couvercle cannelé en pâte grise grossière (n° 4-5), (M. Leenhardt).

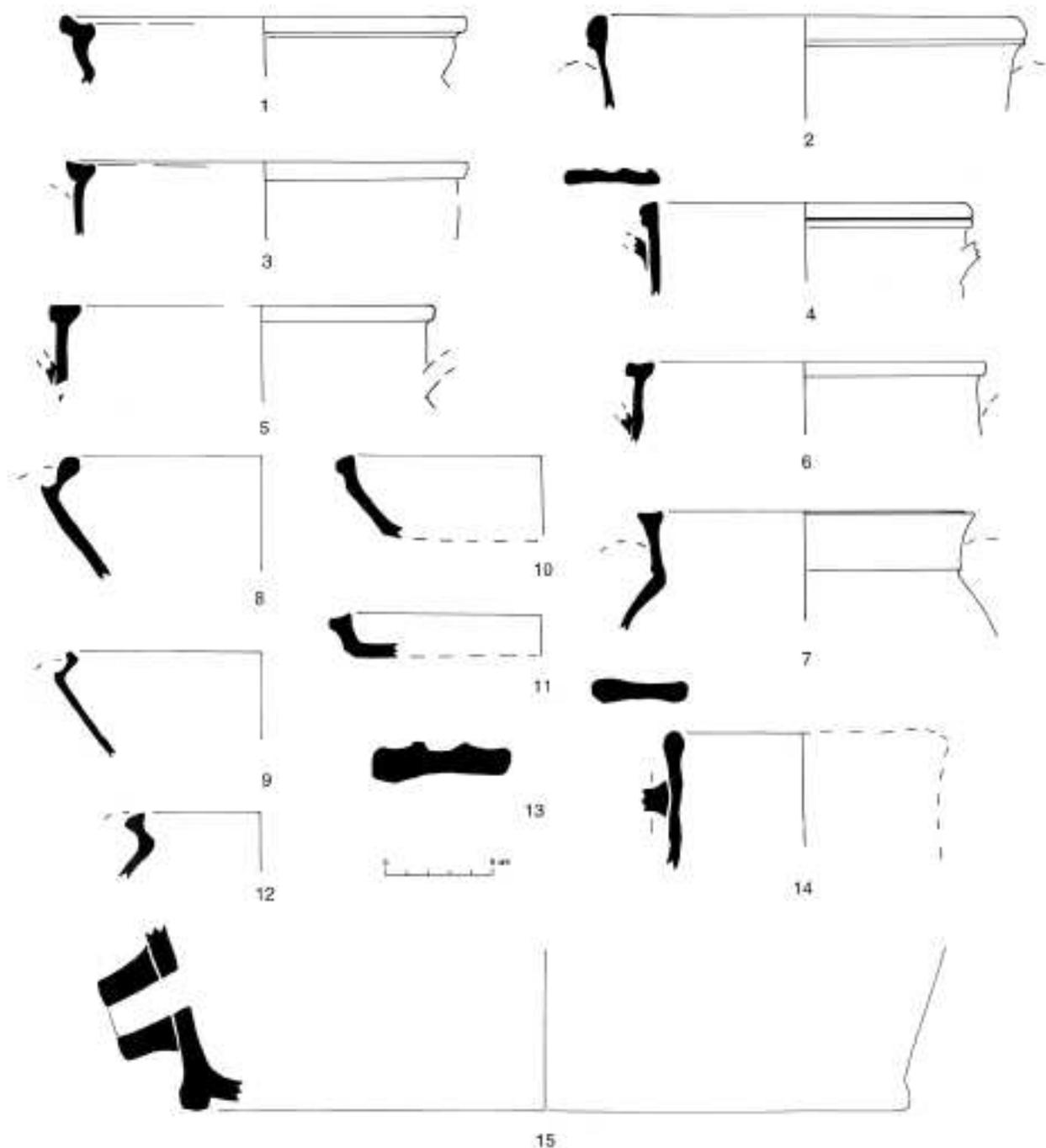


Fig. 33 : Montpellier, place de la Comédie. Marmites (n° 1-7), jattes (n° 8-9), poëlon (n° 10), pégau (n° 12) et couvercle (n° 11) en pâte claire glaçurée de l'Uzège ; anse d'une cruche en pâte grise calcaire 2 (n° 13) ; cruche et jarre en pâte grise grossière (n° 14-15), (M. Leenhardt).

n° 4-7). Le fond plat à talon est dans un cas percé de trous de suspension et un fragment de panse suggère la présence d'une carène. Le décor en registres, où alternent des traits bruns verticaux avec des bandes vertes, s'organise autour d'un médaillon central rempli d'une étoile à six points. Cette forme de coupe tout comme le motif évoquent directement les répertoires languedociens identifiés à Gigean (Broecker 1982 : fig. 12 à 18 ; Le Vert et le Brun 1995 : fig. 251), à Montpellier, place de la Canourgue (Leenhardt 1995a : fig. 83) et place de la Comédie (fig. 35 n° 5 et 6), à

Lattes, Mudaison, Loupian, La Seube (Lambert 1982-1983 : fig. 42 n° 3-5, fig. 43 n° 1) Ces coupes sont présentes sur tous les sites urbains et ruraux au moins dès le premier tiers du XIV^e siècle et perdurent en s'épaississant, avec une carène moins marquée. Cette forme sur laquelle se développent des motifs géométriques stéréotypés a peu d'équivalent en Provence et dans la vallée du Rhône où la coupe tronconique à lèvre en bourrelet domine. On constate cependant que des séries de coupes à carène, monochromes et vertes et brunes, ont été produites dans l'atelier marseillais au

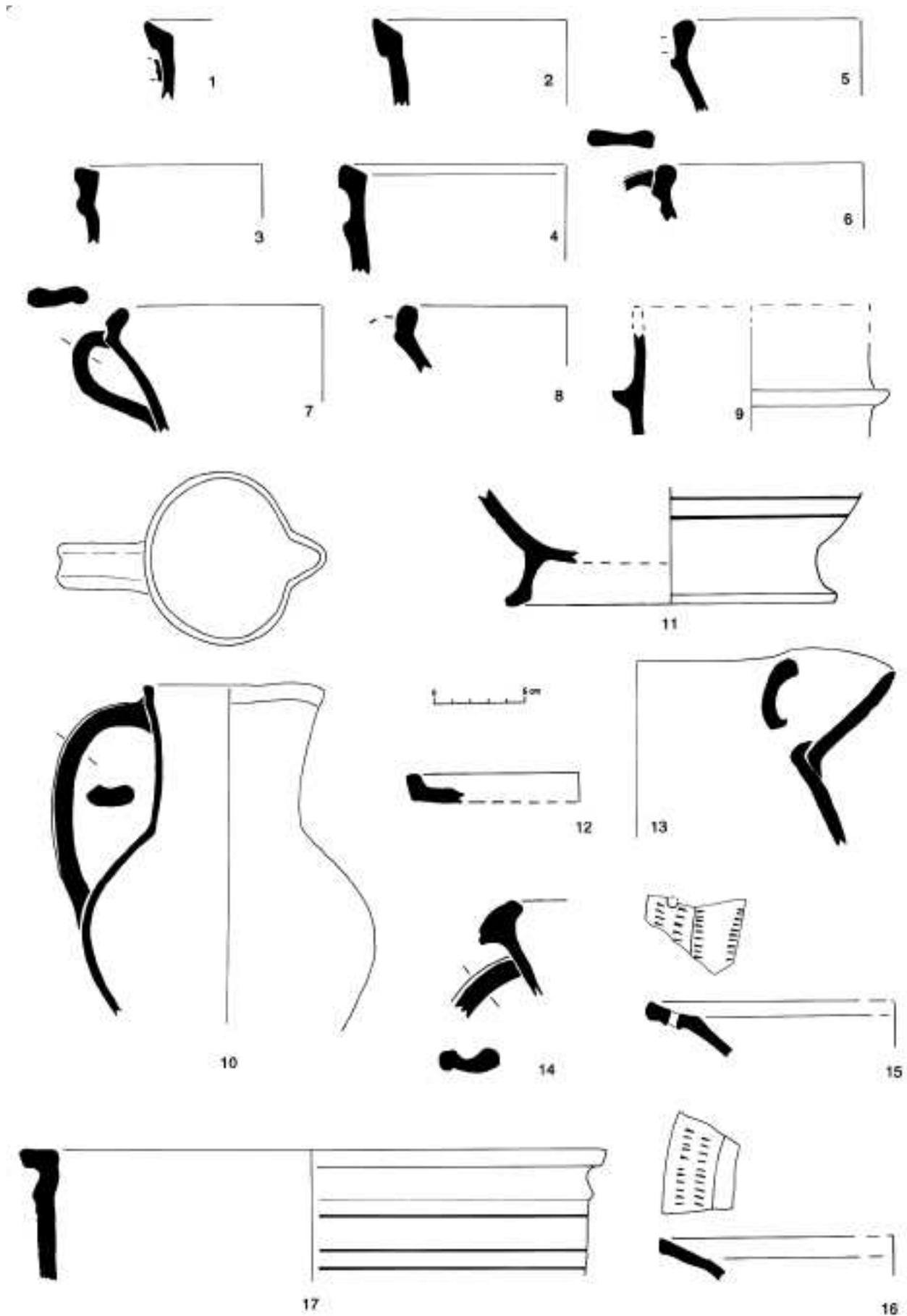


Fig. 34 : Montpellier, place de la Comédie. Marmites (n° 1-2), bassins cylindriques (n° 3-4), jattes (n° 6-8) et tuyau de canalisation en pâte rouge glaçurée (n° 9) ; cruche (n° 10), vase sur pied annulaire (n° 11), couvercle (n° 12), pot à bec ponté (n° 13) et bassin à anses (n° 14) en pâte beige calcaire sans revêtement ; coupes à marli et décor imprimé à la roulette (n° 15-16) et bassin cylindrique (n° 17) en pâte calcaire émaillée monochrome, (M. Leenhardt, L. Vallauri).

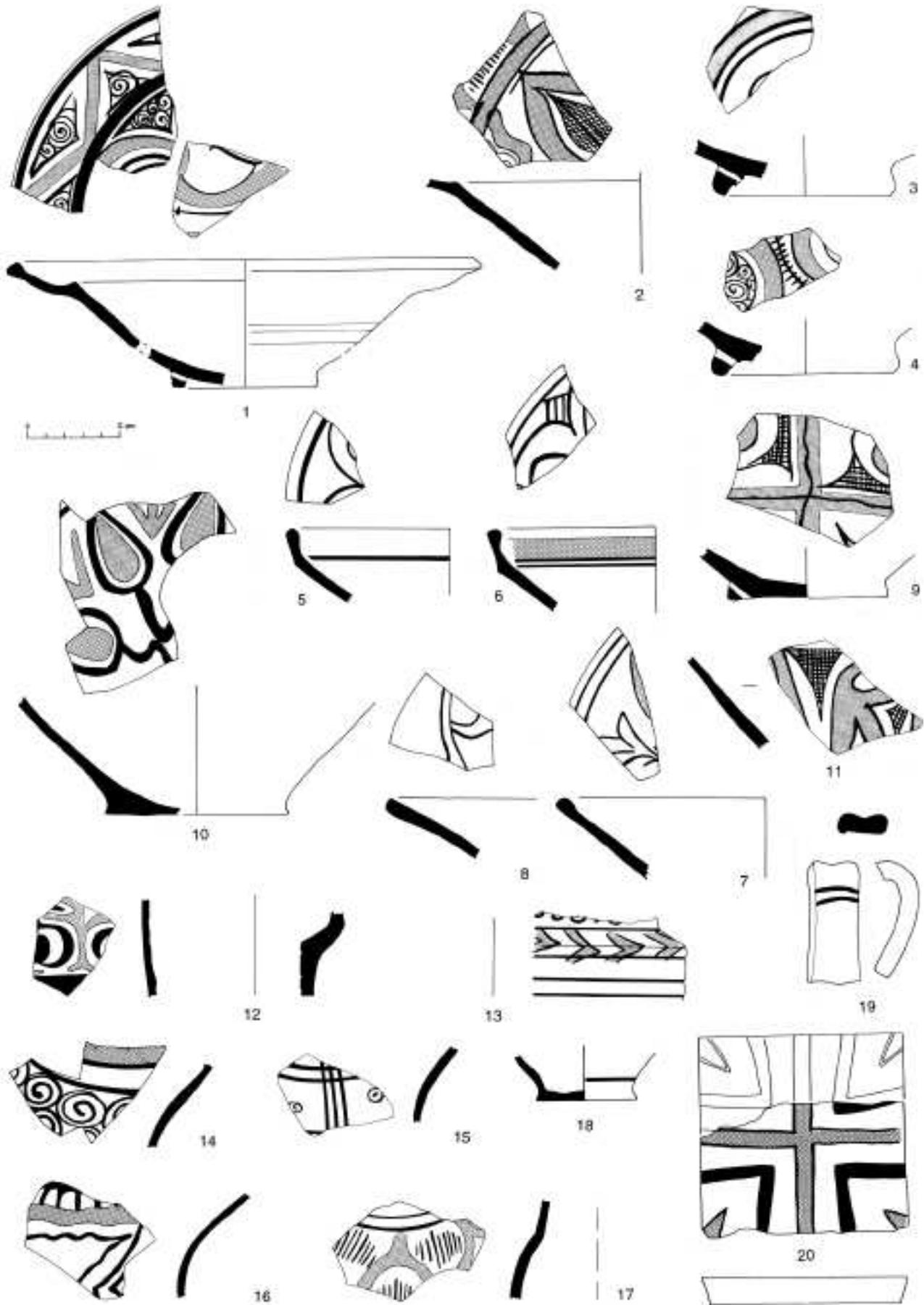


Fig. 35 : Montpellier, place de la Comédie. Coupes, albarello, cruches et carreau de pavement à décor vert et brun en pâte calcaire émaillée (L. Vallauri).

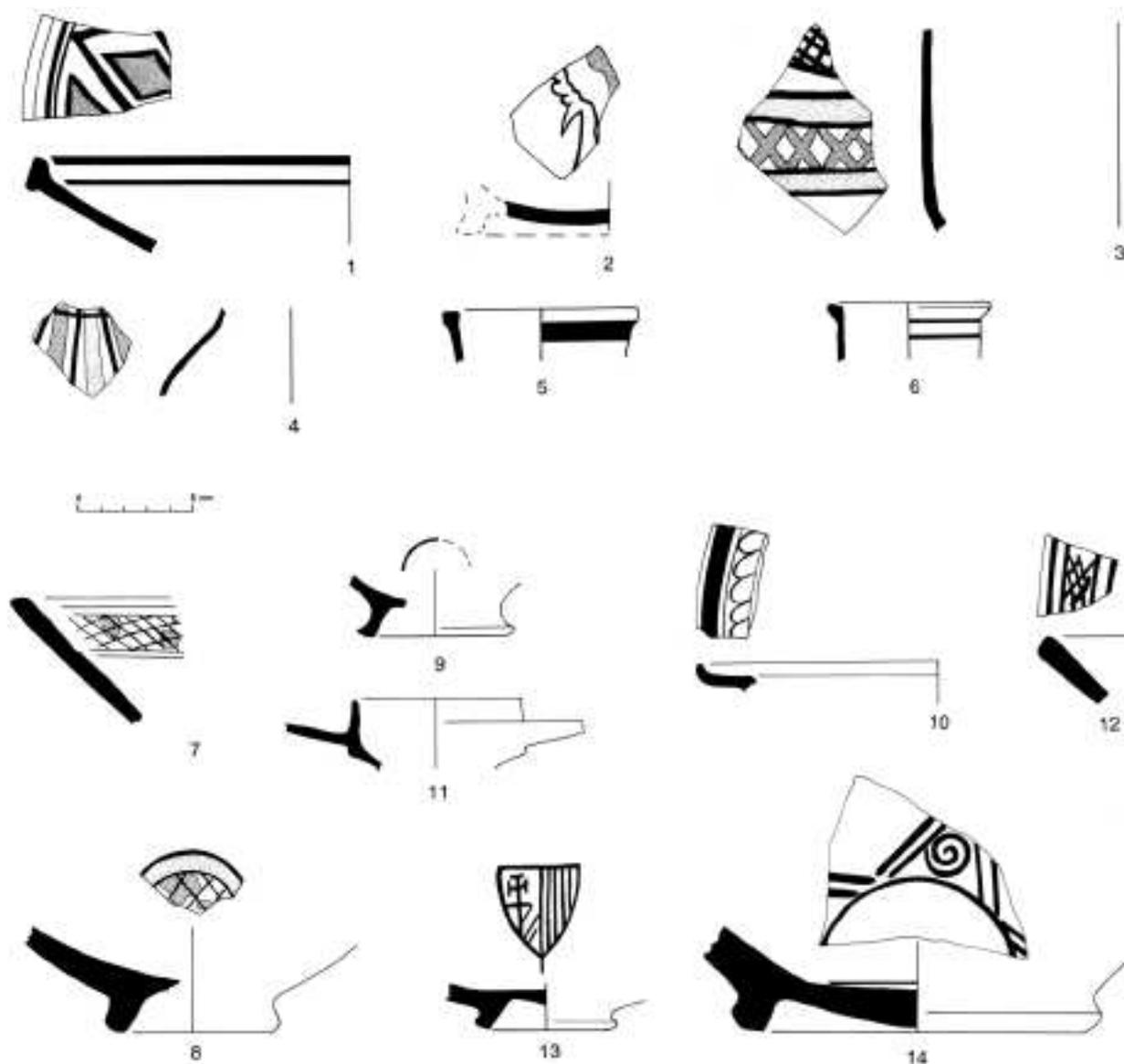


Fig. 36 : Montpellier, place de la Comédie. Coupes, albarello, cruches à décor vert et brun en pâte de l'Uzège émaillée (n° 1-6). Céramiques importées (n° 7-14) : sgraffito archaïque ligure (n° 7-8) ; sgraffito byzantin (n° 9) ; lustre métallique malaguénien ou valencien (n° 10) ; majolique sicilienne ou régionale ? (n° 11), majoliques catalanes à décor vert et brun (n° 12 et 14) ; majolique valencienne à décor bleu (n° 13), (L. Vallauri).

début du XIV^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997 : coupes 9 fig. 201).

Les figurines : trois objets en terre cuite émaillée se rattachent par la technique aux productions de vaisselles. Deux petits socles rectangulaires (fig. 30 n° 8) sur lesquels ont été collés des boudins d'argile, émaillés et peints en brun, évoquent des bases de petites statuettes. L'une pourrait avoir supporté les pattes d'un animal portant un cavalier suivant les exemples connus à Avignon en argile réfractaire ou calcaire (Thiriot 1987b : 61).

Le personnage modelé dans une argile dure grisée (fig. 31) est d'une grande finesse d'exécution (Le Vert et le Brun 1995 : n° 243). La tête aux détails morphologiques (yeux, nez, bouche et boucles) figurés

avec précision, est couverte d'un bandeau relevé sur le haut du front surmonté d'une corne d'où pendent à l'arrière trois longs rubans. Elle pourrait appartenir à une statuette féminine ou religieuse (évêque). Dans ce cas la représentation d'une mitre à trois fanons au lieu de deux serait inhabituelle. Collée actuellement sur un petit socle, il est difficile de savoir si elle est cassée et incomplète. Ce visage au long nez fin et au sourire précieux est à rapprocher des fragments de statuettes plus rustiques en pâtes réfractaire et calcaire retrouvées à Avignon (Le Vert et le Brun 1995 : n° 281, 296, 297).

Ce petit lot de faïences présente une certaine homogénéité par la finesse et la dureté des pâtes, l'élégance des profils et des décors. La majorité des formes montre des parallèles avec des productions de la seconde moitié du XIII^e et du début du XIV^e s. La rareté

des coupes à carène, l'absence de plats à marli qui sont généralement associés dans les contextes languedociens aux importations valenciennes peintes en bleu et lustre, et aux vaisselles catalanes vertes et brunes comme à Montpellier, Gigean et la Seube (bien daté du premier tiers du XIV^e s.) plaident en faveur de l'ancienneté de ce lot. Il constituerait le témoignage d'une production régionale originale dont il importerait de connaître la durée d'existence et la localisation précise des officines. Celles-ci, de dimensions peut-être modestes, semblent avoir eu une diffusion limitée au seul Languedoc et à l'aire montpelliéraine, exception faite de la coupelle échouée sur une épave en Catalogne.

La série décorée étudiée dans ce contexte clos, retrouvée dans la ville même de Montpellier, constitue un nouveau point de départ pour l'identification d'un éventuel centre producteur urbain. D'autre part, elle est associée à un petit groupe de faïences monochromes en pâte calcaire ainsi qu'à un lot plus important de vaisselles en pâte calcaire sans revêtement (cf. *supra*). Les résultats des premières analyses d'argiles effectuées sur ces matériels permettent de faire le lien entre ces différentes catégories de vaisselles calcaires et confirment à une anomalie près l'homogénéité du petit lot de faïences peintes montpelliéraines (cf. *infra*).

2 Les céramiques importées (fig. 37) (L. Vallauri)

Les céramiques d'importation sont quasi absentes sur ce site. Les quatre pièces reconnues parmi la masse de céramiques locales et régionales se répartissent entre deux formes fermées et deux formes ouvertes ; elles sont toutes uniques dans leur genre et leur origine.

Une seule est parvenue complète (fig. 37 n° 1). C'est une grande coupe de 40 cm de diamètre à l'ouverture, peu profonde (13 cm de haut), de profil tronconique, montée sur un pied annulaire. La paroi épaisse est légèrement carénée dans la partie supérieure, mais sans former un angle vif et se termine par une lèvre en bourrelet, aplatie vers l'extérieur. L'observation de la pâte n'est plus possible car la pièce a été restaurée. La surface externe de couleur rose, sans revêtement, est tournassée à la base et sous le pied. La surface interne est couverte par une glaçure opacifiée à l'étain, très altérée, qui laisse percevoir les traces d'un décor peint en vert. Le brun de manganèse semble absent mais la pièce est trop dégradée pour l'affirmer. Les motifs les plus lisibles sont des stries verticales regroupées par dix qui remplissent quatre zones sur le bandeau formé par la carène. Sur toute la surface de la panse on devine un décor fait de cercles et traits tracés rapidement. Cette large pièce s'inscrit dans la tradition des répertoires islamiques tant espagnols que siculo-maghrébins. Elle évoque l'*ataifor* de grande dimension bien connu dans les typologies de l'*al-Andalus*, sur tous les sites de l'Espagne du Sud et à Majorque depuis la période califale jusqu'à la fin de la période nasri (X^e-XV^e) (Rossello-Bordoy 1991 : 167 n° 53 ; Retuerce Velasco, Zozaya 1986 : Pl. 3 n° 25). Cependant, la forme retrouvée à Montpellier, lourde et

abâtardie s'en éloigne par l'absence de carène marquée, et l'évasement de la partie supérieure. Le bourrelet de la lèvre pourrait évoquer aussi le répertoire des grands bassins *lebrillo/alcadafe* munis d'un fond plat. Quant au décor émaillé, semble-t-il très élémentaire, il rappelle encore des compositions géométriques issues du monde islamique occidental, tels les groupements de hachures verticales dans la partie supérieure de la carène. Ces derniers sont présents souvent à l'extérieur des bassins glaçurés ou émaillés siculo-maghrébins du XI^e s. On les retrouve à l'intérieur des bassins émaillés - attribués par analyse à des ateliers majorquins - découverts à Majorque même ou insérés sur les façades des églises pisanes au XI^e s. (Berti *et al.* 1986 ; Le Vert et le Brun 1995 : 110, 153 n° 85, 112). Si l'exemplaire issu du puits rappelle ce principe de décor sur émail, l'absence cependant de glaçure plombifère au revers le distingue des productions anciennes des Baléares. L'attribution de cette pièce exceptionnelle reste donc délicate à faire. Seules des analyses de pâtes permettraient de résoudre le problème d'origine de ce bassin probablement hispanique.

Le second vase émaillé (fig. 37 n° 2) est aussi dans la tradition islamique. Très fragmenté, ce fond annulaire de vase fermé ou de petite jarre, recouvert d'émail blanc à l'intérieur et à l'extérieur, présente une pâte rose contenant des petits points de dégraissant rouge. Façonnée avec soin, la panse bien moulurée porte un décor de volutes moulées. De tels vases émaillés en blanc sont attestés au Portugal sur le site de Mértola au XII^e s. Sur ces pièces, les motifs d'arabesques et d'atauriques en relief qui couvrent la panse sont rehaussés de lustre métallique (souvent mal conservé) et, sur le col, ils sont associés aussi à du brun de manganèse (Torres 1987 : 75, 76). Deux autres exemples de vases moulés (XI-XII^e s.) recouverts cette fois d'une couverte bleutée proviennent de Murcie et de Sigilmassa au sud du Maroc (Navarro Palazon 1986 : 35 n° 70 ; Le Vert et le Brun 1995 : n° 71). Le vase de Montpellier dont il ne reste que peu de chose pourrait se référer à ces riches vaisselles attribuées aux ateliers de l'*al-Andalus*.

Un autre tesson en pâte rouge dure est recouvert à l'intérieur d'une glaçure transparente et à l'extérieur d'un émail blanc maculé par une coulure de glaçure verte (fig. 37 n° 3). Il appartient à un vase fermé dont l'épaule est souligné par de fines moulurations. Cette catégorie de vaisselles entièrement couvertes à l'avant et au revers par des revêtements monochromes transparents, verts ou/et blanc, et réalisées avec diverses pâtes rouges, (dont l'une parsemée de points jaunes) est de mieux en mieux cernée par les études italiennes, provençales et corses. Elle comprend essentiellement des séries de coupes et coupelles sur pied annulaire (Vallauri 1997 : 82-83, fig. 53). Mais des fragments de vases fermés à col et anses moulurés accompagnent parfois ce groupe : on en identifie à Gênes (Cabona *et al.* 1986 : 461, tav. VI, VII), à Marseille (Richarté 1994 : 316, fig. 128 ; Parent 1997 : 4-5, fig. 7) et en Catalogne parmi le matériel islamique

de l'épave Culip VI où se trouvait également la coupelle verte et brune languedocienne (Nieto *et al.* 1989). La forme complète des vases à liquide était jusqu'alors inconnue. Un exemplaire particulièrement bien conservé a été retrouvé à Marseille dans un puits abandonné au début du XIV^e s. (Hesnard *et al.* 1993 ; Démians d'Archimbaud, Vallauri 1998 : fig. 47 n° 7 Amouric *et al.* 1999 : 14, fig. 30). Il pourrait constituer le prototype de cette forme retrouvée si fragmentée et identifiée seulement par la pâte rouge dure, la présence conjointe de l'étain, de la glaçure plombifère transparente ou colorée au vert de cuivre et par des détails morphologiques (moulurations des anses et du col). Si tel était le cas, il pourrait s'agir d'une petite jarre à deux anses sur pied annulaire dont l'extérieur est traité selon une bichromie verte et blanche. Sur l'exemplaire découvert à Marseille, le sommet des anses est orné d'une petite protubérance de tradition islamique. On peut aussi rapprocher une autre forme fermée, très proche dans la conception des revêtements bipartites et de l'anse à ergot. Ce second vase complet découvert fortuitement à l'intérieur d'un bâtiment monastique (Saint-Pons de Gémenos), près de Marseille, diffère cependant dans la forme : il s'agit d'une cruche pansue sur pied annulaire, à une seule anse et qui comporte un bec verseur triangulaire (Le Vert et le Brun 1995 : n° 199). Toutes ces céramiques glaçurées et/ou émaillées mais sans décor caractérisent des niveaux stratigraphiques anciens. La plupart à Marseille comme à Gênes sont présentes dans les niveaux du XII^e et de la première moitié du XIII^e s. Ces petites séries de vaisselles méditerranéennes diffusées principalement le long des côtes se distinguent par les pâtes et les formes des céramiques monochromes byzantines. Elles pourraient, d'après les analyses effectuées en Ligurie, provenir soit de Sicile soit du Maghreb, mais il est encore impossible d'en préciser l'origine exacte.

Les deux derniers fragments de vaisselle importée sont mieux identifiables. Ils appartiennent à une coupe en pâte siliceuse beige recouverte à l'intérieur et l'extérieur d'une glaçure turquoise (fig. 37 n° 4). Le décor radiant noir est peint sous la glaçure alcaline. Ces céramiques précieuses venues du Proche-Orient sont aujourd'hui bien recensées dans le Midi méditerranéen dans des niveaux qui s'échelonnent du XII^e au XV^e s. En Languedoc, elles sont présentes à Beaucaire (Schneider 1995), Narbonne, Perpignan et jusque dans l'Aude sur le castrum de Lastours dans un contexte du premier quart du XIII^e s. (Gardel 1996 : 169, fig. 127 n° 1). Deux fragments de vases ont été aussi repérés à Montpellier dans un silo de la Place de la Canourgue comblé à la fin du XIV^e - début XV^e s. Souvent retrouvées à l'état de tessons, ces productions qui circulent en petit nombre en Occident sont attribuées globalement à divers ateliers du Proche-Orient, syriens voire aussi égyptiens (Thiriot 1991 et 1995).

Ce lot de céramiques issues du monde islamique oriental et occidental paraît néanmoins chronologiquement

cohérent. L'absence de céramiques ligrures de type "sgraffito archaïque" et de céramiques glaçurées catalanes, traceurs des niveaux de la seconde moitié et de la fin du XIII^e s. témoignent peut-être de l'ancienneté de ce groupe tout comme l'absence de faïences à décor vert et brun ou bleu et lustre produites alors en Aragon ou dans la proche Catalogne. Les seules céramiques présentes sont originaires du sud de l'Espagne, de l'aire siculo-maghrébine, et du Proche-Orient. Elles reflètent bien la circulation de quelques pièces avant que les gros ateliers plus proches ne diffusent en masse leur production. Les enquêtes menées dans la ville même de Montpellier (place de la Comédie (fig. 36 n° 7-14), rue Maguelone, couvent des Franciscains, faculté de droit, faubourg de Nîmes, place de la Canourgue, la citadelle etc.) et dans le port de Lattes, illustrent des échanges de proximité avec la Ligurie, la Catalogne, l'Aragon et l'Andalousie à l'exception d'un sgraffito de Méditerranée orientale place de la Comédie (fig. 36 n° 9) et de deux tessons du Proche-Orient place de la Canourgue. Ces nouveaux produits apparaissent dans des contextes de la fin du XIII^e siècle en très petite quantité et leur importance s'accroît au XIV^e et surtout au siècle suivant. Il serait intéressant de confronter le comblement du puits avec d'autres ensembles montpelliérains contemporains, afin de mieux quantifier ces importations qui, rappelons le, sont exceptionnelles dans ce cas particulier. Toute généralisation serait abusive au risque d'une surinterprétation des données. Cette rareté des importations constatée à Montpellier contraste avec la situation de Marseille où dans des contextes de la fin du XII^e s. - début XIII^e s. les céramiques importées peuvent constituer près de 30 % des lots (Parent 1997), et atteindre 56 % dans le comblement d'un puits de la seconde moitié du XIII^e s. (Moliner 1990, 1993 ; Démians d'Archimbaud, Vallauri 1998).

3. Les analyses de céramiques en laboratoire (S.Y. Waksman, V. Merle-Thirion)

Des analyses réalisées au Laboratoire de Céramologie de Lyon ont porté sur plusieurs catégories de céramiques parmi celles présentées ci-dessus. L'échantillonnage comprenait des céramiques sans revêtement cuites en cuisson réductrice (pâtes grises calcaires 1 et 2) ou oxydante (pâtes rouges polies, pâtes beiges calcaires), des céramiques à glaçure plombifère (pâtes rouges siliceuses glaçurées, pâte claire calcaire à glaçure plombifère) ou stannifère (faïences monochromes, faïences à décor vert et brun).

En premier lieu, ces analyses ont permis de comparer la classification archéologique (basée sur les pâtes, les formes, les revêtements, les modes de cuisson) à une classification basée sur la composition chimique des pâtes. Elles ont également précisé quelles catégories pourraient correspondre à la production d'un même atelier ou groupe d'ateliers. Par ailleurs, elles tentent de situer le matériel du puits de Montpellier dans le contexte régional, par comparaison avec des céramiques issues

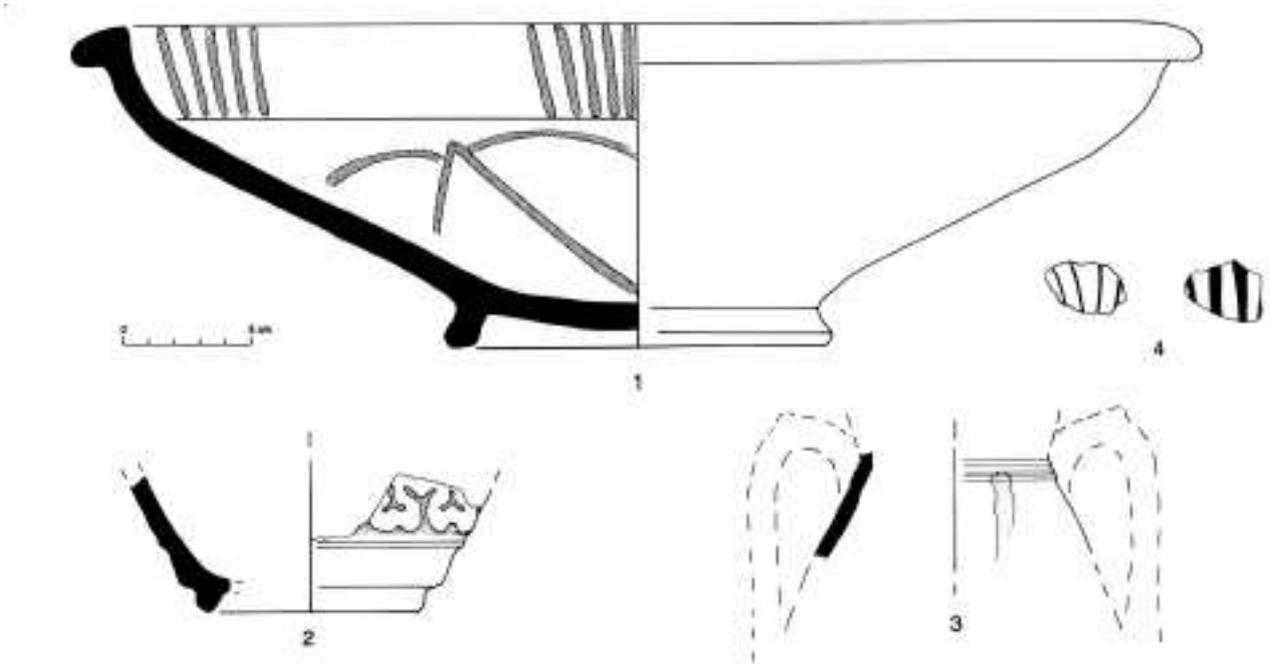


Fig. 37 : Céramiques importées d'Espagne du Sud ? (n°1-2), de Sicile-Maghreb ? (n°3) et du Proche-Orient (n°4), (L. Vallauri).

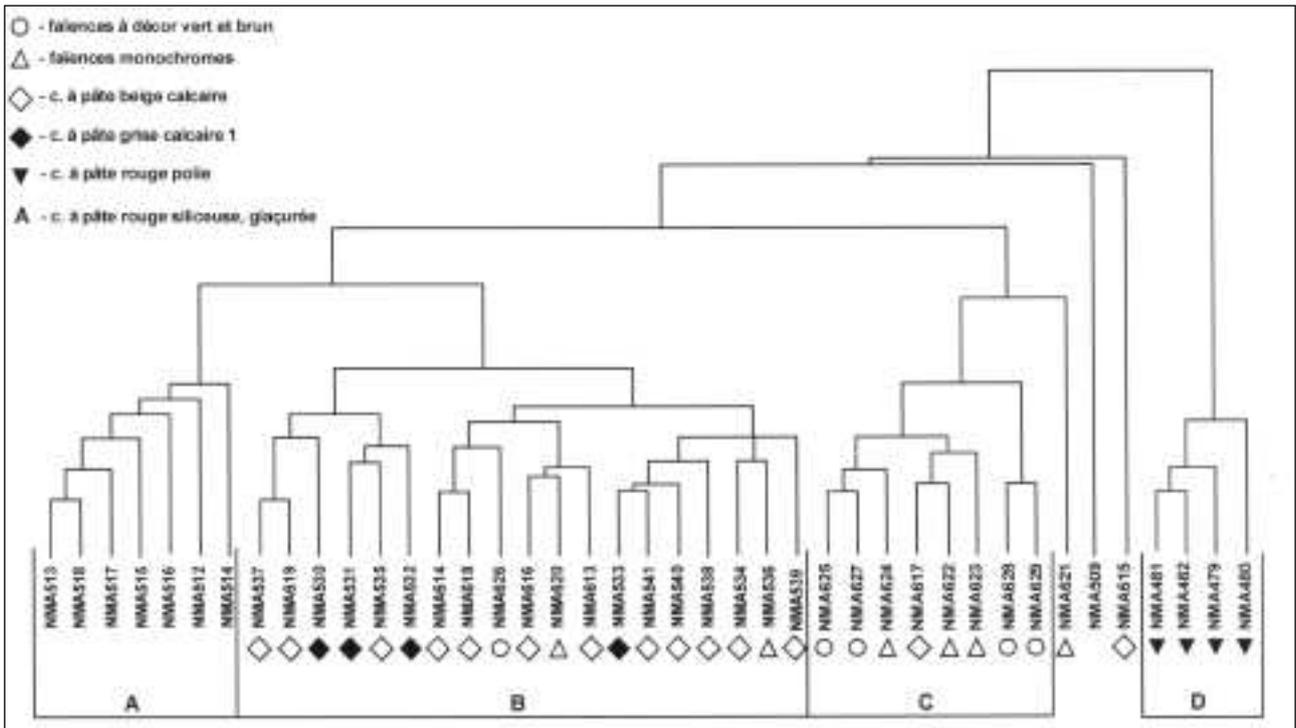


Fig. 38 : Classification par analyse de grappes de l'ensemble des échantillons analysés provenant du puits de Montpellier, avec indication des principaux groupes de composition chimique ; les catégories de céramiques sont représentées par des symboles dans la légende, (M. Vichydel).

d'autres sites producteurs (Saint-Jean-de-Fos, Aniane, Argelliers, le Garissou) ou consommateurs (abbaye de Saint-Félix-de-Montceau à Gigan, la Seube, Lunel-Viel) du Languedoc et dans certains cas de Provence (Marseille).

17 constituants chimiques (Mg, Al, Si, K, Ca, Ti, Fe, Mn, V, Cr, Ni, Zn, Rb, Sr, Zr, Ba, Ce), déterminés au laboratoire par fluorescence X, sont utilisés dans les

classifications. Celles-ci sont réalisées par analyse de grappes en affinité moyenne non pondérée sur données centrées réduites (Picon 1984).

Une première grappe (fig. 38) représente l'ensemble des échantillons issus du puits de Montpellier qui ont été analysés. Elle fait apparaître quatre groupes de composition chimique dont deux correspondent à des céramiques non calcaires (groupes A et D) et deux à des

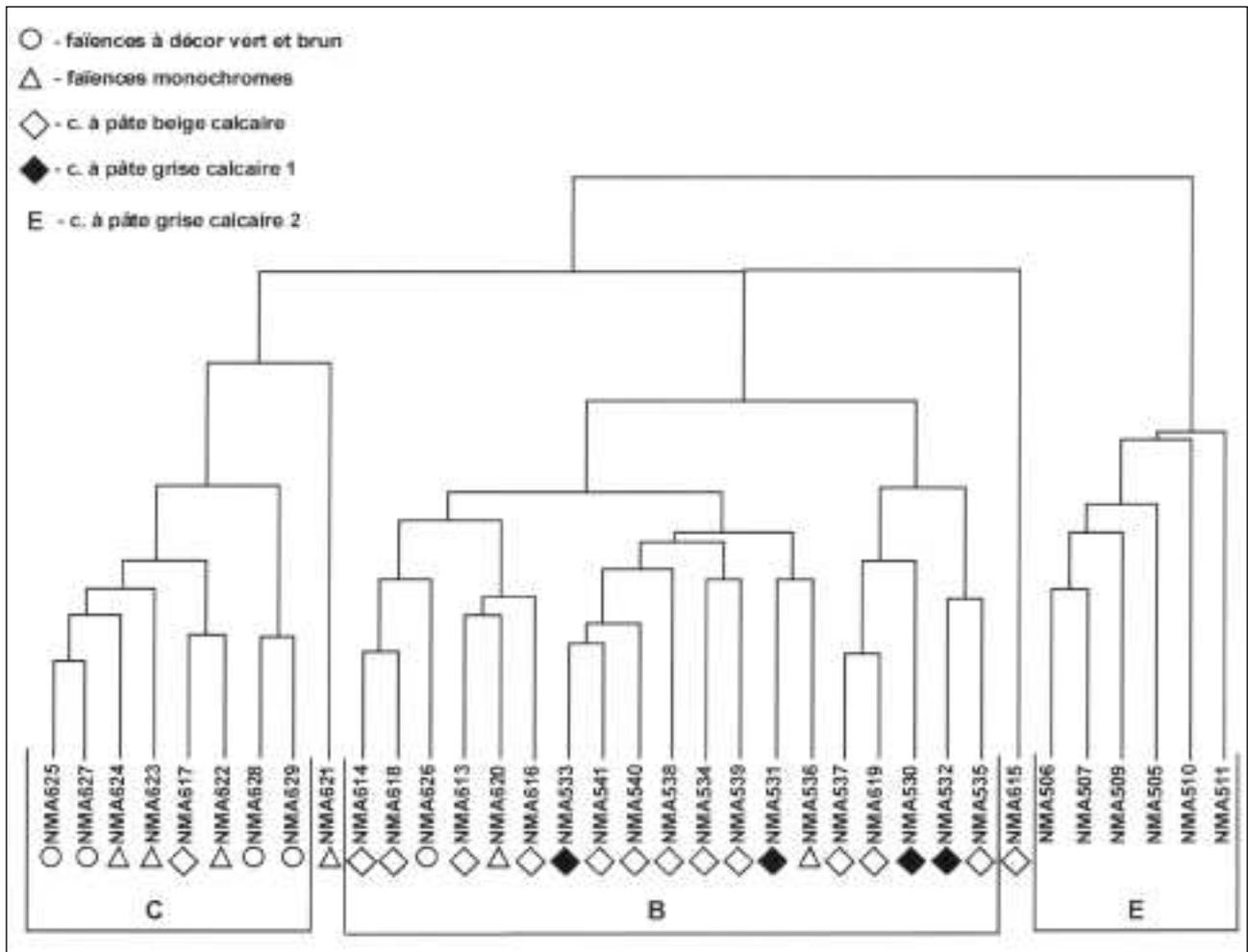


Fig. 39 : Classification par analyses de grappes des céramiques calcaires du puits de Montpellier analysées et de quelques exemplaires du type à pâte grise calcaire 2 provenant d'autres sites, avec indication des groupes de composition chimique, (M. Vichydel).

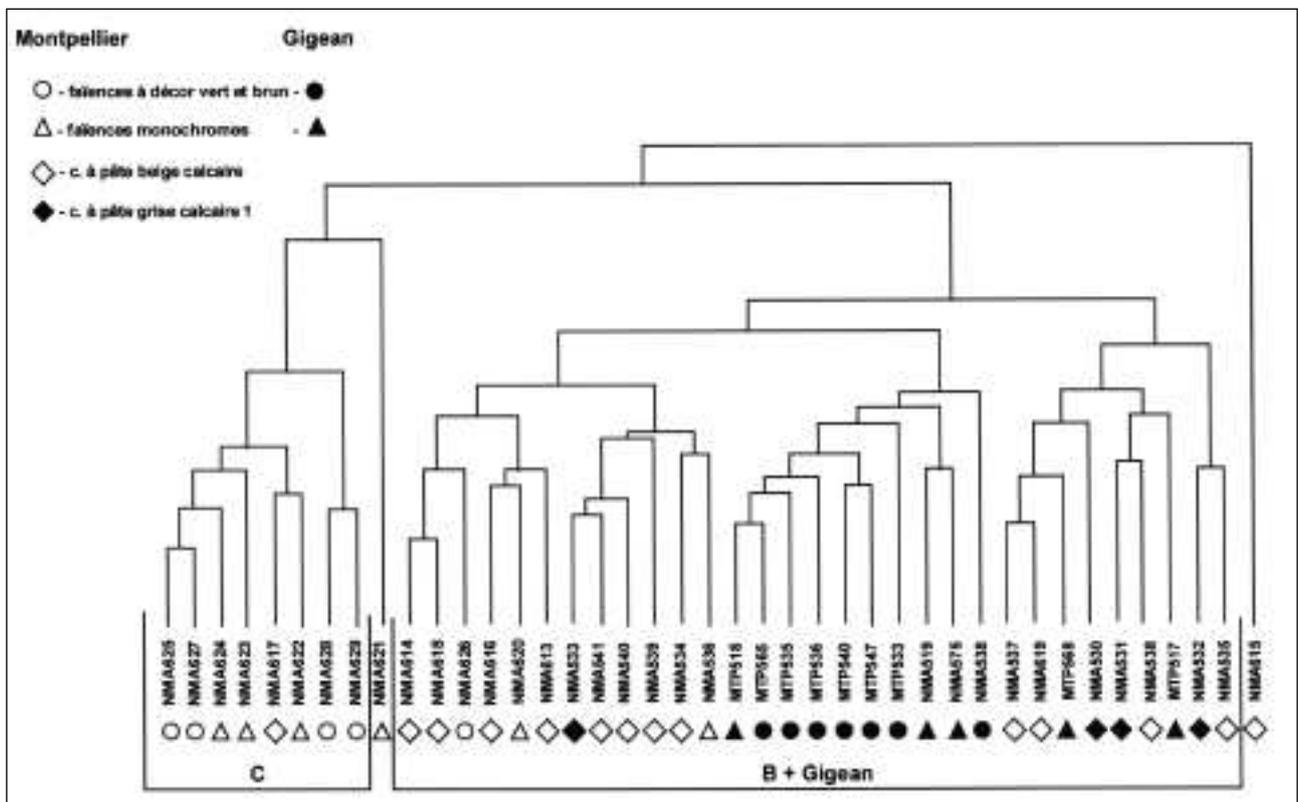


Fig. 40 : Classification par analyses de grappes des céramiques calcaires des groupes B et C et de deux exemplaires marginaux provenant du puits de Montpellier et de faïences monochromes et à décor vert et brun issues de l'abbaye Saint-Félix-de-Montceau (Gigean), (M. Vichydel).

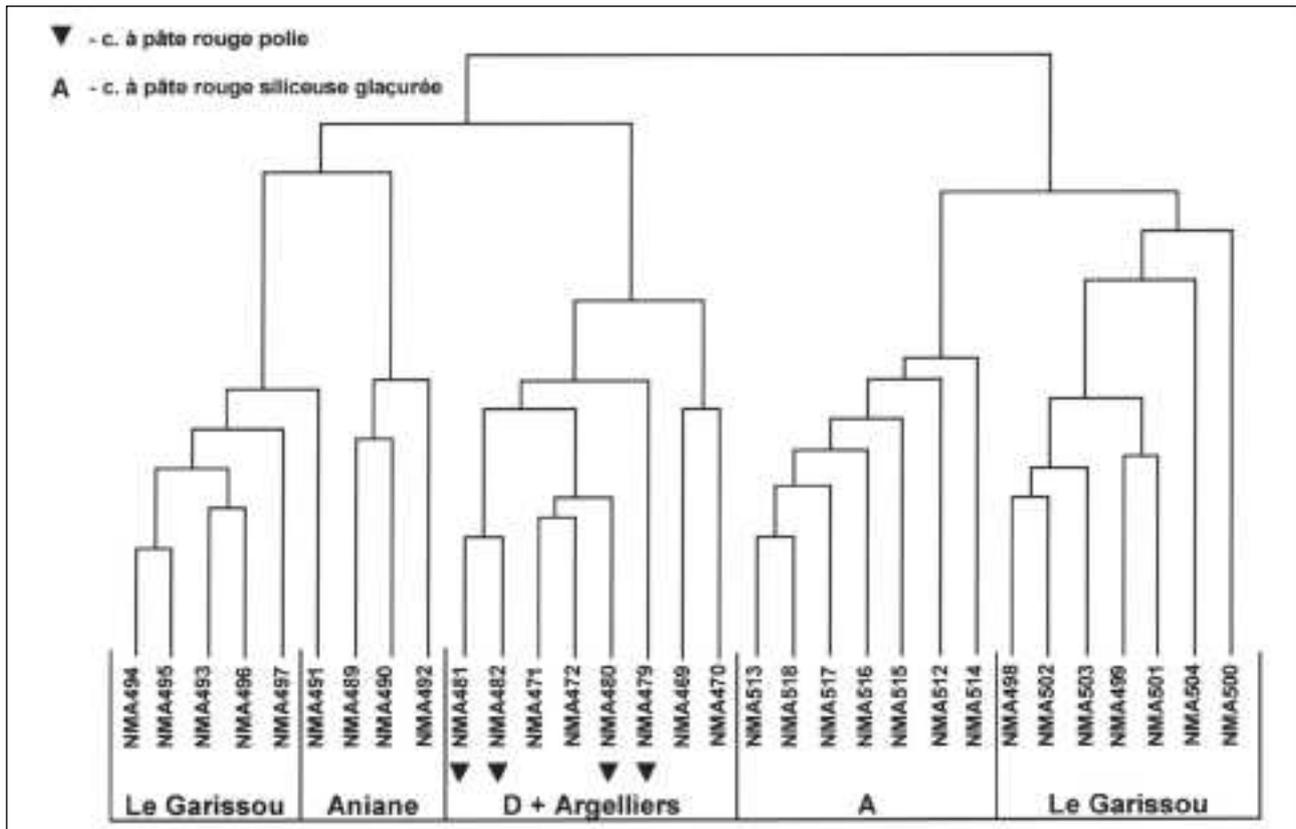


Fig. 41 : Classification par analyse de grappes des céramiques non calcaires analysées provenant du puits de Montpellier et de références des ateliers d'Aniane, d'Argelliers et du Garissou (Béziers), avec indication des groupes de composition chimique, (M. Vichydel).

	pâtes non calcaires				pâtes calcaires					
	groupe A (n=7)		groupe D (n=4)		groupe B (n=19)		groupe C (n=8)		groupe E (n=6)	
	pâte rouge siliceuse glacurée		pâte rouge polie						pâte grise calcaire 2	
	m	σ	m	σ	m	σ	m	σ	m	σ
CaO (%)	3.70	0.51	2.55	1.61	14.87	3.92	13.27	1.71	22.23	3.06
Fe ₂ O ₃	5.44	0.25	7.84	0.12	5.17	0.24	6.32	0.20	4.56	0.26
TiO ₂	0.560	0.073	1.085	0.014	0.574	0.025	0.724	0.031	0.718	0.043
K ₂ O	1.95	0.17	1.98	0.05	2.87	0.33	3.46	0.18	2.04	0.18
SiO ₂	70.24	1.32	64.75	1.49	58.54	4.19	55.92	1.70	53.53	2.70
Al ₂ O ₃	15.84	0.75	20.27	0.29	14.53	0.49	16.27	0.24	14.96	0.94
MgO	1.07	0.13	0.73	0.05	2.28	0.37	2.90	0.11	1.28	0.14
MnO	0.0280	0.0106	0.0324	0.0025	0.0559	0.0098	0.0806	0.0059	0.0309	0.0064
Zr (ppm)	156	31	285	11	149	12	153	7	198	13
Sr	97	6	83	11	224	49	283	53	604	74
Rb	100	6	115	4	123	14	158	7	108	6
Zn	74	9	155	14	96	20	88	15	97	13
Cr	77	8	88	4	87	8	120	12	95	8
Ni	77	8	78	6	66	7	107	15	43	4
Ba	291	32	342	16	325	31	347	14	298	118
V	95	5	128	13	102	7	127	9	109	10
Ce	75	12	105	2	65	8	67	5	85	2

Tableau 2 : -Moyenne (m) et écart-type (σ) des principaux groupes de composition chimique mis en évidence par les classifications. Le nombre (n) d'échantillons dans chaque groupe est précisé (S.Y. Waksman, V. Merle- Thirion).

céramiques calcaires (groupes B et C) (cf. tableau 2). Trois échantillons à pâte calcaire restent marginaux.

Les groupes de céramiques à pâtes calcaires B et C contiennent tous deux aussi bien des céramiques communes que des faïences monochromes et à décor vert et brun.

Le groupe B renferme la majorité des céramiques à pâte beige calcaire sans revêtement, les échantillons analysés correspondant à différents types d'objets : cruches (dont une à bandes peintes, NMA 618, fig. 12 n° 9), bassins, couvercle, tirelire, tuyau de canalisation. Il contient également une marmite à pâte claire calcaire qui est couverte d'une glaçure plombifère (NMA 537, fig. 22 n° 4).

Au sein du groupe B, ces céramiques ne se distinguent pas par leur composition chimique des céramiques à pâte grise calcaire 1, cuites en cuisson réductrice. Cette association confirme le parallèle observé sur les cruches des deux catégories, et indique l'utilisation d'un même matériau argileux dans l'un et l'autre mode de cuisson.

Par contre, les céramiques à pâte grise calcaire 2, pour lesquelles des similitudes de décor avec certaines céramiques beiges calcaires du puits avaient été mentionnées, correspondent à une production nettement différente. Ceci est manifeste par la position très marginale sur la grappe de la figure 38 du seul échantillon analysé à pâte grise calcaire 2 issu du puits (NMA 509, fig. 5 n° 6), et l'est plus encore lorsqu'on élargit l'échantillonnage à des exemplaires du même type trouvés à la verrerie de la Seube (Claret) et à Lunel-Viel (fig. 39). En effet, des différences par rapport aux groupes calcaires B et C apparaissent sur les rapports de concentration Ca / Mn et Ca / Sr, les concentrations en manganèse du groupe correspondant aux céramiques à pâte grise calcaire 2 (groupe E) étant remarquablement faibles pour des concentrations en calcium aussi élevées. De la même façon, les corrélations inverses Ca - Zr et Ca - Ti qui sont généralement observées dans des argiles calcaires d'une même formation ne se vérifient pas ici lorsqu'on passe des céramiques du groupe E à celles des groupes B ou C. Les compositions du groupe E sont des compositions rares pour des argiles calcaires naturelles (en ce qui concerne notamment la faible teneur en manganèse).

Parmi les autres échantillons marginaux sur la grappe de la figure 38, l'échantillon NMA 615 (fig. 13 n° 9) ne se distingue du groupe B que par des concentrations élevées en Ba. Il se rattache probablement à ce groupe et la concentration élevée en baryum résulte vraisemblablement d'un phénomène d'altération (Picon 1987).

Autre cas particulier, l'échantillon NMA 621 (fig. 25 n° 7), qui présente des caractéristiques typologiques particulières, ne semble se rattacher par sa composition à aucun des groupes mis en évidence.

Le groupe C renferme quatre des cinq faïences à

décor vert et brun analysées (NMA 625 (fig. 29 n° 4), NMA 627 (fig. 29 n° 6), NMA 628 (fig. 30 n° 2), NMA 629 (fig. 29 n° 9) et trois faïences monochromes qui se distinguent parfois des autres céramiques de cette catégorie par une forme un peu particulière ou par une pâte plus dure (NMA 622 (fig. 25 n° 4), NMA 623 (fig. 26 n° 1), NMA 624 (fig. 26 n° 2)). Il se démarque assez sensiblement du groupe B par des concentrations en Fe, Ti, Al, Mn, Cr, Ni et V plus élevées (cf. tableau 2).

Les céramiques des deux groupes calcaires B et C (avec lesquelles ont été laissés les exemplaires marginaux NMA 615 et NMA 621) ont été comparées à des faïences monochromes ou à décor vert et brun issues du site de l'abbaye de Saint-Félix-de-Montceau (Gigean) également à pâte calcaire (fig. 40). L'échantillonnage ainsi considéré intègre toutes les faïences calcaires à décor vert et brun trouvées en Languedoc qui ont été analysées au laboratoire sur 20 constituants chimiques. Précisons que de nombreux autres exemplaires de Gigean du même type ont également été analysés, sur 8 constituants seulement, mais que leur prise en compte n'apporte pas d'élément d'interprétation supplémentaire (Vallauri *et al.* 1980 : 424-427).

Les exemplaires de Gigean ont tendance soit à s'intégrer dans un sous-groupe du groupe B (pour les échantillons de faïence monochrome blanche ou verte MTP 568 et MTP 517), soit à constituer un sous-groupe voisin. L'ensemble des faïences à décor vert et brun se répartit ainsi dans plusieurs groupes de composition, et dans plusieurs sous-groupes qui ont des caractéristiques relativement proches.

Il faut noter que les céramiques présumées montpelliéraines (groupe B, incluant la plupart des céramiques communes majoritaires dans le puits) et les références de Montpellier dont dispose d'autre part le laboratoire (biscuits de faïences post-médiévales, non représentés sur la grappe de la figure 40) forment un ensemble de sous-groupes qui témoigneraient de l'hétérogénéité de l'approvisionnement en argiles des ateliers montpelliérains. Dans ces conditions, on ne peut exclure que les faïences vertes et brunes et monochromes de Gigean soient elles aussi d'origine montpelliéraine puisqu'elles ne présentent pas de différences de compositions plus importantes par rapport aux divers groupes montpelliérains qu'ils n'en ont entre eux. Mais cette origine n'est pas démontrée.

En ce qui concerne le groupe C, pourrait-il également correspondre à l'une des argiles disponibles dans la région ? Il se distingue assez nettement du groupe B et de certaines références montpelliéraines post-médiévales, ce qui pourrait faire douter de son origine montpelliéraine. Cependant, il n'en est pas plus différent que ne le sont d'autres références montpelliéraines. Dans ces conditions, il semble actuellement bien difficile d'apporter une réponse dans un sens ou dans l'autre.

Au sein du matériel du puits de Montpellier (fig. 38), les groupes A et D correspondant aux céramiques à pâte

non calcaires coïncident strictement avec les catégories de céramiques à pâte rouge siliceuse glaçurée (fig. 15 à 20, groupe A) et à pâte rouge polie (fig. 7-8, groupe D). Le groupe D se distingue du groupe A par des concentrations plus élevées en Fe, Ti, Al, Zr, Zn, V et Ce (cf. tableau 2).

En vue de rechercher leur origine, les céramiques de ces deux groupes ont été comparées à des références d'ateliers languedociens utilisant des argiles de même type, c'est-à-dire des argiles non calcaires et qui ne soient pas des kaolinites blanches (fig. 41). Il s'agit des ateliers d'Aniane, d'Argelliers et du site d'atelier du Garissou près de Béziers. L'atelier de Saint-Jean-de-Fos est exclu d'emblée comme provenance possible car les argiles qui y ont été utilisées sont soit des argiles beaucoup plus calcaires, soit des kaolinites blanches.

Les céramiques du groupe A, à pâte rouge siliceuse glaçurée, ne correspondent à aucun de ces trois ateliers, pas plus qu'à la production de céramiques non calcaires de l'atelier de Marseille Sainte-Barbe (non représentées sur la figure 41, Picon 1997 : 170-173). Par contre on voit sur la grappe de la figure 41 que les céramiques du groupe D se rapprochent nettement des références d'Argelliers. Ceci confirme les ressemblances qui avaient été observées entre les céramiques du groupe D et les productions d'Argelliers. Par ailleurs, des céramiques du même type trouvées à Marseille, Saint-Saturnin et Aniane (non représentées sur la figure 41, cf. *supra* céramiques à pâte rouge polie) ont des compositions qui se rapprochent également de celles des céramiques de cet atelier. Cependant, d'autres céramiques à pâte rouge polie trouvées dans les deux derniers sites se distinguent par leur composition des productions d'Argelliers. On ne peut exclure, bien que l'échantillonnage dont on dispose soit très faible, que d'autres ateliers, produisant ce même type de céramiques, aient pu exister dans la région montpelliéraine.

C Autres mobiliers

1 Les objets en bois (M. Leenhardt)

Les pièces les plus spectaculaires de ce groupe d'objets en bois contenus dans le remplissage du puits ont été présentées lors de diverses expositions (Saint-Jean 1988a ; Plaisirs et Manières 1992 : 200-201 ; Leenhardt 1995a). Ils avaient longuement stagné, comme les céramiques, dans la boue argileuse du comblement et donc été préservés. Découverts déformés, mous et noirs, ils ont été traités et consolidés au Laboratoire Oris Nucléaire de Grenoble, reprenant leurs formes aussi bien que l'aspect et la couleur du bois ; douze essences différentes furent alors identifiées : buis, érable, hêtre, bouleau, peuplier, chêne, noyer, épicéa, mélèze, pin sylvestre, frêne et aulne (Saint-Jean 1988a).

Il faut souligner l'importance exceptionnelle de ce lot. Il ne totalise pas moins de 74 objets répartis entre des vaisselles, des cuillers, des boîtes de rangement, mais

aussi des peignes, des outils peu identifiables précisément, des fuseaux et fusaiöles, des objets liés aux jeux, et même une chaussure et un élément de meuble. Par son importance numérique comme par la diversité des types représentés il constitue un des ensembles de mobilier en bois les plus conséquents découverts jusqu'ici en France. Rappelons que si jusqu'à la dernière décennie ces objets étaient rarement retrouvés par l'archéologie, depuis le développement des grands travaux d'aménagement en milieu urbain de bonnes séries sont désormais connues pour le bas Moyen Age, résultant de fouilles de sauvetage ayant mis au jour des puits, fosses, bassins ou citernes dans lesquels les bois étaient restés dans un milieu humide favorable à la conservation.

Les vaisselles en bois tourné dominant et groupent quinze écuelles et huit assiettes. Les premières sont en hêtre, érable, bouleau et aulne (fig. 42 n° 1-3 et 8-14). De différentes tailles elles ont souvent une panse légèrement carénée à paroi fine (moins de 4 mm) et se répartissent entre trois formes selon le type de bord, en marli plus ou moins prononcé, en léger bourrelet ou prolongeant simplement la paroi : ce dernier type (deux objets) est réalisé dans le bois le plus dur et se caractérise par une paroi exceptionnellement fine (1,5 mm : fig. 42 n°13) ; enfin une écuelle semble estampillée d'une marque dont la forme évoque les blasons des rois de Majorque (fig. 42 n° 14). Les assiettes sont très peu profondes et leur largeur varie de 16 à 24 cm (fig. 42 n°4-7). Toujours tournées elles sont en érable, hêtre ou bouleau.

La fréquence des écuelles en bois au sein du vaisselier des XIV^e et XV^e s., en Languedoc méditerranéen comme en Provence, apparaît clairement dans les inventaires après décès (Marandet 1986 : 129 et 1998 : 279 ; Stoff 1970 : 269) ; elle est aussi prouvée par l'archéologie pour ces périodes et même pour le XIII^e s. déjà. Les écuelles constituent la catégorie de récipient en bois la mieux représentée et dont la forme ne semble guère évoluer. Citons dans le Midi méditerranéen celles d'Aurignac et de Montauban, et en Provence celles d'Avignon (Gaday *et al.* 1995 ; Carru *et al.* 1996) ; d'autres séries abondantes et similaires proviennent notamment de Besançon, d'Ile de France, de Rouen et de Beauvais : en outre à Saint-Denis au XIV^e s. et à Besançon comme à Beauvais (Rois maudits 1998 : 411-412 ; Se nourrir à Besançon 1990 : 62-64 ; Dietrich 1994 : 75) quelques écuelles portent sur le fond une marque gravée, lettre ou croix, représentant sans doute la marque du propriétaire plus que celle de l'artisan.

Parmi les quatorze cuillères dénombrées, onze sont façonnées dans le buis, leur manche est taillé irrégulièrement et le cuilleron a une forme ovale, dans deux cas l'extrémité du manche a un profil bouleté analogue à celui des cuillères en métal et un seul exemplaire est orné d'un décor ocellé incisé (fig. 43 n° 3-5). Trois autres cuillères de dimensions et épaisseur bien supérieures et façonnées dans un bois plus grossier

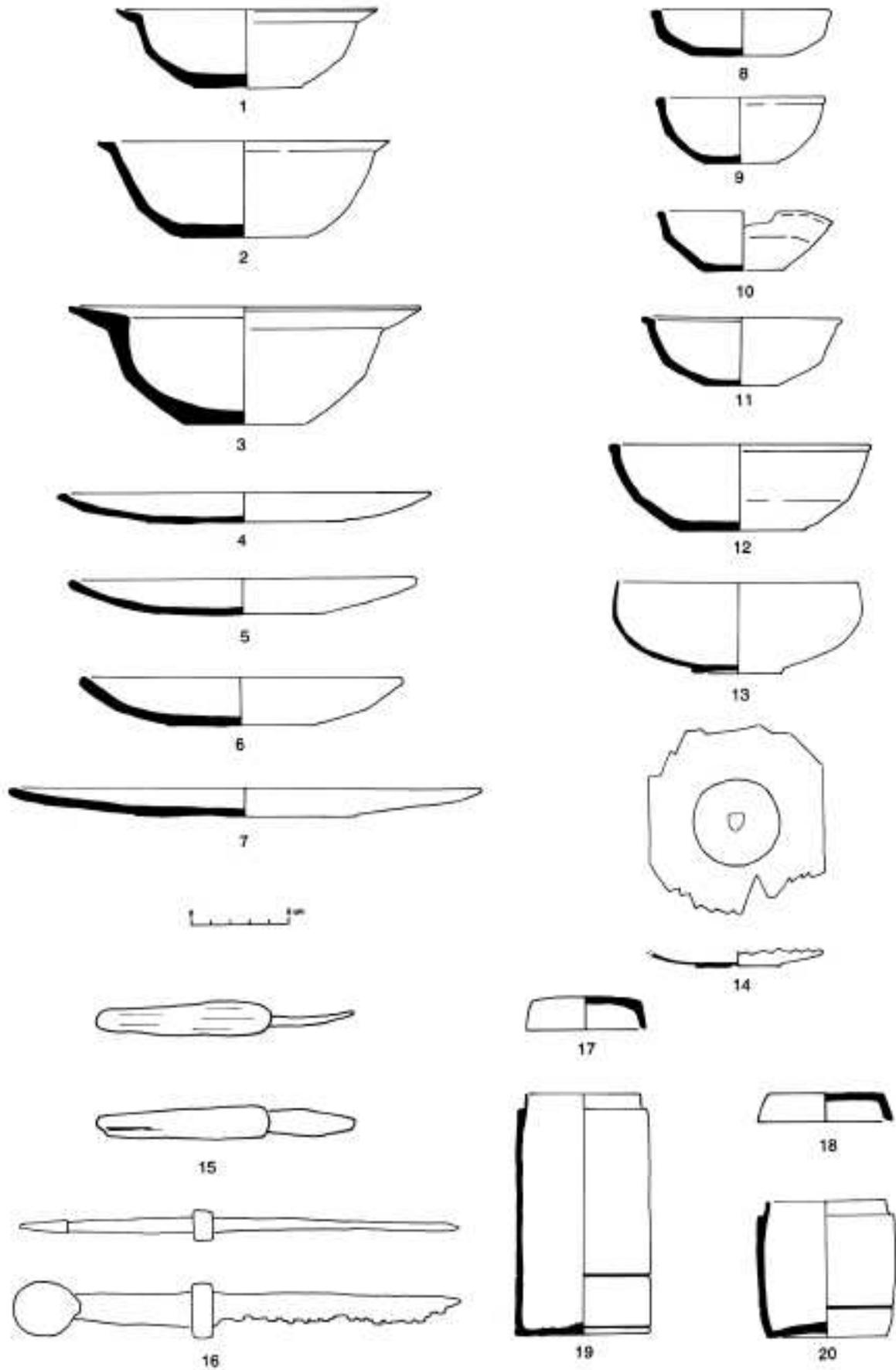


Fig. 42 : Objets en bois, bols (n°1-3 et 8-14), assiettes (n° 4-7), couteau (n° 15), dague d'enfant (n° 16) et boîtes (M. Leenhardt).

devaient vraisemblablement être utilisées pour surveiller la cuisson des ragoûts et bouillis dans les marmites (fig. 43 n° 1). Des cuillères comparables à celles en buis et attribuées au XIII^e s. également ont été recensées à Avignon (Gaday *et al.* 1995) mais aussi à Paris (Paris 1994 : 88-89) ; d'autres perdurent au XIV^e s. et même au début du XV^e comme le montrent les exemplaires provenant de Saint-Denis et d'Avignon, place de la Principale (Rois Maudits 1998 : 411 ; Carru *et al.* 1996). Un petit couteau à lame de fer et manche de bouleau complète la série des objets liés au service de la table ou à la préparation des aliments (fig. 42 n° 15). Citons en parallèle les manches de couteau du XIII^e s. récemment découverts à Marseille (Suvieri, de Boisseson à paraître : fig. 301-302).

Remarquables également six fonds de seaux ou tonnelets et quelques éléments de douves formant les parois de ces tonneaux, qui ont été réalisés en peuplier, hêtre, mélèze, pin ou épicéa (Saint-Jean 1988a : 28). Il faut citer en Provence les cinq seaux de bois recueillis place Jules Verne à Marseille et datés de la première moitié du XIV^e s. (Hesnard *et al.* 1993) ou les seaux découverts à Avignon place de la Principale (Carru *et al.* 1996) ou, plus au Nord, un seau trouvé place de la Pucelle à Rouen ou un autre encore à Strasbourg (Rouen 1994 : 32 ; Vivre au Moyen Age 1990 : 361). Figurent aussi quatre boîtes cylindriques en érable tourné représentées par deux corps et quatre couvercles, ces derniers s'ils étaient découverts isolément risqueraient d'ailleurs d'être confondus avec de petites coupelles (fig. 42 n° 17-20). Des boîtes identiques ont été découvertes récemment à Beauvais dans des latrines du XIII^e s. (Dietrich 1994 : fig. 9, B25) et l'on sait aussi qu'au début du XV^e s. à Dijon un apothicaire utilisait, parmi d'autres récipients, des boîtes de bois pour conserver ses produits (Piponnier 1987 : 239).

Une série d'objets renvoie à d'autres moments de la vie quotidienne. Cinq fuseaux sont accompagnés de leurs fusaïoles tournées en buis et ornées de rainures concentriques (fig. 44 n° 1). Les six peignes en buis et à double denture, fine et large, évoquent, eux, le temps de la toilette (fig. 44 n° 8) : un seul conservé à l'état très fragmentaire était décoré de cercles ocellés gravés tant sur la partie centrale que sur les côtés servant à la préhension (fig. 44 n° 7). Pour les régions méridionales, des peignes, toujours peu fréquents, attribués aux XIII^e ou XIV^e s., sont par exemple signalés à Montségur, Montauban ou Toulouse (Montségur 1980 : 158 ; Archéologie et vie quotidienne 1990 : 143 n° 98, 199 n° 350) ou encore à Avignon, Petit Palais (Aujourd'hui le Moyen Age 1981 : 88 n° 368). Trois pions d'échec en buis témoignent de l'importance de ce jeu dans la société médiévale (fig. 43 n° 8-10 et fig. 45). Cette activité ludique était attestée à partir du XI^e s. : les exemplaires en bois de Colletières (Isère) ou de Noyon (Aisne) le prouvent (Colardelle, Verdel 1993 : 263-264 ; Péchiné 1997 : 28-29). Elle perdurait au XIII^e s. comme le révèlent notamment les pièces en os du château de

Bressieux en Isère (Fleury-Alcaraz 1998 : 55). Jusqu'ici cependant la documentation archéologique en ce domaine restait fort lacunaire dans le Midi : on pouvait citer un pion en stéatite découvert à Montségur (Montségur 1980 : 218), deux pièces en bois de cervidé, l'une à Rougiers et l'autre à Sisteron (Démians d'Archimbaud 1981 : 429 ; Treglia *et al.* 1995), une autre en os dans le Tarn (Pousthomis-Dalle *et al.* 1998 : 53, fig. 29 n° 5) et la dernière en calcaire à Marseille (Suvieri, Boisseson à paraître : n° 89). D'autres objets se réfèrent à la présence d'enfants et à leurs jeux : il s'agit de deux petites toupies en buis tourné dont la partie sommitale est agrémentée de cercles concentriques gravés (fig. 43 n° 7) ; des modèles similaires existent encore à la fin du XIV^e s. en Provence à Avignon (Carru *et al.* 1996). Par ailleurs une petite dague en bois d'érable (L = 22,4 cm), copie des modèles métalliques, pourrait renvoyer elle aussi aux jeux d'enfants (fig. 42 n° 16). Il est plus délicat de cerner la fonction de cinq manches percés et rainurés, façonnés dans le buis (fig. 44 n° 4) ainsi que d'un manche plein dans lequel devait s'encaster une lame métallique (fig. 44 n° 2), les uns et les autres appartenant probablement à divers outils ; un dernier instrument évoque peut-être un passe-lacet (fig. 44 n° 5). Il faut encore citer deux autres pièces en bois. Un pied de meuble (fig. 43 n° 11) est d'autant plus exceptionnel que les sites archéologiques en livrent rarement même si, pour les XIV^e-XV^e s., les sources écrites en mentionnent parfois (Stouff 1970 : 266 ; Marandet 1998 : 271-272). Enfin, plus étonnant, un patin à boue, formé par un bloc de bois d'olivier aplani dans sa partie supérieure et taillé en dessous de manière à façonner deux pieds qui sont renforcés à leur base par une plaque de fer d'où partent trois tiges traversant toute l'épaisseur du patin de la base jusqu'à la surface plane (fig. 43 n° 6). Des patins ferrés formés d'une semelle de bois, plus ou moins épaisse et munie d'une lanière ou courroie de cuir, destinés à protéger les chausses de laine ou de cuir de la boue, lors de la marche dans la rue, la cour ou les champs, sont signalés dans divers dictionnaires et encyclopédies (Viollet-le-Duc 1865 : 488). Les modèles médiévaux, retrouvés par l'archéologie sont encore rares. Trois exemples seulement sont connus jusqu'ici en France pour le XIII^e s., celui de Montpellier et deux autres à Tourcoing caractérisés par une armature métallique plus importante (Rois maudits 1998 : 431). En fait c'est à Londres qu'un patin identique, daté du XIII^e s. et ayant gardé sa lanière de cuir, a été trouvé (Grew, de Neergaard 1988 : 92-93). Le faible nombre des patins recensés ne signifie pas forcément qu'ils aient été rares au Moyen Age, mais résulte probablement surtout de mauvaises conditions de conservation.

La diversité des objets en bois retrouvés dans ce puits prouve que dans la plupart des cas, hors milieu humide, l'archéologie ne livre qu'une image extrêmement partielle et tronquée de la réalité des vaisselles, outils et jeux utilisés dans le quotidien. Elle incite donc à la plus grande prudence dans l'interprétation de l'absence ou de

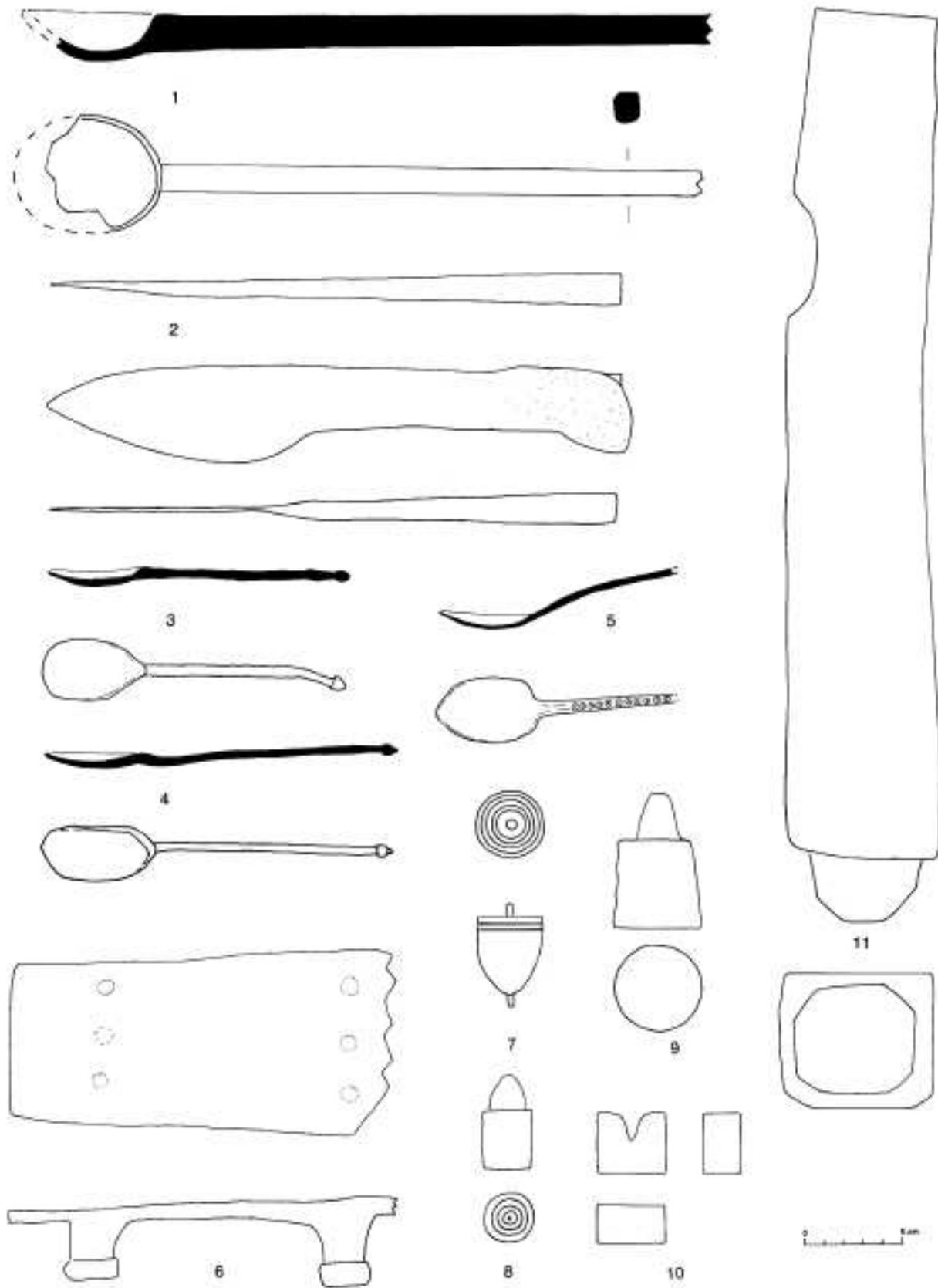


Fig. 43 : cuillers en bois (n° 1 et 3-5), couteau en fer (n° 2), patin à boue (n° 6), toupie (n° 7), pions d'échec (n° 8-10), et pied de meuble (n° 11) en bois, (M. Leenhardt).

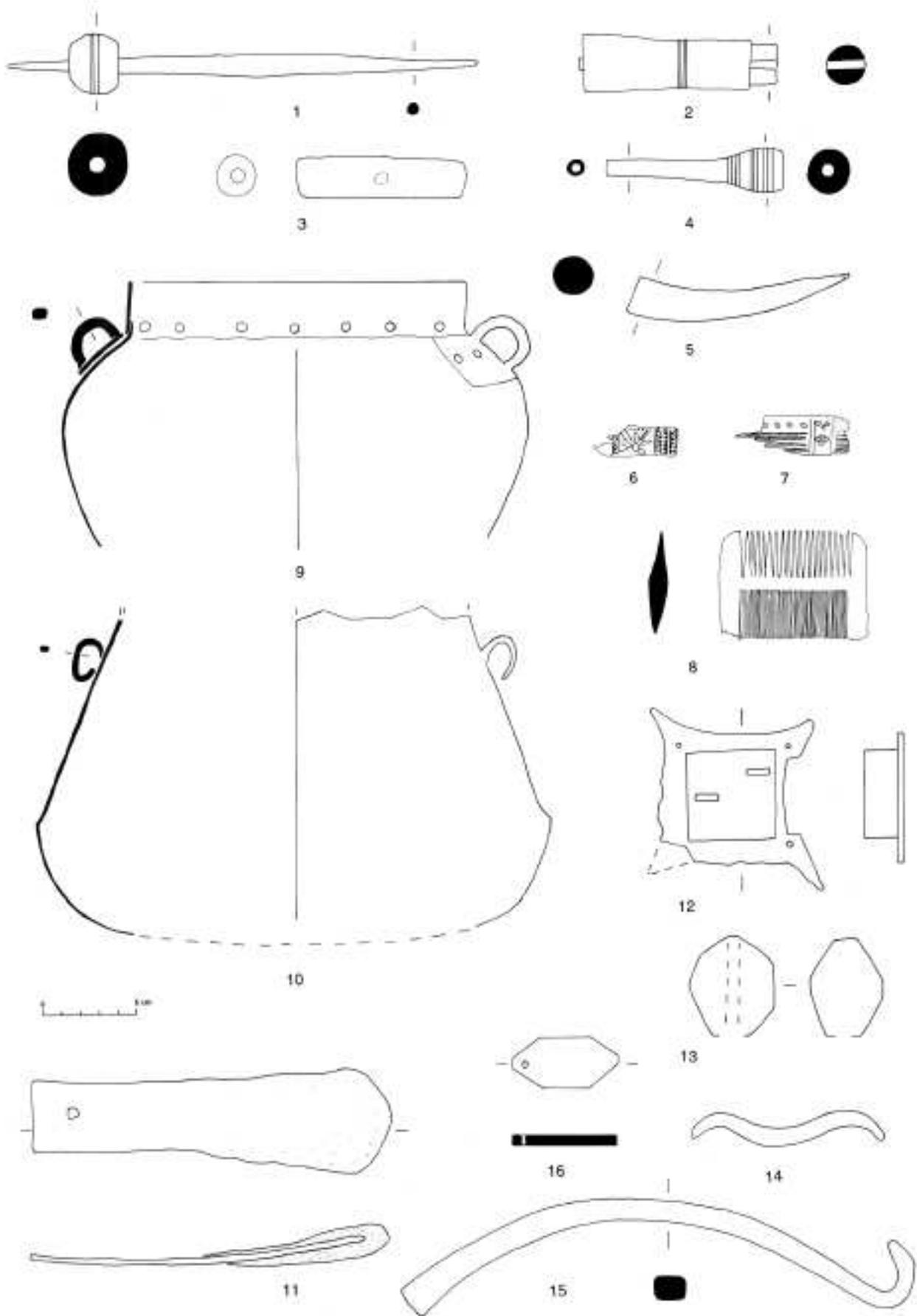


Fig. 44 : objets en bois, fuseau et fusaïole (n° 1) manches d'outils (n° 2-4), petit objet à décor gravé (n° 6), peignes (n° 7-8) ; objets en métal, marmites en tôle de cuivre (n° 9-10), peinture de porte (n° 11), auberonnaire (n° 12), pommeau d'épée (n° 13) et crochets (n° 14-15) ; pierre de touche en jaspé noir (n° 16), (M. Leenhardt).



Fig. 45 Pions de jeu d'échec, en bois, (cl. Y. Rigoir).

la fréquence observée pour chaque type de récipient.

La présence d'une quinzaine d'écuelles et assiettes illustre aussi le fait qu'au XIII^e s. les ustensiles de forme ouverte étaient loin d'être absents du vaisselier médiéval et qu'ils étaient généralement façonnés dans le bois alors que, jusqu'à l'extrême fin du Moyen Age, l'écuelle de terre restait rare dans les productions régionales, mais bien plus fréquente parmi les belles vaisselles émaillées et décorées importées d'Espagne et d'Italie. Si les écuelles de bois semblent avoir été nombreuses à Montpellier comme dans maintes zones, en revanche on ignore encore si d'autres types de récipients en bois, inconnus à Montpellier, sont demeurés exceptionnels au Moyen Age. Ainsi la cruche en bois tourné de Toulouse (Archéologie et vie quotidienne 1990 : 183 n° 278) ou la gourde de Strasbourg (Vivre au Moyen Age 1990 : 369) datées du XIV^e s., étaient-elles vraiment aussi rares en bois que les découvertes archéologiques publiées jusqu'ici pourraient le faire supposer ? Rien n'autorise à le certifier.

2 Le cuir et les objets en os (M. Leenhardt)

Deux fragments de semelles de cuir ont été préservés. Ils évoquent peut-être les chausses que protégeait de la boue le patin ferré précédemment décrit.

On a recueilli 26 dés en os gravé (fig. 46), parfois de couleur verdâtre du fait de leur emplacement à côté des marmites en tôle de cuivre. Plusieurs modules existent, 0,6 cm, 0,8 cm et 0,9 cm. Sur huit d'entre eux les chiffres ne sont pas gravés, ce qui suggère la proximité du lieu de fabrication. Enfin un seul est pipé.

3 Les objets en métal (M. Leenhardt)

Neuf objets en métal ont pu être identifiés.

Signalons en premier lieu deux marmites en tôle de cuivre (fig. 44 n° 9-10). La première, dont le fond n'est pas conservé, est définie par une panse globulaire surmontée d'un col cylindrique court à large ouverture ; deux petites anses de section quadrangulaire sont implantées sur l'épaule. L'épaisseur de la paroi est exceptionnellement fine, 1,5 mm, type "coquille d'œuf". La marmite a été fabriquée en trois temps : le col a été

raccordé à la panse par une série de rivets régulièrement répartis sur le pourtour de la circonférence, après quoi, deux petites plaques métalliques supportant les anses ont été rivetées sur l'épaulement comme en témoignent les paires de rivets encore observables de part et d'autre de chaque anse. Il ne s'agit pas de réparations mais bien d'un parti-pris de fabrication, peut-être en relation avec la finesse de la plaque de tôle utilisée pour la panse. La seconde marmite, dont le col manque, se distingue par une panse piriforme et carénée, les anses paraissent avoir été collées directement sur l'épaulement. Malgré leur très mauvais état de conservation ces pièces offrent un intérêt évident ; en effet les seuls ustensiles métalliques livrés à ce jour par l'archéologie dans le Midi méditerranéen semblent être ces deux marmites et un bassin en tôle de bronze daté du XIV^e s. découvert à Pont-Saint-Esprit (Leclaire 1992 : 73 n° 79). Et pourtant les inventaires après décès mentionnent en Provence autant qu'en Languedoc, pour une période un peu plus récente il est vrai, les XIV^e et XV^e s., des chaudrons et des marmites, le plus souvent en cuivre parfois en métal sans autre précision (Stouff 1970 : 256 ; Coulet 1991 : 14 ; Coulet 1992 : 168 ; Marandet 1986 : 127). Remarquable également un grand couteau, type couteau de boucher, à lame acérée et dont les concrétions abondantes masquent la forme exacte du manche (fig. 43 n° 2).

A ces pièces maîtresses il faut ajouter trois crochets en fer, l'un de grande taille, les suivants beaucoup plus modestes qui évoquent un système d'accrochage de récipients (fig. 44 n° 14-15).

Viennent ensuite des objets déjà bien répertoriés sur divers sites : citons une peinture de porte (fig. 44 n° 11) et une auberonnière (fig. 44 n° 12). Cette dernière a de bons équivalents dans le Lot et en Ariège aux XIII^e-XIV^e s. (Archéologie et vie quotidienne 1990 : 150 n° 122 et 124) aussi bien qu'à Rougiers au XIV^e s. (Démians d'Archimbaud 1981 : 467-471). Mentionnons aussi une pelle en fer très fortement oxydé, surprenante par sa forme rigoureusement analogue à celle des outils contemporains. S'ajoute enfin un pommeau d'épée de type classique à cette époque (fig. 44 n° 13) et un fragment pulvérulent du corps de l'épée. Ce pommeau est d'ailleurs identique par sa forme et ses dimensions à celui en cristal de roche découvert dans le comblement du puits de Roujan (Hérault) avec du matériel daté de la fin du XIII^e s. (Bismuth *et al.* 1986).

4 Monnaies, méreaux et moule à méreaux (M. Leenhardt)

Deux deniers melgoriens ont été trouvés en association avec la céramique (fig. 47 n° 1-2). Compte tenu de l'immobilisation du type et de sa circulation pendant une longue période ils ne fournissent qu'une datation approximative, seconde moitié XII^e - première moitié XIII^e s. Ils sont identiques à ceux du trésor du château de Carcassonne (Les étangs 1986 : 99).

Il faut souligner la présence d'une pierre de touche en jaspe noir (fig. 44 n° 16), de forme hexagonale



Fig. 46 : dés à jouer en os, (cl. Y. Rigoir).

(L = 5,5 cm ; épaisseur = 2,7 cm), qui servait aux orfèvres ou changeurs de monnaie pour vérifier la bonne qualité de l'or ou de l'argent (Saint-Jean 1988 : 30). Cette découverte associée à celle d'un petit creuset contenant encore des traces de vitrifications (voir *supra*) pourrait évoquer l'activité, à proximité, d'un artisanat des métaux précieux, dont les textes rapportent qu'il faisait la renommée de Montpellier.

On remarque aussi la présence d'un petit plomb de commerce (fig. 47 n° 9) analogue à ceux découverts au gué de Bazacle à Toulouse.

Figurent également cinq méreaux en plomb aux motifs variés et une sixième pièce de dimensions identiques mais que plusieurs perforations différencient quelque peu (fig. 47 n° 3-8). Leur utilisation est difficile à cerner, jeton de présence, droit d'entrée, pion de jeu, signe de reconnaissance et ils peuvent concerner diverses catégories de populations (Labrot 1989). Des méreaux sont souvent recueillis sur des sites urbains, monastiques ou ruraux aux XIII^e et XIV^e s. Citons notamment en Provence ceux de l'abbaye du Thoronet (Fixot, Pelletier 1990 : fig. 15) ou de sites avignonnais (information R. Boiron et D. Carru), ou bien en Languedoc ceux du gué du Bazacle à Toulouse (Fouet *et al.* 1987), de Montségur (Montségur 1980) ou de Lavérune (Sarret 1983 : 136-137).

A côté de ces méreaux subsiste dans ce même comblement un fragment de moule à méreaux en pierre calcaire (épaisseur = 1,5 cm ; largeur = 6 cm), avec quatre empreintes, chacune étant reliée à un canal de coulée (fig. 48). Deux ont un motif central de croix cantonnée de globules et entourée par une couronne de motif géométrique, sur la troisième figure une croix entourée d'une double couronne, la quatrième très altérée laisse percevoir au centre quatre globules et peut-être encore une couronne géométrique. Des moules en terre cuite destinés comme ici à la fabrication de ces objets sont signalés dans l'Hérault à Gignac et Corneilhan (Feugère 1992 : fig. 1) mais aussi en Aveyron (Catalo 1990 : 177), et à Toulouse (Archéologie et vie quotidienne 1990 : 278) ; à Montségur on en connaît un

en stéatite (Montségur 1980 : 193) et dans l'Aude un autre taillé dans une pierre (Baudreu, Dauzat 1983). Des moules similaires existent en Provence à l'abbaye du Thoronet (Fixot, Pelletier 1990 : fig 16) ou à Avignon et Marseille (Aujourd'hui le Moyen Age : n° 343-342 ; Suvieri, de Boisseson à paraître : n° 310 et fig. 307).

Les méreaux et le moule trouvés à Montpellier viennent donc accroître la documentation sur ce type d'objets.

5 La sculpture

Un fragment de sculpture en ronde bosse, en pierre calcaire, appartenant probablement à une sculpture en haut relief de l'époque gothique XIII-XIV^e s. doit être mentionné (fig. 49). Il s'agit d'un personnage au bras plié dont subsiste ici le coude, vêtu d'une manche bouffante. Cette sculpture pourrait appartenir à un édifice laïque, être une enseigne ? (identification aimablement réalisée par A. Hartmann-Virnich).

6 Les tissus (M. Leenhardt)

Huit fragments de tissus d'une largeur variant de 1,5 à 17 cm font partie des déchets constituant le comblement. Nous rappelons simplement ici les résultats de l'étude réalisée par D. Cardon et publiée il y a quelques années (Fils renoués 1993 ; Cardon 1990). D. Cardon a identifié 7 fragments de lainage et un morceau de fine toile de lin. Les premiers appartiennent à des vêtements et, d'après les comparaisons avec les autres textiles médiévaux actuellement connus en Europe, constituent un échantillonnage des différentes qualités de tissus de laine que l'on pouvait trouver. Deux sont des draps de très bonne qualité comparables aux draps italiens de Florence et sont teints à la garance, bonne teinture grand teint de production locale. Il n'y a pas de teinture précieuse au kermès, réservée aux draps de toute première qualité, les écarlates. Deux autres sont d'une qualité intermédiaire : l'un est teint en brun à partir de plante à tanin, teinture facile d'emploi et bon marché, l'autre n'est pas teint et a conservé la couleur naturelle, camel. Les autres fragments sont de qualité plus grossière et la teinture brune utilisée est tirée de plantes à tanin. Enfin la toile de lin, très fine, n'est pas teinte. Selon D. Cardon la qualité du tissage suppose un métier à tisser d'excellente construction.

Comme l'indique D. Cardon les découvertes de tissus médiévaux sont rarissimes et ces fragments, si minimes soient-ils, sont d'autant plus utiles à connaître que provenant de Montpellier ils constituent un précieux témoignage des teintures employées par les artisans languedociens et plus largement des draperies dont le commerce a fait la prospérité et la renommée de cette métropole au Moyen Age.

7 Les verres (M. Leenhardt)

Les neuf verres retrouvés dans le comblement du puits sont dans un état de conservation inégal. Les trois pièces les mieux préservées et parfois restaurées ont déjà été publiées (Foy 1995 : 48-49). Il s'agit d'une fiole à

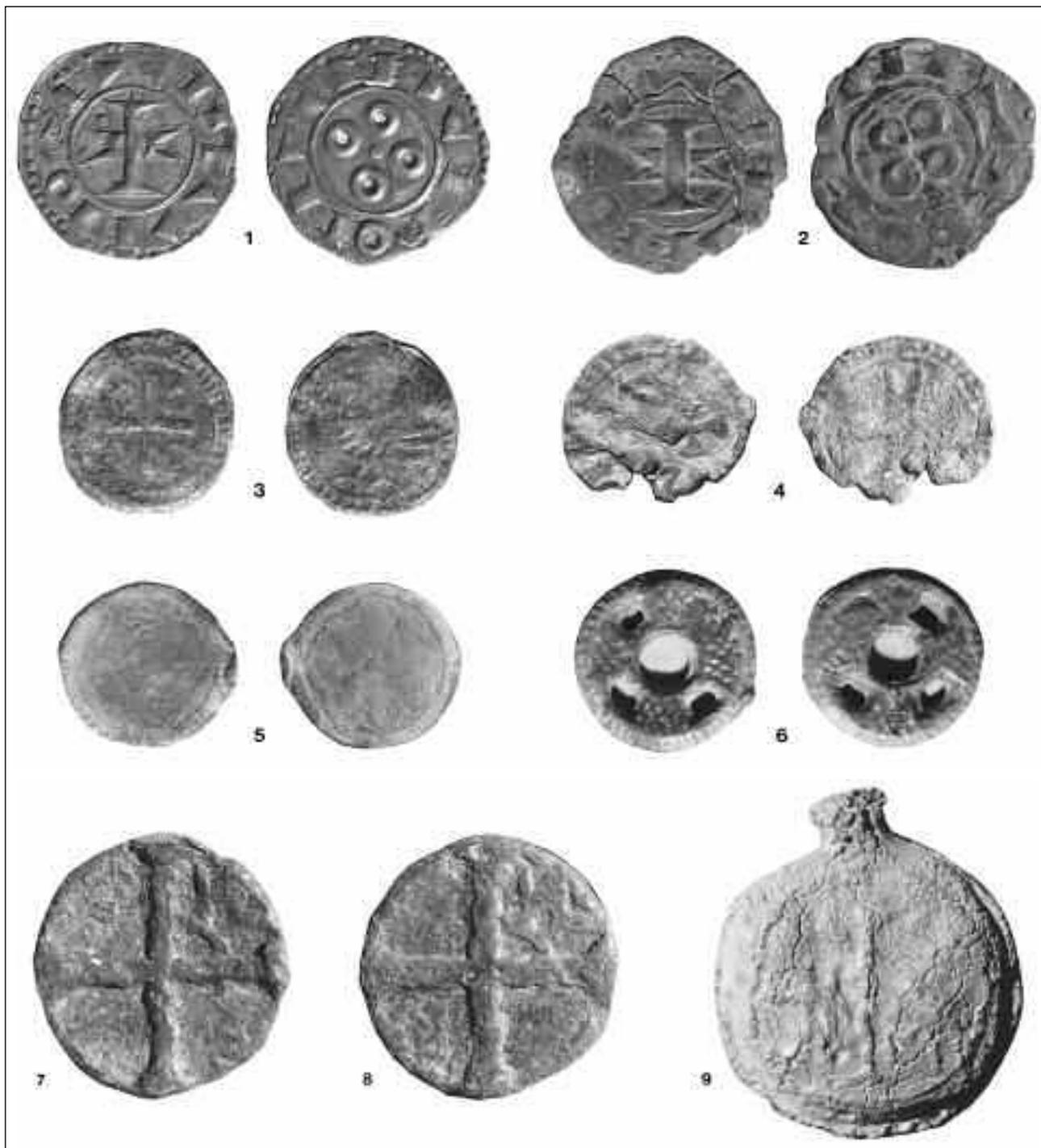


Fig. 47 : deniers melgoriens (n° 1-2 : diamètre 1,8), méreaux (n° 3-6 : diamètre 1,4 ; n° 7-8 : diamètre 2) et plomb de commerce (n° 9), éch. 2/1. (cl. Y. Rigoir).

panse trapue et col haut et étroit décoré de torsades, d'un gobelet cylindrique ornémenté de pastilles appliquées disposées sur trois rangées et d'un filet bleu limitant vers le haut la zone décorée, et enfin d'un fragment de verre à tige (fig. 50). D. Foy a montré que ces objets sont de fabrication régionale et, comme les fioles retrouvées dans les tombes de la nécropole du Chapitre à Nîmes, les verres à tige recueillis dans le comblement d'un puits à Roujan (Foy 1989 : notices 105 et 106) ou les verres décorés de pastilles à pointe étirée découverts en Provence, attribuables à la seconde moitié du XIII^e s.

Six autres pièces complètent le lot et ont été identifiées au sein d'une trentaine d'éclats de verre. Citons d'abord un morceau de panse à côtes saillantes faisant partie soit d'un verre à pied soit d'une fiole. Des verres possédant cette ornementation sont connus aux XII^e-XIII^e s. dans diverses régions (Foy 1989 : notices 83, 85, 115). On reconnaît aussi les éléments de deux pieds de verre à tige creuse, analogues à celui déjà publié et les fonds ombiliqués de deux fioles ou gobelets. Enfin un petit morceau de coupelle en verre fin dont le bord est souligné d'un filet bleu, renvoie, quant à lui, à une forme



Fig. 48 : fragment de moule à méreaux en pierre calcaire, éch. 1/1, (cl. Y. Rigoir).



Fig. 49 : fragment de sculpture en pierre calcaire, éch. 1/1 (cl. Y. Rigoir).

plus complète trouvée à Roujan dans un contexte de la fin du XIII^e s. (Foy 1989 : notice 203).

Ainsi les comparaisons avec des pièces, souvent régionales, caractérisées par des formes et décors similaires indiquent pour les neuf verres formant ce petit lot une datation dans la seconde moitié du XIII^e s.

D La faune : alimentation, espèces consommées et découpe de boucherie (M. Leguilloux)

Le matériel osseux retrouvé dans ce puits est composé presque exclusivement de restes d'animaux domestiques consommés, à l'exception de deux os appartenant à un animal familier, un chat (tableau 3). Le nombre d'ossements est peu élevé mais les caractéristiques taphonomiques du dépôt, formé en



Fig. 50 : Fiole et gobelet en verre (cl. J. Pey)

milieu clos et probablement sur une courte période, permettent des observations pertinentes pour l'étude de l'alimentation. Par ailleurs, l'absence de reste appartenant à des espèces non consommées à cette époque, tels que les équidés, confirme que l'on est bien en présence d'un dépotoir strictement domestique, rempli de déchets de cuisine.

Les espèces

Les premières observations portent sur la composition des espèces dans l'alimentation des habitants de cette maison. La viande de mouton représentait une part importante de l'alimentation carnée : 51 % des restes appartiennent à des caprinés (tableau 3), ils sont suivis de près par les ossements de porcs qui forment un tiers du matériel, 30,2 %. La consommation de viande de bovins semble plus occasionnelle (14 %).

Ce type de composition, en particulier l'abondance des restes de caprinés, est une caractéristique générale qui se retrouve dans l'ensemble des grandes villes du Midi, quels que soient la région ou le milieu socio-économique (Leguilloux 1992). La viande de mouton représentait une part importante de l'alimentation du couvent de Notre-Dame-de-Nazareth (4) à Aix-en-Provence : leurs restes composaient 54 % du matériel recueilli dans les dépotoirs. Les pourcentages des restes de porcs (25 %) et de bovins (15 %) sont très proches de ceux du matériel du puits de la rue Barallerie.

La distribution des espèces est différente dans des milieux plus pauvres ; les restes de caprinés atteignent alors des pourcentages très élevés et les ossements de porc en particulier sont moins fréquents. A Rodez (Aveyron), les repas destinés aux pauvres de l'hôpital du Pas (Catalo *et al.* 1995 : 187) comprenaient fréquemment de la viande de caprinés (48 %), parfois de la viande de bœufs (36 %) et plus rarement de la viande de porcs (13 %).

(4) Les fouilles à l'emplacement du collège Mignet ont permis la découverte de fosses dépotoirs comblées dans la première moitié du XIV^e siècle. Elles contenaient de la vaisselle de qualité d'origines ibérique, italienne et d'Orient. Bérard *et al.* 1990a : 68-69.

	Caprinés	Porcs	Bovins	Poule	Chat
Crânes	1	2			
Mandibules	1	1			
Dents isolées	2	2			1
Atlas	1		2		
Axis	1		1		
Vert. cerv.	1				
Vert. thora.	1	2	2		
Vert. lomb.	3				
Sacrum					
Vert. caudales	1				
Stern/Côtes	1	8	2	1	
Scapula	6	1		1	
Humérus	5	5	2		
Radio-Ulna	5	2			
Carpe	1	1			
Métacarpe	2				
Pelvis	2		2		
Fémur/Pat.	3		2		
Tibia/Fib.	3	3			
Tarse	3		1		
Métatarse	2	1			1
Phalanges	4	1			
Total NR	49	29	14	2	2
% NR	51	30,2	14,5	2,1	2,1
Indéterminés	4				

Tableau 3 : Répartition des ossements par espèces et par type ostéologique (M. Leguilloux).

Dans les quartiers populaires d'Aix-en-Provence (5) la proportion des restes de moutons est écrasante (73 %). Dans les quartiers d'artisans comme ceux qui ont été fouillés à Avignon (6) ou à Marseille (7) les proportions sont moindres mais restent élevées : les restes d'ovins représentent 65 % sur le premier site et 53 % sur le second. Dans ces trois derniers lots, le pourcentage des restes de porcs est parfois très faible : les dépotoirs des modestes maisons de la rue des Magnans contenaient seulement 8 % de restes de porcs, dans les quartiers artisanaux d'Avignon ou de Marseille, ce pourcentage s'élevait respectivement à 10 % et 17 %. Quant aux restes de bovins, les pourcentages sont variables selon les catégories de site : dans la rue des Magnans, il est de 10 %, mais ils augmentent dans les dépotoirs des quartiers artisanaux, 20 % sur le site avignonnais et 23 % sur le site marseillais. L'importance de ces restes sur des sites fréquentés au cours du XIV^e s. par des artisans s'explique probablement par les abattages de réforme des animaux de trait, nécessaires dans les activités artisanales.

Les âges d'abattage

Seulement douze individus ont été déterminés dans ce lot, le chiffre est faible mais permet de constater une consommation de jeunes individus. Parmi les restes de caprinés — dont trois moutons et une chèvre — on retrouve un individu de moins de 3 mois, quatre individus abattus entre un an et deux ans, enfin deux

animaux âgés de trois ans au moment de l'abattage. Pour les porcs, le lot contenait les restes d'un jeune animal de trois à six mois et trois individus abattus entre douze mois et trois ans. Les restes de bovin appartenaient à un jeune adulte abattu autour de trois ans. Dans tous les cas il n'y pas d'animaux dépassant l'âge de trois ans.

Sur le site du couvent de Notre-Dame-de-Nazareth à Aix-en-Provence la jeunesse des animaux consommés était une autre caractéristique importante qui permet de repérer une alimentation choisie. Les moutons étaient consommés majoritairement entre 1 an et 1,5 an (78 % des individus) et quelques uns vers 2,5 ans. Aucun cochon de lait n'est présent, mais pour cette espèce également il s'agissait de jeunes abattus avant 2 ans (55 %). Tous ces animaux ont été consommés à un âge où ils fournissaient le meilleur rapport entre viande de qualité et viande riche en graisse.

La comparaison avec les âges d'abattage des animaux sur les sites moins privilégiés des grandes villes met en relief des différences. Les bêtes abattues pour la cuisine de l'hôpital du Pas à Rodez étaient des animaux adultes, plus de la moitié des caprinés avaient dépassé l'âge de 3 ans, les bovins étaient abattus après 4 ans et les porcs entre 1 et 3 ans (Catalo *et al.* 1995 : 189). L'abattage des cochons suivait des règles particulières : animaux de boucherie ne produisant pas de matières premières (lait,

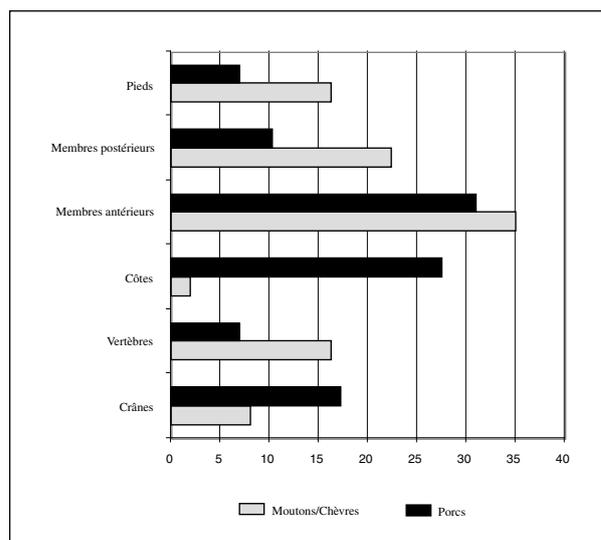


Fig. 51 : répartition anatomique des restes de caprinés et de porcs (M. Leguilloux).

laine), les porcs, lorsqu'ils n'étaient pas destinés à la reproduction, étaient abattus vers l'âge de deux ans.

A Aix-en-Provence (Les Magnans), les caprinés étaient abattus dans 15 % des cas entre 1,5 ans à 2 ans et

(5) Fouille de la rue des Magnans, habitations mitoyennes occupées entre la fin du XIII^e siècle et la première moitié du XIV^e s. : Bérard *et al.* 1990b : 72-73.
 (6) Le quartier de l'Oratoire, quartier de forgerons, de potiers, contenait des fosses dépotoirs formées dans la première moitié du XIV^e s. : Boiron *et al.* 1991 : 183-185.
 (7) Sous la place Général-de-Gaulle, fosses dépotoirs datées du milieu du XIV^e s. : Bouiron 1993.

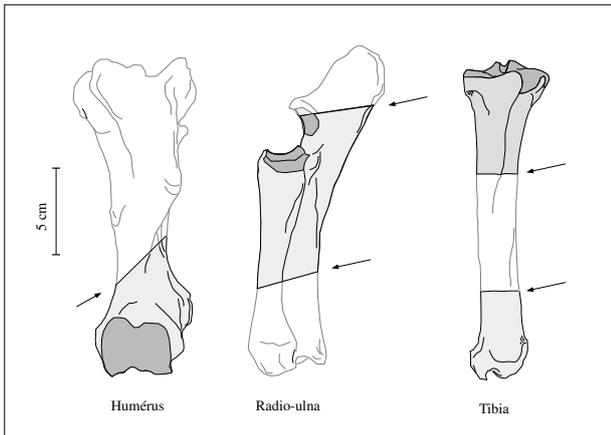


Fig. 52 : découpe des quartiers de porcs et localisation des parties osseuses retrouvées (M. Leguilloux).

dans 40 % des cas entre 3 et 5 ans. Les porcs étaient abattus dans 90 % des cas entre 2 et 3 ans. Une sélection similaire se rencontre dans les quartiers artisanaux d'Avignon ou de Marseille : sur le premier site, les caprinés étaient âgés de 3 à 5 ans dans 32 % des cas, 31 % avaient 2 ans. Sur le second site, les chiffres sont de 44 % pour la première catégorie et 36 % pour la deuxième. Les porcs étaient abattus avant 3 ans dans 70 % des cas sur le site de l'Oratoire et 80 % des cas sur le site marseillais.

La découpe de boucherie et les quartiers consommés

La rareté des os des pieds (phalanges, métapodes) et la relative abondance de certains autres (os des membres antérieurs) indique un très faible taux d'abattage domestique. Les quartiers de moutons et de porcs étaient apportés de l'extérieur et pour ces deux espèces, les parties sélectionnées correspondent aux plus charnues, épaules ou jarrets (fig. 51).

En revanche, la préparation de ces quartiers de viande et leur mode de cuisson étaient différents en fonction de l'espèce. Les quartiers de moutons étaient traités par une technique de boucherie peu fractionnante, celle du désossage ; la découpe suivait les articulations et respectait l'os que l'on retrouve entier. Les quartiers de porcs étaient découpés selon une autre technique, beaucoup plus fractionnante, morcelant les os en plusieurs parties, parfois dans des portions très menues (fig. 52).

A partir du premier procédé, on obtenait des préparations à base de viande désossée ou hachée qui sont des mets de meilleure qualité. A partir du second, la viande devait être préparée dans des ragoûts ; les mets étaient moins fins et souvent encombrés de petits fragments d'os mais ce type de cuisson permettait la récupération de bouillon gras. Ce type de plat était très apprécié, le gras tenant une place importante dans l'alimentation au Moyen Âge. Cet attrait pour les mets gras expliquerait que l'on ait réservé ce type de découpe aux quartiers de porcs, tout en veillant à consommer des mets plus choisis, à base de viande de caprinés.

	Caprinés				Porcs				Bovins						
	GLP	GL	ES	SLC	GL	Bp	DFr	SD	Bd	DFr	GL	GLm	D	Dm	Bd
Ovin	33,5	24,5	22,5	26,5											
Ovin	31,5	23,2	22,8	31,5											
Ovin	30	22,5	20,8	19											
Humérus	Bt	BT	SD												
Ovin		31	29,5	14,8											
Caprin		28,2	27,5	18											
Radius	GL	Bp	DFr	SD	Bd	DFr									
Ovin		15,2	30	28,8	15,5	28,5	25,5								
Ovin		15,0	29	25,5	15	27	22,3								
Tibia	Bt	SD													
Ovin		26	15,2												
Ovin		24	15												
Métacarpe	Bt	SD													
Ovin		25,5	17												
Talus	GL	GLm	D	Dm	Bd										
Caprin		26	23,6	14	15,2	17,5									
Ovin		30,2	28,2	16,8	17,5	20,2									
Métatars	Bt	SD													
Ovin		22	13												
Phalange 1	GL	Bp	SD	Bd											
Caprin		13	10,5	8	10										
Humérus	Bt	SD													
Ovin		35	15,5												
Ovin		37	17,5												
Tibia	Bt	SD													
Ovin		43	17												
Phalange 1	GL	Bp	SD	Bd											
Ovin		48,5	18,5	14	17										
Talus	GL	GLm	D	Dm	Bd										
Ovin		68	62,5	37,2	34,5	43,5									

Tableau 4 : Ostéométrie des animaux domestiques (M. Leguilloux).

Conclusion

La consommation de viande de mouton dans de fortes proportions est une caractéristique générale de l'ensemble des sites urbains du sud de la France au XIV^e s. ; ce lot de faune vient de confirmer cette observation. Mais cette étude met aussi en relief la qualité de l'alimentation des habitants de cette maison. Cette dernière se traduit en premier lieu dans le choix des espèces. Dans les livres de cuisine du XIV^e s., les caprinés, les porcs et la volaille composaient les préparations les plus appréciées (Flandrin, Redon 1981 ; Redon *et al.* 1991). La viande de bovins était très marginale et peu prisée. Le choix de jeunes animaux était le signe qui distinguait les meilleures tables ; les livres de cuisine ou d'économie domestique des XIII^e et XIV^e s. (Pichon, Vicaire 1967 ; Pichon 1992 ; Mulon 1968) mentionnent deux types de viande, celle des très jeunes animaux, agneaux, cochons de lait et celle des animaux castrés et engraisés (Flandrin, Redon 1981 ; Redon *et al.* 1991). Du fait d'une zootechnie déficiente, les animaux du Moyen Âge étaient petits et graciles (c'est le cas pour les animaux de la rue Barallerie comme l'attestent les mesures ostéométriques (tableau 4). Moutons, chèvres, porcs et bovins offraient aux consommateurs une viande de qualité médiocre. La castration améliorait la qualité de ces viandes ; boucs castrés (menons), moutons gras, et truies châtrées (*crestada*) étaient abattus et consommés vers l'âge de 2



Fig. 53 : Languedoc oriental : localisation des ateliers (XII^e-XVI^e s.) prouvés par l'archéologie et des principaux sites consommateurs de l'aire montpelliéraine occupés aux XIII^e-XIV^e s. (M. Leenhardt, F. Gillet del.)

ans (Stouff 1970 : 187 ; Royer 1988). Ces animaux engraisés sont malheureusement impossibles à identifier à partir des ossements, mais la présence de restes appartenant à des bêtes âgées de 1 à 2 ans pourrait indiquer la consommation d'un certain nombre d'animaux engraisés.

La composition de la faune est presque toujours le reflet des conditions de vie des consommateurs et cette étude permet de faire ressortir la qualité de l'alimentation des habitants de la maison située au n° 1 de la rue Barallerie : ils sélectionnaient pour leur table des individus jeunes et préféraient un mode de préparation culinaire favorisant les viandes désossées, tout en appréciant parfois des ragoûts gras.

III CONCLUSION (M. LEENHARDT)

En définitive l'essentiel du comblement de ce puits peut être situé dans le XIII^e siècle. L'examen approfondi

des divers types de mobilier, de leurs caractéristiques et de leurs fréquences respectives, aussi bien que les comparaisons avec les vaisselles et verres similaires issus de sites mieux stratifiés du Languedoc oriental apportent en effet des indices chronologiques convergents qui autorisent à proposer cette datation.

Les deux seules monnaies retrouvées sont des deniers melgoriens datés de la seconde moitié XII^e - première moitié XIII^e s.

Les céramiques importées qui constituent souvent d'excellents traceurs sont rarissimes ici et ne doivent pas être surinterprétées : il faut constater cependant qu'elles restent bien antérieures à la fin du XIII^e s. comme le montre l'absence des sgraffito ligures ainsi que celle des majoliques catalanes ou valenciennes couramment représentées dans les contextes de la première moitié du XIV^e s.

Les céramiques régionales des différents groupes identifiés fournissent aussi des informations appréciables. Ainsi les poteries à pâte rouge polie appartiennent aux XII^e et début du XIII^e s. : également attestées dans l'aire montpelliéraine et diffusées à Marseille à la même époque, elles ne figurent plus dans les contextes régionaux postérieurs. L'existence de cruches en pâte calcaire, les unes grises et d'autres, bien plus fréquentes, en pâte beige, toutes de même typologie, renvoie à la période du passage de la cuisson réductrice à la cuisson oxydante c'est à dire au plus tard au milieu du XIII^e s. De même les similitudes de forme des vaisselles en pâte beige avec celles fabriquées, en pâte calcaire aussi, dans les ateliers de Marseille en activité au XIII^e s. suggèrent une contemporanéité de ces productions. Quant aux céramiques en pâte rouge siliceuse glaçurée, elles évoquent une chronologie identique, voire plus resserrée : leur analogie avec les poteries marseillaises de la première moitié du XIII^e s. et leur absence dans les contextes régionaux du premier tiers du XIV^e s. proposent en effet de ne pas les situer postérieurement au tournant du XIV^e s. et de placer leur plus grande fréquence davantage vers le milieu du siècle avant la prééminence des céramiques glaçurées de l'Uzège. Les indices fournis par les faïences monochromes vertes, estampillées d'abord aux armes de Marie de Montpellier, décédée en 1213, puis aux armes associées des Guilhem de Montpellier et des rois d'Aragon et de Majorque prouvent l'émergence de ce groupe à revêtement stannifère dès le début du XIII^e s. puis sa permanence durant tout le siècle. La remarquable parenté avec les formes de cruches et pichets marseillais en faïence monochrome oriente vers une ambiance culturelle identique et la même période de production. En outre l'homogénéité et la qualité des faïences à décor vert et brun manifestent l'ancienneté de ces premières productions régionales émaillées et peintes du XIII^e s. C'est à la fin de ce siècle, voire au tournant du XIV^e s., que se réfèrent les céramiques grises à écailles en pâte calcaire 2 et les poteries glaçurées de l'Uzège, encore peu représentées en comparaison de leur abondance dans les contextes du second quart du XIV^e s. dans la région. Enfin le petit lot de verres issus de ce comblement forme un ensemble homogène attribuable à la fin du XIII^e s.

La séquence chronologique à laquelle renvoie tout ce matériel est donc bien le XIII^e siècle. A l'exception de quelques vases plus anciens, la majeure partie se situe au milieu et dans la seconde moitié de ce siècle.

Par le nombre et la variété des objets associés dans son comblement, le puits de la rue Barallerie donne une image diversifiée et exceptionnelle de nombreux aspects de la vie quotidienne à Montpellier. Ceci résulte entre autres de la longue stagnation dans la boue humide qui favorisa la conservation d'objets en bois que l'archéologie livre rarement et permit d'obtenir une image moins tronquée de la civilisation matérielle. Ainsi ces données renseignent sur l'approvisionnement en eau, mais aussi sur les vaisselles de cuisine et de table, sur le

luminaire, les jeux ou même la façon de se chausser. Curieusement, aucun des objets liés à la parure ou à l'habillement (boucles, plaques de ceinture, etc.) ne fait partie de cet ensemble.

La quantité des cruches de stockage et vases à liquide dépasse de loin les chiffres habituellement signalés dans les dépotoirs de ce type : même s'il est bien connu qu'au moment où l'eau était puisée, il n'était pas rare que des vases entiers échappent et tombent au fond ou que d'autres se cassent et soient alors abandonnés, le nombre paraît ici bien élevé. Il peut signifier que le puits a servi de point de ravitaillement en eau pour les habitants de deux ou plusieurs maisons voisines, comme c'était parfois le cas à l'époque post-médiévale.

À qui appartenaient donc tous ces objets ? Il n'est pas raisonnable d'envisager que l'on venait puiser de l'eau ici pour la transporter jusqu'au bain rituel (*mikvé*) associé à la synagogue voisine, car ce dernier était directement alimenté par une nappe d'eau souterraine. Par ailleurs ce dépotoir contient de véritables déchets (semelles de cuir, patin à boue, débris d'épée, récipients très fragmentés et portant souvent des traces d'usage) : or ceux-ci auraient constitué une source de pollution inacceptable pour des vaisselles neuves destinées à la communauté juive et préalablement trempées dans le puits pour un bain rituel comme certains le supposent. En outre le recensement d'ossements de porc au sein du comblement interdit d'imaginer que la faune et les vaisselles qui l'accompagnent aient pu être consommées ou utilisées par une population juive. Un autre argument doit aussi être pris en compte, la datation dans le XIII^e s. de tout ce mobilier : en effet cette chronologie correspond à la période où les juifs résident sans problème dans le quartier et justifie le rejet de l'hypothèse, parfois émise, de vaisselle déposée dans le puits par les juifs au cours du XIV^e siècle lorsqu'ils sont en instance d'expulsion (Iancu 1994 : 16). Ainsi ces différentes données conduisent à repousser l'éventualité d'un lien entre ces vaisselles et la population juive des maisons voisines. D'un autre côté on ne peut toujours pas cerner l'identité ou le métier des propriétaires ou résidents des maisons liées au puits.

La documentation rassemblée ici apporte aussi une contribution non négligeable aux recherches sur les productions de l'aire montpelliéraine, voire de la ville même.

À côté de quelques céramiques marginales et de séries déjà bien répertoriées dans la région (vaisselles de l'Uzège), des groupes de production, chaque fois représentés en nombre conséquent, ont été repérés et une première approche de leur aire de répartition esquissée. Le groupe à pâte rouge polie se réfère directement aux céramiques issues du four d'Argelliers, dans les garrigues (fig. 53) : cette origine, pressentie par l'étude archéologique, a été vérifiée par les analyses géochimiques. D'autres groupes ont vu leur cohérence confirmée par ces mêmes recherches de laboratoire mais

leur origine reste à déterminer, tel le lot des céramiques grises à bandes d'écaillés et en pâte calcaire 2. En revanche, il est probable que les vases en pâte grise calcaire 1 et en pâte calcaire beige sans revêtement ainsi qu'une part des faïences monochromes soient originaires de la ville de Montpellier. D'ailleurs l'existence de gisements d'argiles calcaires variées dans les faubourgs de ce centre urbain, zone d'approvisionnement pour les potiers de la fin du Moyen Age, laisse pressentir l'implantation des ateliers dans la ville même dès la période considérée ici. Cette variété des argiles pourrait expliquer la distinction d'un deuxième groupe à pâte calcaire, réunissant les majoliques peintes en vert et brun et l'autre partie des faïences monochromes. La découverte des lieux de production eux-mêmes fait encore défaut comme celle de l'atelier fabriquant les poteries à pâte rouge glaçurée, présumées d'origine montpelliéraine elles aussi. Il est donc difficile de déduire de ces premières données si la ville achetait ses vaisselles dans un grand centre polyvalent, comme ce fut le cas à Marseille, ou dans plusieurs officines.

Au travers de ces vaisselles consommées dans la ou les maisons proches du puits, rien ne transparait du caractère cosmopolite de la ville et de la présence d'immigrants des régions voisines ou des pays limitrophes, si bien attestés par les sources écrites. L'image offerte diffère sensiblement de celle de Marseille à la même époque, où circulent toutes sortes de poteries issues des pays de la Méditerranée. Ce quartier montpelliérain semble, pour son approvisionnement en vaisselles de terre, se fournir exclusivement sur les marchés locaux dont il donne une image exceptionnellement bien conservée.

BIBLIOGRAPHIE

- Aigrefeuille 1737** : AIGREFEUILLE (Ch. d') - *Histoire de la ville de Montpellier depuis son origine jusqu'à notre temps, avec un abrégé historique*. Montpellier, Jean Martel, 1737.
- Alessandri et al. 1997** : ALESSANDRI (P.), BERGERET (A.), AURAND (J.L.), BIOUL (C.), FOREST (V.), HAMMACHE (M.), MEZZOUD (A.), MOLINIER (A.), ROSEO (A.) - *Archéologie et Tramway, Diagnostic 5, Rue Maguelone, Montpellier, mars 1998*.
- Amouric 1995** : AMOURIC (H.) - La marmite de l'évêque, la gloire de Saint-Quintin, *In* : LEENHARDT (M.) dir., *Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles*, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 58-59.
- Amouric et al. 1995** : AMOURIC (H.), DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), VALLAURI (L.) - De Marseille au Languedoc et au Comtat Venaissin : les chemins du vert et du brun. *In* : *Le Vert et le Brun*, de Kairouan à Avignon, X^e-XV^e siècle, catalogue d'exposition, Marseille, La Vieille Charité, 1995, R.M.N., p. 185-201.
- Amouric et al. 1999** : AMOURIC (H.), RICHEL (F.), VALLAURI (L.) - *Vingt mille pots sous les mers. Le commerce de la céramique en Provence et Languedoc du X^e au XIX^e siècle*. Catalogue d'exposition. Musée d'Istres. Edisud, Aix-en-Provence, 1999, 197 p : ill.
- Archéologie et vie quotidienne 1990** : *Archéologie et vie quotidienne aux XIII^e-XIV^e siècles en Midi-Pyrénées*. Catalogue d'exposition, Musée des Augustins, Toulouse, 7 mai-31 mai 1990, 351 p.
- Aujourd'hui le Moyen Age 1981** : *Aujourd'hui le Moyen-Age : archéologie et vie quotidienne en France méridionale*, catalogue d'exposition, Sénanque-Gap, 1981-1983, Aix-en-Provence, 1981, 125 p.
- Baudreu, Dauzat 1983** : BAUDREU (D.), DAUZAT (M.) - Un moule à méreaux, Pauligne (Aude), *Archéologie du Midi Médiéval* 1, 1983, p. 130-131.
- Bauquier 1940** : BAQUIER (H.) - La nécropole de la place du Chapitre. Le Vieux Nîmes, *Bulletin de la Commission municipale d'archéologie*, 16 oct. 1940, p. 1-18.
- Bérard et al. 1990a** : BÉRARD (G.), BOUGOBBIA (A.), CHEMIN (R.), RICARTE (C.), RICHEL (P.), TONNAIRE (S.) - Aix-en-Provence, collège Mignet. Occupation néolithique, de l'Age du Bronze et médiévale. *In* : *Bilan scientifique de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur 1990*, Service Régional de l'Archéologie, Ministère de la Culture, de la communication, des grands travaux et du bicentenaire, Aix-en-Provence, 1990, p. 68-69.
- Bérard et al. 1990b** : BÉRARD (G.), BOUGOBBIA (A.), DE LUCA (B.), LANDURE (C.), REHALA (N.) - Aix-en-Provence, rue des Magnans 18. Habitat urbain gallo-romain et médiéval. *Bilan scientifique de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur 1990*. Service Régional de l'Archéologie, Ministère de la Culture, de la communication, des grands travaux et du bicentenaire, Aix-en-Provence, 1990, p. 72-73.
- Berti et al. 1986** : BERTI (G.), ROSSELLO BORDOY (G.), TONGIORGI (L.) - *Alcuni bacini ceramici di Pisa e la corrispondente produzione di Maiorca nel secolo XI*, *Archeologia Medievale*, XIII, 1986, p. 97-115.
- Bismuth et al. 1986** : BISMUTH (Th.), ESCALON (G.), VIDAL (L.) - Eglise prieurale Sainte-Marie de Cassan, commune de Roujan (Hérault). Rapport de fouilles de sauvetage urgent, 1986. S.R.A Languedoc-Roussillon.
- Boiron et al. 1991** : BOIRON (R.), BERARD (G.), KEYSER (O.), PAONE (F.), ZYLAWJ (S.) - Avignon, l'Oratoire. *Bilan Scientifique du Service Régional de l'Archéologie*, Direction Régionale des Affaires Culturelles, Provence-Alpes-Côte-d'Azur, 1991, p. 183-185.
- Bonhoure 1992** : BONHOURE (I.) - La production de poteries grises au XII^e s. à Saint-Victor-des-Oules (Gard). Etude du four 91A, *Archéologie du Midi Médiéval*, 10, 1992, p. 205-228.
- Bouiron 1993** : BOUIRON (M.) - Place Général de Gaulle, *In* : *Le temps des découvertes. Marseille, de Protis à la reine Jeanne*, Musée d'Histoire de Marseille, 1993, p. 51-54.
- Bourin 1987** : BOURIN (M.) - Catalans et Languedociens sur la côte de la "mer de Béziers" à la fin du règne de Saint-Louis, *In* : *Montpellier, la Couronne d'Aragon et les pays de Langue d'Oc (1204-1349)*, Actes du XII^e Congrès d'histoire de la Couronne d'Aragon, Montpellier, septembre 1985, 1987, p. 163-173.
- Broecker 1979** : BROECKER (R.) - *Céramiques médiévales découvertes en Languedoc méditerranéen*, thèse doctorat 3^e cycle, Aix-en-Provence 1979.

- Broecker 1982** : BROECKER (R.) - Céramiques émaillées de Saint-Félix-de-Montceau en Languedoc méditerranéen, *Archéologie Médiévale*, XII, 1982, p. 209-274.
- Cabona et al. 1986** : CABONA (D.), GARDINI (A.), PIZZOLO (O.) - Nuovi dati sulla circolazione delle ceramiche mediterranee dallo scavo di palazzo Ducale a Genova (sec. XII-XIV). In : La ceramica medievale nel Mediterraneo Occidentale : Atti del III congresso Internazionale, Siena-Faenza, 1984. Firenze, 1986, p. 453-482.
- Cardon 1990** : CARDON (D.) - Fragments de tissus médiévaux trouvés dans un puits-dépotoir à Montpellier, *Bulletin du Centre International d'Etude des Textiles Anciens*, 68, 1990, p. 89-100.
- Carru 1995a** : CARRU (D.) dir. - *De l'Orient à la table du Pape. L'importation des céramiques méditerranéennes dans la région d'Avignon aux XIV^e-XVI^e siècles*, Documents d'Archéologie Vauclusienne, 5, Service d'Archéologie de Vaucluse, Avignon 1995, 78 p.
- Carru 1995b** : CARRU (D.) - Avignon au temps des Papes : un marché privilégié pour l'Uzège. In : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 61-63
- Carru 1997** : CARRU (D.) - La vaisselle consommée à Avignon à la fin du Moyen Age : mutations, influences et sources d'approvisionnement, In : La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI^e congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995, Aix-en-Provence 1997, p. 487-496.
- Carru et al. 1995** : CARRU (D.), DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), LANDURE (C.), PICON (M.), VALLAURI (L.), VICHY (M.) - Les productions avignonaises au Moyen Age et à l'époque moderne : état de la question. In : V^e Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat 1991, Rabat 1995, p. 292-304.
- Carru et al. 1996** : CARRU (D.), GADAY (R.), GUYONNET (F.) - Avignon, place de la Principale, *Bilan Scientifique du Service Régional de l'Archéologie PACA*. 1996, p. 143-144.
- Catalo 1990** : CATALO (J.) - Rodez, du forum antique au couvent des Jacobins, *Aquitania*, VIII, 1990, p. 177.
- Catalo et al. 1995** : CATALO (J.), RODET-BELARBI (J.), LIGNEREUX (Y.) - Déchets de boucherie et alimentation au XIV^e siècle à l'hôpital du Pas à Rodez (Aveyron). *Archéologie du Midi Médiéval*, 13, 1995, p. 187-195.
- Cathma 1993** : CATHMA : LEENHARDT (M.), RAYNAUD (Cl.), SCHNEIDER (L.). Coord. - Céramiques languedociennes du haut Moyen Age (VII-XI^e s.). Etudes micro-régionales et essai de synthèse, *Archéologie du Midi Médiéval*, 11, 1993, p. 111-228.
- Cathma 1997** : CATHMA : LEENHARDT (M.), PELLECUER (C.), RAYNAUD (C.), SCHNEIDER (L.) - Céramiques languedociennes du haut Moyen Age (VII-XI^e s.) : essai de synthèse à partir des acquis récents. In : La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI^e congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995, Aix-en-Provence 1997, p. 103-110.
- Colardelle, Verdel 1993** : COLARDELLE (M.), VERDEL (E.) dir. - Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement. La formation d'un terroir au XI^e s., Ed. Maison des Sciences de l'Homme, DAF n° 40, Paris 1993, 416 p.
- Combes 1952** : COMBES (J.) - Un marchand de Chypre bourgeois de Montpellier. In : Etudes médiévales offertes à Monsieur le doyen Auguste Fliche, Montpellier 1952, p. 33-39.
- Combes 1978** : COMBES (J.) - Montpellier et les foires de Champagne, Actes du 96^e Congrès national des Sociétés savantes, Toulouse 1971, Section de philologie et d'histoire jusqu'à 1610, tome 1, Paris, 1978, p. 381-428.
- Combes 1990** : COMBES (J.) - Montpellier et le Languedoc au Moyen-Age, *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, tome XX, 1990.
- Coulet 1991** : COULET (N.) - L'équipement de la cuisine à Aix-en-Provence au XV^e siècle, *Annales du Midi*, tome 103, janvier-mars 1991, p. 1-17.
- Coulet 1992** : COULET (N.) - La cuisine dans la maison aixoise du XV^e siècle (1402-1453). In : LAMBERT (C.) dir. - Du Manuscrit à la table. Essais sur la cuisine au Moyen Age et répertoire des manuscrits médiévaux contenant des recettes culinaires, Montréal, 1992.
- Démiens d'Archimbaud 1981** : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.) - *Les fouilles de Rougiers, Contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen*. éd. du C.N.R.S., Paris, 1981 (1982),
- Démiens d'Archimbaud et al. 1980** : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) - *Céramiques d'Avignon. Les fouilles de l'hôtel de Brion et leur matériel*. Avignon, Mémoires de l'Académie du Vaucluse, fasc. hors-série, éd. Aubanel, 7^e série, I, 1980, 195 p.
- Démiens d'Archimbaud, Picon 1980** : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PICON (M.) - Les céramiques médiévales en France méditerranéenne ; recherches archéologiques et de laboratoire. In : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PICON (M.) dir. - La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, X^e-XV^e siècles, Valbonne 1978, éd. du C.N.R.S., Paris 1980, p.16-41.
- Démiens d'Archimbaud, Vallauri 1995** : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), VALLAURI (L.) - Au terme de l'enquête. In : Petits carrés d'histoire : Pavements et revêtements muraux dans le midi méditerranéen du Moyen Age à l'époque moderne, catalogue d'exposition, Avignon, 1995, p.105-109.
- Démiens d'Archimbaud, Vallauri 1998** : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), VALLAURI (L.) - Productions et importations de céramiques médiévales dans le Midi méditerranéen français. In : Monografies d'Arqueologia medieval i postmedieval n° 4 - Ceramica medieval i postmedieval, Circuits productius i sequències culturals Universitat de Barcelona - 1998, p. 73-110.
- Dietrich 1994** : DIETRICH (A.) - La vaisselle médiévale en bois du site de l'hôtel de ville à Beauvais (Oise), *Revue archéologique de Picardie* n° 3-4, 1994, p. 59-76.
- Fabre, Lochard 1992** : FABRE (G.), LOCHARD (T.) - *Montpellier : la ville médiévale*, Paris, 1992, 310 p.

- Fabre-Dupont Maleret 1996** : FABRE-DUPONT MALERET (S.) - La céramique et la ville. Le vaisselier bordelais du X^e au XV^e siècle, à partir des données archéologiques, Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 1996, 3 vol.
- Feugère 1992** : FEUGERE (M.) - Moules à méreaux trouvés à Gignac et à Corneilhan (Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 16, 1992, p. 152-154.
- Fils renoués 1993** : *Fils renoués, Trésors textiles du Moyen Age en Languedoc Roussillon*, Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Carcassonne, 1993.
- Fixot, Pelletier 1990** : FIXOT (M.), PELLETIER (J.P.) - Poteries, bâtiment d'accueil et métallurgie aux abbayes de Silvacane et du Thoronet, *Archéologie Médiévale*, XX, 1990, p. 181-252.
- Flandrin, Redon 1981** : FLANDRIN (J.-L.), REDON (O.) - Les livres de cuisine italiens des XIV^e et XV^e siècles. *Archeologia Medievale*, VIII, 1981, p. 393-409.
- Fleury-Alcaraz 1998** : FLEURY-ALCARAZ (K.) - Les échecs, jeu de manants, jeu de princes, *Archéologia* 348, septembre 1998, p. 54-59.
- Fouet et al. 1987** : FOUET (G.), SAVES (G.), LABROT (J.) - Les méreaux de la Garonne. Trouvailles archéologiques du gué du Ramier du Bazacle à Toulouse, *Mém. de la Société archéologique du Midi de la France*, XLVII, 1987, p. 62-93.
- Foy 1989** : FOY (D.) dir. - *A travers le Verre, Moyen-Age et Renaissance*, Musée et Monuments départementaux de Seine-Maritime, Rouen, 1989, 454 p.
- Foy 1995** : FOY (D.) - Verreries de Montpellier, In : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 48-49.
- Gaday et al. 1995** : GADAY (R.), LEFEVRE-GONZALEZ (L.), MARKIEWICZ (C.). - R.H.I. Philonarde, Avignon (Vaucluse), Fouille préventive, rapport d'intervention, Avignon, 1995.
- Gardel 1996** : GARDEL (M.E.) - Le bâtiment 3 du castrum de Cabaret (Lastours, Aude), In : COLIN (M.G.), DARNAS (I.), POUSTHOMIS-DALLE (N.), SCHNEIDER(L.). - La maison du castrum de la bordure méridionale du Massif Central, Supplément n° 1 d'Archéologie du Midi Médiéval, Centre d'Archéologie Médiévale du Languedoc, 1996, p. 163-175.
- Genty 1994** : GENTY (P.-Y.) - Mortiers nord : une petite ferme médiévale complète de la seigneurie de Montferrand (Saint-Jean-de-Cuculles), *Archéologie du Midi médiéval*, 12, 1994, p. 197-203.
- Ginouvez 1995** : GINOUEZ (O.) - Narbonne et Béziers : découvertes récentes. In : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p.41.
- Grew, de Neergaard 1988** : GREW (F.), de NEERGAARD (M.) - Medieval finds from excavations in London : 2. Shoes and pattens, 1988.
- Guiraud 1895** : GUIRAUD (L.) - Recherches topographiques sur Montpellier au Moyen Age, *Mémoires de la Société Archéologique de Montpellier*, 1895, 2^e série, t. 2, p. 89-335.
- Hélas 1985** : HELAS (J.C.) - Une des plus vieilles nécropoles de Montpellier : le cimetière Saint-Côme, *Bulletin Historique de la ville de Montpellier*, 1985, n° 5, p. 6-10.
- Hesnard et al. 1993** : HESNARD (A.), PASQUALINI (M.), VALLAURI (L.) - Tant va la cruche à l'eau. In : AMOURIC (H.), ABEL (V.) dir. - Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XX^e siècle, Catalogue de l'exposition, Aubagne, éd. Narration, 1993, p. 19-20.
- Iancu 1986** : IANCU (D.) - Le Mikvé et la communauté juive montpelliéraine au Moyen Age : catalogue de l'exposition, *Bulletin Historique de la ville de Montpellier*, n°7, 1986, p. 1-13.
- Iancu 1988** : IANCU (D.) - Le Mikvé et l'évolution du quartier juif médiéval à Montpellier, In : IANCU (C.) dir. - Les juifs à Montpellier et dans le Languedoc à travers l'histoire du Moyen Age à nos jours, Actes du colloque international du Centre régional d'histoire des mentalités et du Centre de recherches et d'études juives et hébraïques, C.R.E.J.H. 1988, p. 73-92.
- Iancu 1994** : IANCU (D.) - L'ensemble cultuel de Montpellier. *Monuments Historiques*, n° 191, 1994, p. 14 -18.
- Konaté 1980** : KONATE (D.) - Une étude urbaine : le secteur sud-ouest de la fouille du Petit-Palais d'Avignon : approches méthodologiques et archéologiques. Thèse de 3^e cycle, Aix-Marseille I, 1980, 2 vol., 421 p.
- Labrot 1989** : LABROT (J.) - *Une histoire économique et populaire du Moyen Age, les jetons et les méreaux*, Paris, éd. Errance 1989, 236 p.
- Lambert 1982-1983** : LAMBERT (N.) - La verrerie médiévale forestière de la Seube (Claret) (Hérault), *Archéologie en Languedoc*, n° 5, 1982-1983, 177-209.
- Le Vert et le Brun 1995** : *Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du X^e-XV^e s.* Catalogue d'exposition, Marseille La Vieille Charité, novembre 1995 - janvier 1996, R.M.N. Musées de Marseille 1995, 246 p : ill.
- Leclaire 1992** : LECLAIRE (A.) - *La maison des chevaliers de Pont-Saint-Espirit, sondages archéologiques 1990-1992*, 79 p.
- Lecuyer 1992** : LECUYER (N.) - Le Garissou : villa et atelier de potiers médiévaux sur le territoire de Béziers (Hérault), *Archéologie du Midi Médiéval*, 10, 1992, p. 167-204.
- Leenhardt 1995a** : LEENHARDT (M.) dir. - *Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles*, Catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, éd. Narration, 1995, 144 p. ill.
- Leenhardt 1995b** : LEENHARDT (M.) - Montpellier : une production éphémère en pâte rouge glaçurée, In : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 43-44.

- Leenhardt 1995c** : LEENHARDT (M.) - Vie quotidienne à Montpellier au XIII^e s. *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration p. 45-47.
- Leenhardt 1995d** : LEENHARDT (M.) - Naissance et développement des glaçures de l'Uzège. *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 55-57.
- Leenhardt 1995e** : LEENHARDT (M.) - Le vaisselier des verriers de la Seube, *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 103-104.
- Leenhardt 1996** : LEENHARDT (M.) - Céramiques du XIV^e siècle. *In* : FIXOT (M.), PELLETIER (J.-P.), BARRUOL (G.) dir. - Ganagobie, Mille ans d'un monastère en Provence. Alpes de Lumière 1996, p. 235-236.
- Leenhardt 1997** : LEENHARDT (M.) - La céramique commune claire glaçurée. *In* : MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) dir. - Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle et le quartier Sainte-Barbe (V^e-XVII^e siècles), Documents d'Archéologie Française, 1997, p. 76-79.
- Leenhardt et al. 1995** : LEENHARDT (M.), RAMONAT (R.), RAYNAUD (C.), SCHNEIDER (L.) - Poteries rouges des garrigues montpelliéraines (Argelliers, Mas Viel). *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 34-35.
- Leenhardt et al. 1996** : LEENHARDT (M.), PITON (J.), VALLAURI (L.), FOY (D.) - L'évolution des vaisselles médiévales à Arles : l'exemple du dépotoir des Prêcheurs, *Archéologie du Midi Médiéval*, 14, 1996, p. 97-139.
- Leenhardt, Raynaud 1995a** : LEENHARDT (M.), RAYNAUD (C.) - Cruches du Puits de Lunel-Viel *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 51.
- Leenhardt, Raynaud 1995b** : LEENHARDT (M.), RAYNAUD (C.) - La cruche grise de Dassargues (Lunel, Hérault). *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 105.
- Leenhardt, Raynaud 1995c** : LEENHARDT (M.), RAYNAUD (C.) - Pots funéraires en bordure du Larzac *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 50.
- Leenhardt, Thiriote 1989** : LEENHARDT (M.), THIRIOT (J.) - Poteries grises médiévales produites à Saint-Gilles-du-Gard, *Archéologie du Midi Médiéval*, VII, 1989, (1990), p. 73-106.
- Leenhardt, Vallauri 1997** : De la cuisine à la table : vaisselles de terre en Languedoc aux XIII^e et XIV^e siècles, *Archéologie du Midi Médiéval*, XV, 1997, p. 215-235.
- Leguilloux 1992** : LEGUILLOUX (M.) - La boucherie dans la Provence du XIV^e siècle. La nature du ravitaillement en viande dans les villes par les textes et l'archéozoologie. *Annales de la Société des sciences naturelles et d'archéologie de Toulon et du Var*, 1992, p. 171-190.
- Les étangs 1986** : Les étangs à l'époque médiévale d'Aigues-Mortes à Maguelone. Catalogue d'exposition, Musée archéologique de Lattes, été-automne 1986, Lattes, Musée archéologique, 1986.
- Marandet 1986** : MARANDET (M.C.) - Tuiliers et potiers de la région toulousaine à la fin du Moyen Age, *Archéologie du Midi Médiéval*, 4, 1986, p. 123-130.
- Marandet 1990** : MARANDET (M.C.) - L'équipement de la maison. *In* : Archéologie et vie quotidienne aux XIII^e-XIV^e siècles en Midi-Pyrénées. Catalogue d'exposition, Musée des Augustins, Toulouse, 7 mai-31 mai 1990, p. 146-148.
- Marandet 1998** : MARANDET (M.C.) - L'équipement de la cuisine en Toulousain à la fin du Moyen Age d'après les inventaires et les testaments, *Archéologie du Midi Médiéval*, 15-16, 1997-1998, p. 269-286.
- Marchesi et al. 1997** : MARCHESI (H.), VALLAURI (L.), THIRIOT (J.) dir. avec la contribution de LEENHARDT (M.) - Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle, le quartier Sainte-Barbe de la fin de l'Antiquité à l'Époque moderne, D.A.F. 1997.
- Mercier 1996** : MERCIER (M.) - Les céramiques médiévales de la moyenne vallée du Vidourle (VI^e-XIV^e s.) : éléments d'évolution. *In* : Entre Vistre, Vidourle, Vaunage, recherches archéologiques et historiques en 1996, Histoire et archéologie des Pays de Lunel et Mauguio, Bulletin de liaison 1996, p. 42-44.
- Michel 1989** : MICHEL (J.-M.) - Céramiques et verres du palais épiscopal de Fréjus (XIV^e siècle). *In* : FIXOT (M.), VALLAURI (L.) dir. - L'église et son environnement, archéologie médiévale en Provence. Catalogue d'exposition, Aix-en-Provence 1989, p. 87-88.
- Moliner 1990** : MOLINER (M.) - Protomajolique et majolique archaïque du XIII^e s. à Marseille. *In* : Atti XXIII convegno internazionale della ceramica, Albisola, 1990, 201-217.
- Moliner 1993** : MOLINER (M.) - Un Puits au Panier. *In* : Un Goût d'Italie. Aubagne, 1993, p. 15-17.
- Montségur 1980** : *Montségur, 13 ans de recherche archéologique*, 1964-1976, Groupe de Recherches archéologiques de Montségur et environs, 1980, 250 p.
- Mulon 1968** : MULON (M.) - Liber de coquina. Deux traités inédits d'art culinaire médiéval. *Bulletin philologique et historique*, 1968 (1971), 1, p. 396-420.
- Navarro Palazon 1986** : NAVARRO PALAZON (J.) - *La Ceramica islamica en Murcia*. Volumen I : catalogo, Murcia, 1986, 335 p. ill.

- Nieto Prieto et al. 1989** : NIETO PRIETO (J.), JOVER ARMENGOL (A.), IZQUIERDO TUGAS (P.), PUIG GRIESSENBERGER (A.-M.), ALAMINOS EXPOSITO (A.), MARTIN MENENDEZ (A.), PUJOL HAMELINK (M.), PALOU MIQUEL (H.), COLOMER MARTI (S.) - *Excavacions arqueològiques subaquàtiques a cala culip*. Girona, 1989, p. 261-339.
- Ollivier 1995** : OLLIVIER (L.) - Aniane : un dépôt d'atelier. *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 108-109.
- Parent 1997** : PARENT (F.) - Première approche des céramiques médiévales du chantier "Musée César I". *In* : Etude de mobilier céramique, Marseille. Le site de l'Hôtel de Ville, César médiéval et moderne. DFS de sauvetage programmé présenté par R. Thernot, Service Régional de l'Archéologie de Provence-Alpes-Côte d'Azur, mars 1997, p. 1-9.
- Paris 1994** : Paris de l'Antiquité à nos jours, Dix ans d'acquisitions du musée Carnavalet, *Bulletin du musée Carnavalet*, 1994, p. 76-94.
- Pauges 1973** : PAUZES (B.) - Note sur un vase médiéval, Saint-Amans de Teulet, commune le Pouget, *Bulletin de la Société d'études scientifiques de Sète et de sa région*, V, 1973, p. 153-158.
- Péchiné 1997** : PÉCHINÉ (J. M.) - Roi des jeux, jeu des rois, les échecs, éd. Gallimard découvertes n° 335, Paris 1997, 128 p.
- Pelletier 1997** : PELLETIER (J.-P.) - Les céramiques communes régionales en pâtes brunes et grises. *In* : MARCHESI (H.), VALLAURI (L.), THIRIOT (J.) dir. avec la contribution de LEENHARDT (M.) - Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle, le quartier Sainte-Barbe de la fin de l'Antiquité à l'Époque moderne, D.A.F.1997, p. 170-173.
- Pelletier, Bérard 1996** : PELLETIER (J.-P.), BERARD (G.) - Fours de potiers et céramiques du XI^e siècle à Cabasse (Var), *Archéologie du Midi Médiéval*, 1996, p. 33-47.
- Petits Carrés d'Histoire 1995** : *Petits carrés d'histoire : Pavements et revêtements muraux dans le midi méditerranéen du Moyen Age à l'époque moderne*, catalogue d'exposition, Avignon, 1995.
- Pichon 1992** : PICHON (J.) (édit.) - *Le ménager de Paris. Traité de morale et d'économie domestique composé vers 1393 par un bourgeois parisien*. Régis Lehoucq, Lille, 1992.
- Pichon, Vicaire 1967** : PICHON (J.), VICAIRE (G.) - *Le viandier de Guillaume Tirel dit Taillevent*. Paris, 1892, réimp. Genève s. d. 1967.
- Picon 1984** : PICON (M.) - Le traitement des données d'analyse, *PACT* 10, 1984, p. 379-389.
- Picon 1987** : PICON (M.) - La fixation du baryum et du strontium par les céramiques, *Revue d'Archéométrie*, 11, 1987, p. 41-47.
- Picon 1997** : PICON (M.) - Les analyses géochimiques. *In* : MARCHESI (H.), VALLAURI (L.), THIRIOT (J.) dir. avec la contribution de LEENHARDT (M.) - Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle, le quartier Sainte-Barbe de la fin de l'Antiquité à l'Époque moderne, D.A.F. 1997, p. 170-173.
- Piponnier 1987** : La céramique dans son contexte quotidien d'après les inventaires bourguignons (XIV^e-XV^e siècles), *In* : CHAPELOT (J.), GALINIE (H.), PILET-LEMIERE (J.) dir. - La céramique (V^e-XIX^e s.) fabrication, commercialisation, utilisation, Caen, 1987, p. 235-243.
- Plaisirs et Manières 1992** : *Plaisirs et Manières de table aux XIV^e et XV^e siècles*, Catalogue d'exposition, Musée des Augustins, Toulouse 1992, 345 p.
- Pousthomis 1983** : POUSTHOMIS (B.) - L'apparition de la céramique médiévale glaçurée dans le sud du Tarn, *Archéologie du Midi Médiéval*, 1, 1983, p. 37-50.
- Pousthomis-Dalle et al. 1998** : POUSTHOMIS-DALLE (N.), CABOT (P et M.C), REAL (I.), POUSTHOMIS (B.), CHOPIN (C.), BARRERE (M.), DIEULAFAIT (F.), LAPART (J.) - Sainte-Sigolène, sa vie, ses églises au Troclar (Lagrange, Tarn), *Archéologie du Midi Médiéval*, 15-16, 1997-1998, p. 1-65.
- Puiggari 1858** : PUIGGARI (A.) - Description d'une coupe arabe trouvée à Montpellier, *Mémoires de la Société Archéologique de Montpellier*, 1^e série, IV, 1855, p. 435-438.
- Redon et al. 1991** : REDON (O.) et al. - *La gastronomie au Moyen-Age. 150 recettes de France et d'Italie*. Stock, 1991.
- Retuerce Velasco, Zozaya 1986** : RETUERCE VELASCO (M.), ZOZAYA (J.) - Variantes y constantes en la cerámica andalusí, A cerámica medieval no mediterráneo occidental, Mértola 1991, p. 315-320.
- Richarté 1994** : RICHARTE (C.) - Etude céramologique de l'Antiquité au Moyen Age, *In* : BOUIRON (M.) et al. - Les Fouilles de la Place Général-de-Gaulle à Marseille. Rapport de fouille de sauvetage, Aix-en-Provence, Service régional de l'archéologie, 1994. vol. 2, t. 1, p. 304-329.
- Richarté à paraître** : RICHARTE (C.) - Typochronologie des vaiselles utilisées de la fin du XIII^e à la fin du XIV^e s. *In* : BOUIRON (M.) dir. - Du Lacydon au faubourg Sainte-Catherine : Les fouilles de la Place Général-de-Gaulle à Marseille. DAF à paraître.
- Richarté et al. à paraître** : RICHARTE (C.), VALLAURI (L.), FOY (D.) - Un noble vaisselier aixois au XIV^e s., Mélanges en l'honneur de S. Gagnière, Avignon, à paraître.
- Riu i Barrera 1991** : RIU I BARRERA (Ed.) - La ceramica espatulada de Barcelona. *In* : A ceramica medieval no Mediterraneo occidental, Mertola 1991, p. 587-592.
- Rois Maudits 1998** : *L'art au temps des rois maudits, Philippe le Bel et ses fils, 1285-1328*, catalogue d'exposition, Paris R.M.N., 1998, 462 p.
- Romestan 1973** : ROMESTAN (G.) - Les relations commerciales entre Montpellier et Valence dans la première moitié du XIV^e siècle, VIII^e congrès de Historia de la Corona de Aragon, II, vol. III, Valence 1973, p. 243-253.

- Rossello-Bordoy 1991** : ROSSELLO-BORDOY (G.) - *El nombre de las cosas en Al Andalus : una propuesta de terminología cerámica*. Palma de Mallorca. 1991, 223 p. : ill.
- Rouen 1994** : Rouen 1992-1994, Archéologie et travaux, Ministère de la Culture et de la Francophonie, DRAC de Haute Normandie, 1994.
- Royer 1988** : ROYER (J.-Y.) - *Le journal de Noé de Barras. Un entrepreneur de transhumance au XV^e siècle*. Les Alpes de Lumière, 98, 1988.
- Saint-Jean 1988a** : SAINT-JEAN (R.) - La céramique médiévale. *In* : Vingt années de dons, acquisitions et restaurations (1968-1988) dans les collections de la Société archéologique de Montpellier, nov.-déc. 1988, 51 p.
- Saint-Jean 1988b** : SAINT-JEAN (R.) - Notes sur des vases pharmaceutiques médiévaux découverts à Montpellier, *Bulletin de liaison de l'Association des amis du Musée de la Pharmacie*, Montpellier, 1988 n° 13, p. 59-62.
- Saint-Jean 1991** : SAINT-JEAN (R.) - Mesures médiévales et céramiques découvertes à Montpellier. *In* : Hommage à Jean Combes (1903-1989). *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, XIX, 1991, p. 61-69.
- Sarret 1983** : SARRET (J.P.) - Méreaux anépigraphes, Lavérune. *Archéologie du Midi médiéval*, 1, 1983, p. 136-137.
- Schneider 1995** : SCHNEIDER (L.) - Le château de Beaucaire (Gard) : nouvelles données chronologiques. *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration p. 52.
- Schneider 1996a** : SCHNEIDER (L.) - Monastères, villages et peuplement en Languedoc central : les exemples d'Aniane et de Gellone (VIII^e-XII^e siècle). (Thèse de doctorat, Aix-Marseille I, 1996, 3 vol. 612 p.).
- Schneider 1996b** : SCHNEIDER (L.) - Aux origines de la maison castrale : une commande aristocratique à Cabrières *In* : COLIN (M.-G.), DARNAS (I.), POUSTHOMIS (N.), SCHNEIDER (L.) dir. - La maison castrale sur le rebord méridional du massif central (XI-XVII^e s.), Archéologie du Midi Médiéval, supplément n°1, 1996, p. 138-162
- Se nourrir à Besançon 1990** : *Se nourrir à Besançon au Moyen Age : à la table d'un vigneron de Battant*, Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon, Besançon 1990, 83 p.
- Stouff 1970** : STOUFF (L.) - *Ravitaillement et alimentation en Provence aux XIV^e et XV^e s.* Paris-La Haye, 1970.
- Suvieri, de Boisseson à paraître** : SUVIERI (V.), de BOISSESON (L.) - Le mobilier métallique, lithique et les matières organiques, *In* : BOUIRON (M.) dir. - Du Lacydon au faubourg Sainte-Catherine : Les fouilles de la Place Général-de-Gaulle à Marseille. DAF à paraître.
- Thirirot 1986** : THIRIROT (J.) - *Les ateliers médiévaux de poterie grise en Uzège et dans le Bas-Rhône : Premières recherches de terrain*. Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1986, 148 p. 40 pl. (Documents d'Archéologie Française n° 7).
- Thirirot 1987a** : THIRIROT (J.) - Approche de la typologie de production potière de Bollène (Vaucluse) au XIII^e siècle : essai sur le four 187 D de "Saint-Blaise-de-Bauzon". *In* : CHAPELOT (J.), GALINIE (H.), PILET-LEMIERE (J.) dir. - La céramique (V^e-XIX^e s.) fabrication, commercialisation, utilisation, Caen, 1987, p. 121-132.
- Thirirot 1987b** : Figurines humaines et animalières de terre cuite du XIV^e siècle des fouilles du Petit Palais à Avignon. *In* : Actes du II^{ème} Colloque international de céramologie médiévale méditerranéenne, Tolède 1981, Madrid 1987, p. 59-68.
- Thirirot 1991** : THIRIROT (J.) - Céramiques fines islamiques du Midi de la France au Bas Moyen-Age. *In* : A cerâmica medieval do mediterraneo ocidental, Lisbonne 1987. Mertola, 1991, p. 285-303.
- Thirirot 1995** : THIRIROT (J.) - Céramiques fines et orientales, *In* : CARRU (D.) dir. - De l'Orient à la table du Pape. L'importation des céramiques méditerranéennes dans la région d'Avignon aux XIV^e-XVI^e siècles, Documents d'Archéologie Vauclusienne, 5, Service d'Archéologie de Vaucluse, Avignon 1995, p. 24-48.
- Thuile 1943** : THUILE (J.) - *La céramique ancienne à Montpellier*. Paris : Champrosay, 1943.
- Torres 1987** : TORRES (C.) - *Cerâmica islâmica portuguesa. Catálogo*, Mértola 1987.
- Treglia et al. 1995** : TREGLIA (J.C.), JORDA (C.), LEMAIRE (G.), PARAYRE (S.) - Sisteron (04), route nationale 85, octobre 1995-décembre 1995, rapport fouille d'urgence, Service Régional de l'Archéologie PACA 1995.
- Troncín 1987** : TRONCIN (Ph.) - La céramique glacurée du cimetière médiéval de Saint-Côme à Montpellier (34), Mémoire de maîtrise, Université Paul Valéry, Montpellier, 1987, 219 p.
- Vallauri 1995** : VALLAURI (L.) - Faiences en Languedoc. *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 65-69.
- Vallauri, Leenhardt 1995** : VALLAURI (L.), LEENHARDT (M.) - Le Languedoc et la Méditerranée : sources archéologiques. *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p.110-112.
- Vallauri, Leenhardt 1997** : VALLAURI (L.), LEENHARDT (M.) - Les productions *In* : MARCHESI (H.), VALLAURI (L.), THIRIROT (J.) dir. avec la contribution de LEENHARDT (M.) - Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle, le quartier Sainte-Barbe de la fin de l'Antiquité à l'Epoque moderne, D.A.F. 1997, p. 165-332.
- Vallauri et al. 1980** : BROECKER (R.), VICHY (M.), SALVAIRE (M.-C.), VALLAURI (L.) - Les productions de majoliques archaïques dans le Bas-Rhône et le Roussillon. *In* : La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, X^e-XV^e siècles, Actes du colloque international de Valbonne, 1978, éd. du C.N.R.S., 1980, p. 413-428.

Vayssettes 1995a : VAYSSETTES (J.L.) - Les entrées de céramique d'après le livre de comptes du port d'Aigues-Mortes. *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 13-115.

Vayssettes 1995b : VAYSSETTES (J. L.) - Poteries communes languedociennes au travers des sources écrites aux XVI^e et XVII^e siècles. *In* : LEENHARDT (M.) dir. - Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, Musée archéologique, 1995, éd. Narration, p. 126-128.

Vayssettes 1995c : VAYSSETTES (J.L.) - Ateliers de poterie en Languedoc oriental du Moyen Age au XIX^e siècle : localisation et structures. *In* : V^e Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat 1991, Rabat 1995, p. 76-83.

Viollet-le-Duc 1865 : VIOLLET-LE-DUC - *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carolingienne à la Renaissance.*

Vivre au Moyen Age 1990 : *Vivre au Moyen Age. 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace*, catalogue d'exposition. Musées de la ville de Strasbourg, 1990.